

Frontières du vide

Jean-Gaston VANDEL

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JEAN-GASTON VANDEL

*Frontières
du
Vide*

★ ANTICIPATION ★

Editions
"Fleuve Noir"

JEAN-GASTON VANDEL

FRONTIERES DU VIDE

ROMAN

*

COLLECTION
« ANTICIPATION »

*

ÉDITIONS « FLEUVE NOIR »
52, rue Vercingétorix, Paris XIV^e

Copyright by Editions Fleuve-Noir.
Tous droits réservés.
Reproduction et traduction même partielles interdites.

Le départ symbolise la mort dans le rêve. Le poète se sert du même symbole lorsqu'il parle de l'Au-delà comme d'un pays inexploré d'où aucun voyageur ne revient. Même dans nos conversations familières il nous arrive souvent de parler du dernier voyage. Tous les connaisseurs des rites anciens savent que la représentation d'un voyage au pays de la mort faisait partie de la religion de l'Égypte ancienne.

Docteur Sigm. Freud,
(Introduction à la Psychanalyse, Payot)

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Le petit cimetière de Carbonado frémissait sous le vent froid qui descendait des Montagnes Rocheuses. Les cyprès, en s'inclinant dans la bise nocturne, émettaient une longue plainte. Pas une lumière n'adoucissait la nuit dont les ténèbres profondes engloutissaient la nécropole, ses allées de ciment, ses pierres tombales... Le ciel, opaque, masquait les étoiles, et de lourds nuages chargés de pluie se poursuivaient dans une course silencieuse.

Parfois, le vent s'apaisait et les arbres en fer de lance se redressaient avec ensemble. Au gémissement prolongé succédait alors un calme inquiétant. Un bruissement étrange, à peine perceptible, révélait des mouvements menus : une pomme de pin tombant sur une dalle, des feuilles jouant les unes sur les autres avec un crissement de papier froissé, un caillou qui roulait, poussé par une mystérieuse impulsion.

Puis le vent revenait, couvrant de sa plainte déchirante les mille petits bruits du sol, emportant vers l'Ouest une odeur de terre humide et fraîchement remuée. Car la veille, le 24 octobre 1992, trois nouveaux corps étaient venus rejoindre leurs compagnons d'éternité. Les tombes neuves étaient encore parées de quelques fleurs que le vent n'avait pu disperser. Une simple croix de bois, plantée de travers dans le sol meuble, marquait seule l'endroit où David William Hexton venait d'être inhumé à l'âge de trente-quatre ans. Mort à trente-quatre ans... A côté, gisait le cadavre de Mrs Helen Webster, la femme de John C. Webster, le fameux propriétaire de l'usine Sakalan, des produits de beauté Sakalan. Elle avait soixante-quatre ans, Mrs Webster. Hexton l'avait un peu connue, dans le temps. Ils auraient été très surpris, l'un et l'autre, s'ils avaient su que cette nuit du 24 octobre 1992 ils la passeraient ensemble, dans le néant, couchés à la même profondeur.

Dans quelques semaines, un solide monument viendrait préciser d'une façon plus voyante où gisait Mrs Webster et où se trouvait Dave W. Hexton. Car, tout de même, il ne faut pas confondre, pas plus dans la mort que dans la vie : Mrs Webster avait été une femme riche, crainte et respectée ; Dave Hexton n'avait jamais été qu'un pauvre type, maltraité par le sort depuis sa plus tendre jeunesse, déçu, humilié, rebuté. Personne, d'ailleurs, n'aurait pu dire au juste pourquoi. Mais, un jour, Dave en avait eu assez... Il avait avalé dix cachets d'un produit dont les médecins recommandent de ne pas dépasser la dose. Ce qui fait qu'à présent les rôles étaient inversés. Le cadavre de Mrs Webster ne devait pas être content, tandis que celui

d'Hexton l'était.

Et le vent hululait sans trêve pour leur première nuit. Les autres morts du petit cimetière avaient l'habitude ; ils continuaient à dormir comme si de rien n'était, comme si Hexton et Mrs Webster n'étaient pas venus les rejoindre.

Autour de ce petit village de trépassés, un mur de deux mètres de haut dessinait un grand rectangle et affirmait l'inviolabilité de cette terre. Plantée comme une île dans la campagne, la propriété de l'entreprise des pompes funèbres « Repos Divin » était reliée par une route de ciment à l'autostrade Seattle-Salt Lake City. Très rarement (il devait être dans les trois heures du matin) l'éclat lointain d'un phare donnait soudain une ombre aux croix, un relief fugitif aux dalles funéraires, puis tout retombait dans une impénétrable obscurité.

Le vent redoublait de violence. Il courbait les fiers cyprès sans parvenir à rompre leur impeccable alignement, mais il miaulait avec fureur devant cet obstacle qui le déchirait. Il fait déjà froid, en octobre, dans l'état de Washington ; mais, cette nuit-là, le thermomètre avait baissé plus que de coutume. Rien d'étonnant à ce que la campagne fût déserte... Ce coin n'était déjà pas bien agréable le jour, et seuls les parents des défunts venaient de temps à autre retirer les mauvaises herbes, rafraîchir un jardinet et remplacer des fleurs. Une fois sept heures du soir, le gardien lui-même s'en allait. Il fermait la grille à double tour et partait en sifflotant, sûr d'avoir bien inscrit les « nouveaux », et emportant avec lui le relevé des contrats d'entretien venus à expiration. Il l'envoyait par la poste au service « Comptabilité » de la Société, tous les jours.

Dave W. Hexton, dans sa tombe toute froide, ne pensait plus. Il *n'était* plus. Mais s'il avait pu se douter de ce qui attendait son cadavre, il aurait probablement été le plus surpris de tous les hommes de la Terre.

*

* *

Une puissante limousine noire fonçait à toute allure sur l'autostrade de Salt Lake City. Quatre hommes l'occupaient. Chaudement vêtus, un chapeau profondément enfoncé sur le front, leurs silhouettes se découpaient à peine dans la faible lueur du tableau de bord. Depuis plus d'une heure qu'ils roulaient, ils n'avaient pas échangé une seule parole. De temps en temps, l'un des deux qui étaient assis à l'arrière se retournait pour s'assurer que la voiture n'était pas suivie. Aussi loin que pouvait porter le regard, l'autostrade était désert. Il faut dire que c'était la meilleure heure, pour une expédition de ce genre.

Le conducteur semblait tenir le volant avec négligence, deux doigts de chaque main à peine posés sur le cercle de cuir ; mais la fixité du regard et les mâchoires serrées prouvaient qu'il ne sous-estimait nullement le danger d'une vitesse dépassant les cent quatre-vingts milles à l'heure.

— Je crois que tu peux ralentir, Mac, dit soudain son voisin après avoir jeté un coup d'œil scrutateur à travers la vitre.

La voix était légèrement rauque, étouffée.

Les deux passagers de l'arrière étirèrent bras et jambes pour sortir de l'engourdissement où ils étaient plongés. Le chauffeur reprit le contrôle de l'accélérateur et le laissa revenir progressivement. L'aiguille du compteur se mit à descendre : 180, 175, 160, 130, 95, 60... La voiture roulait avec une telle souplesse que, même pendant les accalmies du vent, on n'aurait pu l'entendre à dix mètres.

— Eteins les phares ! Intima la même voix.

Le pinceau blanc qui éclairait le ruban caoutchouté de la route fut happé par les ténèbres et les occupants de la voiture furent enveloppés par la nuit.

— Il fait trop noir, murmura le conducteur. On va se casser la figure...

— Mets les feux de croisement pendant quelques secondes, pour t'habituer. Mais, dans deux milles, tu devras tout éteindre, même si ça t'oblige à rouler à du dix.

— Pourquoi tant d'histoires ? fit une grosse voix à l'arrière. Tu ne vois pas qu'on pourrait tirer un feu d'artifice sur cette route ? Je te parie qu'il n'y a pas une bagnole dans un rayon de cinquante milles...

— Pas une bagnole, non, reprit d'un ton hargneux l'homme qui semblait commander, mais peut-être une moto à réaction d'un flic de la route... Et je ne voudrais pas être forcé de le descendre.

— Pourquoi pas ? demanda le type à la grosse voix avec un rire réfrigérant. On aurait tout de suite une bonne place pour lui... Ça vaut mieux que de laisser des vides...

— Ça va ! Boucle-la, coupa le chef. Vas-y Mac : coupe la lumière. Un demi-mille plus loin tu prendras sur ta droite. L'embranchement est marqué par une borne. Colle à l'accotement, éteins le feu arrière et n'appuie plus sur la pédale du frein jusqu'à ce qu'on soit devant la grille.

Le chauffeur obéit avec une étonnante sûreté de gestes à ces diverses recommandations. La voiture s'engagea sur la route secondaire et vint enfin s'arrêter à l'entrée du cimetière du « Repos Divin ». Les quatre passagers mirent pied à terre et s'abstinrent de refermer les portières. Mac demeura au volant et laissa tourner le moteur au ralenti. Le chef consulta sa montre : il était trois heures dix-sept.

Le vent soufflait toujours dans les cyprès. Les trois hommes se dirigèrent d'un pas souple vers le mur de clôture ; malgré l'obscurité, le premier marchait avec assurance. Les trois silhouettes se rejoignirent et, en une rapide succession de mouvements réglés dans les moindres détails, elles franchirent le mur. Le chef reprit sa marche, emprunta un sentier pour rallier l'allée principale, longea les monuments funéraires et bifurqua vers un autre sentier. Arrivé au bout, il s'immobilisa et un faisceau bleu jaillit de sa main droite. La mince lueur dansa sur le sol, atteignit la terre fraîchement travaillée et accrocha une croix. L'homme se pencha pour déchiffrer le nom...

— Webster, marmonna-t-il.

La lueur sauta sur la croix suivante et les lettres noires apparurent : D.W. Hexton.

— C'est celui-là, souffla le chef, et il déposa sa torche sur le tertre.

Ses deux compagnons ne purent réprimer un frisson. Le moment était venu de se mettre au boulot. Armés de pelles à manche court, ils entreprirent d'ouvrir la fosse. A trois, cela pouvait aller vite. Les pelletées de terre tombaient avec un bruit mat, à une cadence parfaitement régulière. A mesure que le trou s'approfondissait, un petit remblai s'élevait de part et d'autre. C'était du beau travail, bien exécuté, bien coordonné. Le chef avait pris garde d'enlever les fleurs et il en avait provisoirement fait cadeau à Mrs Webster. En moins de dix minutes, une pelle heurta le cercueil. Celui-ci fut alors dégagé avec prudence et le chef descendit dans la fosse. A l'aide d'un outillage spécial, il fit sauter les scellés de façon à pouvoir les remettre, puis il entreprit de défaire le couvercle. Il opérait avec un sang-froid extraordinaire, et ses deux compagnons suivaient ses moindres gestes d'un regard fasciné. L'un d'eux tenait la torche et en pointait le faisceau sur les vis du cercueil.

A part le choc léger des outils sur les parties métalliques, pas un bruit ne trahissait une activité quelconque. A vingt pas de là, personne ne se serait douté qu'on procédait à une violation de sépulture.

Finalement, le chef fit un signe à ses subordonnés. Ils se penchèrent... le couvercle se souleva, se redressa et ils l'agrippèrent pour le poser sur le sol. Enveloppée dans son suaire, une forme blanche gisait, toute droite. Le chef incisa l'étoffe de manière à pouvoir regarder le visage. Il rabattit la partie découpée et les traits calmes, reposés, de David Hexton apparurent dans le reflet bleu de la lampe-torche.

Sur les bords du trou, les deux hommes respiraient péniblement. On aurait dit qu'ils avaient la gorge aussi sèche qu'un morceau de cuir. Le vent était moins fort, mais un journal abandonné arriva en rasant le sol et vint se coller à la jambe d'un des assistants en une

étreinte visqueuse. Celui-ci parvint à refréner un hurlement de terreur quand il sentit cette chose souple enserrer son mollet, mais ses cheveux se dressèrent et des gouttes de sueur perlèrent sur son front. D'un geste rageur, l'homme libéra sa jambe de ce papier mouillé et gluant.

Le chef, préoccupé par le cadavre, ne s'était aperçu de rien. Il fit claquer ses doigts pour réclamer un coup de main et, sans attendre, il saisit le corps à pleines mains pour le redresser. Un de ses acolytes saisit le buste et tira. Heureusement, la rigidité cadavérique avait disparu, et il était plus facile de manœuvrer ce corps sans vie que s'il était resté figé. Le chef, de son côté, souleva les jambes et les posa sur le rebord de la tombe. Quant au troisième homme, il avait déplié une sorte de grande enveloppe en matière plastique munie d'une longue fermeture éclair : c'est là-dedans que Hexton devait être emballé.

Le mort fut inséré sans peine dans son nouveau linceul et fut déposé sur le sentier pour ne pas gêner la suite des opérations. Le chef lesta le cercueil de quelques grosses pierres avant de le refermer et d'y apposer les scellés. Puis la terre revint combler le trou, la croix reprit sa place et les fleurs furent récupérées sur la tombe de Mrs Webster pour être remises à leur emplacement primitif. Le chef vérifia si tous ses outils étaient en ordre, promena encore son regard sur la tombe profanée pour voir si aucun indice ne pouvait trahir son secret et brouilla soigneusement les traces de piétinement. Puis, toujours sans mot dire, il fit un mouvement de tête pour ordonner le départ. Portant ensemble le cadavre, les deux assistants lui emboîtèrent le pas.

Le mur fut refranchi au même endroit et ils éprouvèrent quelque difficulté à faire emprunter ce chemin à Hexton, d'autant plus qu'il fallait éviter à tout prix d'accrocher ou de déchirer son linceul hermétique. Mais cette dernière tâche fut menée à bien comme les précédentes, et les hommes atteignirent la voiture avec leur sinistre fardeau. Dévoré d'impatience et transi de froid, le chauffeur attendait. La montre du tableau de bord indiquait trois heures cinquante-huit.

Le cadavre fut installé dans la malle arrière, puis les trois hommes regagnèrent leur place. Ils refermèrent les portes sans les claquer et la longue limousine démarra aussitôt. Elle rejoignit l'autostrade. Mac s'assura qu'aucun véhicule n'arrivait dans un sens ni dans l'autre, puis il prit son virage, enfonça l'accélérateur et ralluma ses phares.

*

* *

La ville de Fairfax, dans l'Etat de Washington (on dit toujours l'Etat, quoique cette division administrative ait disparu depuis de

longues années, avant même que le Canada ne se soit intégré aux U.S.A.) est encore un de ces rares endroits où il fait bon vivre. La localité compte à peine deux cent mille habitants et elle est fort bien située, entre la chaîne de Cascades, à l'Est du Puget Sound ([1]) et non loin de la Columbia River ; elle est presque un lieu de villégiature pour les gens de Tacona, d'Olympia, de Seattle, de Portland et de Spokane.

Le cadre reposant de ce pays doucement vallonné incite à la flânerie et prédispose aux longs bavardages. Les couchers de soleil sont magnifiques et, si le cœur vous en dit, il est aussi facile de vous rendre à la mer qu'à la montagne. L'industrie et l'activité commerciale étant concentrées dans les grandes villes de l'Est et du Nord, Fairfax est une sorte de havre consacré aux arts et à la science. C'est là que vit une aristocratie intellectuelle où se fréquentent, dans une harmonie parfaite, les esprits les plus cultivés de l'Amérique du Nord. On peut même affirmer que bon nombre de découvertes ont pris naissance dans les bavardages de Fairfax, par la confrontation d'idées originales émises à bâtons-rompus, hors de la stricte discipline des laboratoires de recherche et sans aucune préoccupation utilitaire.

La circulation des voitures est interdite dans la localité, mais un métro sans wagons, composé de larges rubans de caoutchouc sur lesquels sont fixées des rangées de quatre sièges, s'arrêtant automatiquement et repartant toutes les minutes, suffit amplement pour les déplacements individuels. Les transports de marchandises sont autorisés entre cinq et sept heures du matin, en surface.

Modelée par ses habitants, la ville est fort avenante, avec ce charme vieillot qu'avait encore Boston en 1950. On y trouve des musées cinématographiques où l'on peut, moyennant une entrée modique, examiner les collections du Louvre, du Prado, de Rome et de Berlin, grâce à une projection automatique et individuelle de films en couleurs commentés ; la bibliothèque compte cinq millions de volumes disponibles sur microfilms. La ville possède en outre des clubs où des conférences contradictoires opposent publiquement politiciens et hommes de science ; des music-halls où chaque spectateur sélectionne son propre programme ; des établissements de bain équipés d'une façon ultramoderne, et tout cela concourt à y rendre le séjour agréable.

En cette fin d'octobre, la climatisation municipale venait d'entrer en service et il faisait si doux que les gens se promenaient encore en vêtements de xylon, à la coupe ample et gracieuse qui convient à tous. Les avenues chatoyaient de coloris pastels qui composaient un tableau agréable à l'œil et reposant pour l'esprit : hommes et femmes, resplendissants de fraîcheur et de santé, échangeaient des compliments et des invitations.

Une des vedettes de la saison était incontestablement le Docteur Tallendy, Directeur du Service Continental de Recherches, qui venait chaque année passer au moins deux mois à Fairfax. Grand et maigre, doté d'un front puissant, le regard impérieux, le Dr Tallendy incarnait assez bien l'autorité scientifique. Il avait une réputation (peut-être méritée) de surhomme, mais au demeurant il n'inspirait guère la sympathie, non qu'il cherchât à se montrer désagréable, au contraire, mais parce qu'il appartenait à cette catégorie de gens qui deviennent caustiques ou cassants dès qu'on se permet d'avoir une opinion différente de la leur. Au reste, il était investi de larges pouvoirs et la nature même de ses fonctions l'obligeait à entrer en conflit avec des savants éminents dont il supervisait les recherches. Ce qui fait que chacun admirait au passage le visage génial et volontaire de Dr Tallendy, mais se gardait bien d'inviter un aussi redoutable personnage.

Tallendy n'en souffrait pas. Il avait mesuré depuis bien longtemps les inconvénients de sa situation et de son propre caractère. Toutefois, son esprit toujours préoccupé s'accommodait sans peine d'une solitude inévitable.

La tâche qui lui incombait était ingrate, elle le contraignait de prendre certaines décisions qu'il déplorait en son for intérieur, elle exigeait de la dureté, mais elle était belle, indispensable. Trop longtemps on avait laissé aux profanes le droit d'orienter les recherches scientifiques, trop longtemps les savants avaient mis leurs découvertes en des mains maladroites, et les peuples avaient failli payer cher ces jeux aveugles qui tenaient en suspens d'effroyables cataclysmes. Lui, Tallendy, avait apporté de l'ordre, il avait restauré la sécurité en privant les uns d'instruments dangereux, en canalisant les travaux des autres. Il était puissant, mais il ne faisait usage de ses pouvoirs que pour empêcher certains savants d'abuser des leurs.

Dans trois jours, il quitterait Fairfax où, malgré tout, il avait trouvé une détente, et il rejoindrait son poste à Oakridge, dont on venait de fêter le cinquantenaire.

Mais si Tallendy avait pu soupçonner ce que dissimulait le cadre riant de Fairfax, il est vraisemblable qu'il aurait modifié ses projets !... Absolument rien, cependant, ne permettait de croire qu'il se passait ici des choses qui tombaient sous le coup de sa juridiction.

CHAPITRE II

Les salons rutilants du « Scientific Club » de Fairfax étaient particulièrement animés ce soir-là. Une assistance nombreuse se pressait au bar, des groupes devisaient dans la bibliothèque et même dans le salon de Géophysique, ordinairement peu fréquenté.

Le samedi, l'ambiance du Club était plus attrayante que de coutume car les sommités des villes voisines faisaient un saut jusqu'à Fairfax pour y passer un week-end agréable. L'occasion était excellente pour rencontrer des amis, pour retrouver des collègues occupés au loin et, parfois, pour approcher certains spécialistes qu'on ne connaissait que de réputation.

Dans la chaude cordialité du Club, chacun se sentait le bienvenu. De mémoire d'homme, il était sans exemple qu'un visiteur fût resté isolé : un membre quelconque l'aurait abordé sans façons et l'aurait présenté avec une bonhomie parfaite à l'un ou l'autre confrère. Si Tallendy lui-même avait pénétré dans le Club (et le cas s'était produit...) il aurait été accueilli avec courtoisie sinon avec amitié.

Parmi les plus assidus figurait le célèbre chirurgien Mauragus, une forte personnalité. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, trapu, solidement campé sur ses jambes. Son visage coloré, glabre, énergique, s'effaçait presque sous ses yeux, des yeux brillants, très mobiles, mais qui pouvaient se darder sur un interlocuteur au point de lui faire perdre contenance. Leur couleur était indéfinissable, certains auraient prétendu qu'ils étaient bruns, d'autres auraient affirmé qu'ils étaient verts. En tout cas, ce regard faisait oublier le nez droit et charnu, le menton agressif, le front étroit et bombé ; il dissimulait l'expression légèrement moqueuse de la bouche mince et les petites rides qui adoucissaient la rigueur du visage.

Mauragus était perpétuellement en éveil. Nerveux, impulsif, il ne pouvait tenir en place. Toutes ses ressources de calme étaient réservées à ses opérations. Hors de la salle, il était dominé par le besoin d'aller et venir, de se dépenser. Pour le plaisanter, ses amis prétendaient qu'il dévorait du Plutonium à chaque repas. A quoi Mauragus répliquait qu'il en consommait trop peu mais que ses moyens ne lui permettaient pas d'en manger davantage. Au demeurant, il eût été difficile d'analyser cette personnalité complexe, sympathique et ouverte en apparence, mais inquiétante par certains aspects.

Ce soir-là, sa voix puissante couvrait le brouhaha des conversations au moment où le Professeur Sprendel fit son entrée avec l'astronome Haven.

— Hello Prof ! Appela le chirurgien dès qu'il aperçut la haute et mince silhouette de son vieil ami. Ce dernier, affligé d'une légère myopie, ne distinguait jamais tout de suite un visage perdu dans la foule.

Haven, qui avait aperçu d'emblée Mauragus, remorqua le Professeur à travers les groupes en serrant des mains au passage.

— Content de te voir, Sam... dit Sprendel avec un sourire qui lui plissa le front jusqu'aux tempes.

— Hello Sam ! fit Haven en secouant Mauragus par l'épaule en un geste de bonne camaraderie.

— Comment n'as-tu pas encore fait exploser la ville, Prof ? S'enquit Mauragus avec une feinte inquiétude. Tes facultés baisseraient-elles ?

Le physicien, retiré de l'enseignement, consacrait ses loisirs à des recherches personnelles qui étaient pour le chirurgien un inépuisable sujet de sarcasme. Tout au moins en public. Car, au fond, personne ne pouvait évaluer mieux que lui l'intérêt des travaux de Sprendel. Haven, peut-être, l'aurait pu... s'il avait été au courant. Mais, plus jeune et plus enthousiaste, il ne partageait pas tous les secrets des deux vieux amis, encore qu'il fût de leurs intimes.

— Je n'ai pas perdu tout espoir, affirma Sprendel, pince-sans-rrire. Rappelle-toi, Sam, que dans notre jeunesse tu étais un élève brillant et moi un cancre, mais ma patience a triomphé de tous les obstacles et je suis devenu un physicien redoutable. Tandis que toi... tu n'es à tout prendre qu'un obscur ouvrier du bistouri...

Les trois hommes s'abandonnèrent à l'hilarité, mais un observateur un peu perspicace aurait décelé une secrète connivence dans le regard qu'échangèrent les deux interlocuteurs.

— Et toi, Haven ? Quoi de neuf au sujet de cette superbe Nova ([2]) dont tu nous fais de si lyriques descriptions ?

Mauragus faisait allusion aux articles qui paraissaient dans le « Fairfax Morning Post » sous la plume de l'astronome.

— En pleine période de croissance ! lança ce dernier, épanoui. Depuis la semaine dernière, sa magnitude ne fait qu'augmenter et je pense qu'elle atteindra bientôt le maximum de sa brillance.

— Que d'énergie perdue... déplora Sprendel. Le jour où nous serons capables d'utiliser les sources stellaires, nous aurons vraiment conquis la royauté de l'Univers. Quand on songe aux puissances colossales que libère une étoile en période d'effervescence, on devient enclin à mépriser les réalisations les plus grandioses de l'homme dans le domaine atomique.

— A quoi bon ? demanda Mauragus, très sérieux. Pourquoi vouloir domestiquer des phénomènes qui ne sont pas à notre échelle ? Nous avons largement de quoi subvenir à nos besoins : nos fusées ne

vont-elles pas jusqu'aux confins du système solaire ? Nos réserves de chaleur ne suffisent-elle pas à améliorer le climat là où nous le jugeons utile ? A mon sens, nos efforts doivent porter sur d'autres problèmes, bien plus humains...

Tenté d'en dire davantage, le médecin se retint à propos.

— Excusez-moi, dit soudain Haven qui venait d'apercevoir un collègue. Je reviens à l'instant...

Profitant de l'absence momentanée de l'astronome, Sprendel se pencha vers Mauragus et lui glissa à mi-voix :

— Sois prudent, Sam. Pourrais-tu venir à mon laboratoire ?

— Ce soir ?

— Oui, le plus vite possible...

— Tu as du neuf ?

Le physicien ébaucha une grimace d'approbation mais il se tut à l'approche de son assistant, l'ingénieur Townside, entré à son service depuis peu.

— Bonsoir, Townside... Venez que je vous présente au célèbre Docteur Mauragus.

— Très heureux... dit sèchement ce dernier en examinant le jeune homme d'un regard scrutateur, comme s'il avait voulu lire sur ses traits son état de santé, son caractère et sa compétence.

Terriblement gêné par ces yeux qui le fouillaient sans pitié, Townside rougit. Son teint frais de grand garçon blond révélait ses moindres désarrois, mais son visage aux traits fins ne se détourna pas du féroce Mauragus. Celui-ci, probablement satisfait, se détendit enfin. Il administra une tape légère sur le bras de l'ingénieur et lui déclara, beaucoup plus cordial :

— Je vous félicite d'être l'assistant du Professeur, dont le jugement est sûr. Ma maison vous est ouverte et je vous recevrai toujours avec plaisir.

— J'en suis très honoré, Docteur... balbutia Townside encore intimidé malgré cette rapide volte-face.

— Dites-moi, vous n'avez rien modifié aux connexions avant de partir, ce soir ? S'informa Sprendel.

— Non, Professeur. J'ai simplement intercalé un multiplicateur d'électrons qui donne une image encore plus nette, mais l'installation est en parfait ordre de marche.

— Très bien, approuva le physicien. Mais, parlons d'autre chose... Vous n'êtes pas venu ici pour voir votre patron et il faut profiter de votre première visite au « Scientific Club » ; les jolies femmes ne manquent pas, les noms les plus connus sont ici, c'est le moment de vous civiliser un peu.

Townside rougit derechef et attendit la suite avec résignation. Il n'appréciait pas du tout les réunions mondaines et n'avait pas osé se

dérober aux instances du Professeur ; il commençait déjà à le regretter. Haven revenait précisément. Mauragus, saisissant l'intention de Sprendel, se hâta de faire les présentations et d'ajouter :

— Mon vieux, occupez-vous de ce garçon... Il ne connaît personne ici. A son âge, il est bon de se mêler à la société de Fairfax.

— Quant à nous, nous allons nous promener un peu, décida Sprendel. Venez, Mauragus, allons vider nos querelles à l'extérieur. Nos sujets de discorde sont intarissables...

— Vous partez déjà ? S'inquiéta Haven, déçu. Je ne vous reverrai pas ce soir ?

— Je ne crois pas...

Sprendel était évasif, mais il voulut atténuer le regret de l'astronome :

— De toute manière, je t'attends chez moi lundi soir. Convenu ?

— D'accord.

Les deux hommes de science prirent congé de leurs nombreux amis ; ils s'attardèrent quelques minutes au bar et parvinrent enfin à reconquérir leur liberté. Au moment de quitter le Club, Mauragus avait remarqué le regard éperdu que leur avait adressé le pauvre Townside, visiblement terrifié à l'idée d'être abandonné parmi ces illustres inconnus. Le chirurgien, cynique avait feint de ne pas s'en apercevoir.

En marchant sous les platanes, Sprendel renoua la conversation interrompue par son assistant.

— Sam, je suis de plus en plus intrigué, confessa-t-il. Je commence à me demander si tout ça n'est pas un leurre, une erreur monumentale...

— Pour le peu que tu m'en aies dit jusqu'à présent, je n'oserais pas formuler une opinion, répondit le chirurgien. Mais, puisque les choses prennent une telle tournure, il me semble que tu devrais récapituler les faits depuis le début pour que j'en aie une vision d'ensemble.

— Au début tout était très simple...

Le physicien s'exprimait d'un air songeur, comme s'il cherchait à clarifier ses propres idées :

— A la demande de Haven, j'avais mis au point un radiotélescope nettement plus sensible. Tu sais que les étoiles émettent des ondes de très courte longueur et que l'intensité de cette émission nous renseigne sur les catastrophes atomiques dont elles sont le siège...

— Oui, je sais cela... Cette technique est d'ailleurs ancienne puisqu'on l'applique depuis l'avènement du radar, c'est-à-dire depuis près d'un demi-siècle.

— Exact. Mais Haven voulait explorer plus complètement le

spectre d'émission radioélectrique des étoiles et il m'avait commandé un récepteur à très grande largeur de bande, permettant d'écouter des ondes de quelques millimètres. Comme ces dernières sont très directives, l'orientation du réflecteur définirait avec une meilleure précision le gisement exact de l'étoile, sans confusion possible. Ceci était très important pour lui, car, étant donné le très grand nombre d'astres localisés dans une petite région du ciel, il est souvent difficile d'affirmer si l'émission captée vient de telle étoile plutôt que d'une autre. C'est ici que mon appareil devait se révéler précieux.

Sprendel s'arrêta pour contempler le firmament... Mauragus, brisant sa rêverie, le prit par le bras et suggéra :

— Continuons... Il est possible qu'on veuille m'atteindre dans le courant de la soirée et je préférerais que nous marchions un peu plus vite. J'ai signalé au Club que nous rentrions chez toi.

— Allons-y, concéda le physicien et, tout en accélérant, il poursuivit son explication. Bref, l'appareil étant au point et baptisé par abréviation Miratéscope (au lieu de micro-radiotélescope...) j'ai entrepris une série d'essais pour satisfaire ma curiosité personnelle. J'ai exploré le ciel, non pour enregistrer seulement les signaux comme le fait Haven, mais pour analyser leur forme, leur courbe...

— Voilà bien une idée de physicien ! Plaisanta Mauragus.

— De mathématicien, corrigea son ami. Tu vas comprendre pourquoi. Les crépitements qu'on entend par temps d'orage ne sont autres que des décharges « anarchiques ». Par contre, un son musical pur donne une belle courbe qu'on peut relever à l'oscillographe cathodique. Donc, et retiens bien ceci, quand un physicien possède une courbe, même complexe, il peut déterminer par l'analyse mathématique le genre de signal qui la provoque. C'est ainsi que j'ai mis le doigt sur une véritable énigme.

— Par exemple ! A ce point ? Lâcha Mauragus, prodigieusement intéressé.

— Nous arrivons... et je préfère te raconter la suite dans mon laboratoire afin que tu assistes aux singulières découvertes apportées par ce petit jeu.

Le chirurgien, dévoré d'impatience, devait se retenir pour ne pas bousculer le Professeur. Ils pénétrèrent dans l'immeuble brillamment éclairé, où chaque pièce était illuminée d'une lumière de coloris différent, appropriée à sa destination : dans le hall, elle était d'un blanc radieux ; orangée dans le living, verte dans les chambres à coucher, blanc bleuté dans le laboratoire. La couleur des meubles et des décorations s'harmonisait avec celle de la lumière et, partout, on éprouvait un sentiment de confort visuel, de bien-être physique.

Sprendel mena son invité au dernier étage, dans une grande pièce aux larges baies arrondies et dont le plafond, en partie

transparent, s'ouvrait sur le ciel par simple pression d'un interrupteur. Deux appareils étranges, montés sur des solides trépieds métalliques et offrant une certaine ressemblance, munis chacun de lentilles à ondes ultra-courtes orientables, étaient placés sous la partie amovible du plafond. Au mur, des cartes lumineuses du ciel, sur verre, détaillaient les constellations de l'hémisphère boréal.

Après avoir prié Mauragus de prendre place dans un profond fauteuil, le Professeur reprit son histoire.

— Une nuit, alors que je promenais le réflecteur de manière à capter une émission, j'enregistrai un signal qui présentait une régularité anormale. Il se différenciait autant de ceux que je recevais d'habitude qu'un parasite atmosphérique d'un parasite industriel. Au lieu de décharges crépitantes, j'entendais un roulement continu, une sorte de ronflement. Quelque peu étonné, j'examinai les cartes du ciel pour repérer l'étoile qui émettait ce son bizarre. Or, figure-toi que mon réflecteur n'était pas braqué sur une étoile, mais vers *une nébuleuse noire*, une de ces taches obscures qui masquent les amas stellaires et qui sont tellement opaques qu'on les prendrait, au télescope optique, pour un corps solide.

Mauragus s'agita dans son fauteuil, puis, incapable de rester immobile, il se leva et se mit à marcher de long en large.

— C'est incroyable, ne put-il s'empêcher de murmurer.

— Attends la suite, lui conseilla Sprendel... Tu sais comme moi que les astronomes définissent les nébuleuses noires comme de gigantesques tas de poussières cosmiques qui, tôt ou tard, se rassemblent, s'échauffent et donnent naissance à une ou plusieurs étoiles. Mais, sans avoir une certitude absolue quant à leur composition puisque leur obscurité même défie tout examen, les spécialistes sont unanimes sur le fait qu'elles ne peuvent pas être le siège d'une activité électrique. Cette dernière n'apparaît qu'avec la formation d'une étoile, mais pas avant. Je me trouvais donc en présence d'un signal qui prouvait radicalement le contraire, avec cette circonstance aggravante qu'il n'était pas d'origine naturelle. Sa régularité démontrait qu'il s'agissait d'une *émission contrôlée* !

Mauragus poussa une exclamation de stupeur. Il s'arrêta et vint se camper devant le physicien.

— Si un autre que toi me racontait une affaire pareille, je n'en croirais pas un mot... Mais continue...

— Comme je te le disais tout à l'heure, j'ai alors voulu relever la courbe de ce signal. Ça m'a coûté énormément de peine et de persévérance car, sans vouloir t'assommer de détails techniques, je te garantis que ça ne s'obtient pas du premier coup. Il faut découvrir une base de temps du même ordre que celle de la modulation et, comme celle-ci est inconnue, il faut longuement tâtonner. C'est un peu comme

si tu voulais recevoir un programme de télévision dont tu ignores la définition. Enfin bref, j'y parviens à la longue et sais-tu ce que je vois ? Sur mon écran se projettent dans un ordre immuable, un rectangle, un carré et un cercle !... Dès cet instant, le doute n'était plus permis. Il y avait là-bas, dans le ciel, un *émetteur inconnu qui tentait d'obtenir une communication avec la Terre...* Avec l'aide de Townside, j'ai construit en quelques jours un émetteur opérant sur la même longueur d'onde et...

Sprendel désigna le second trépied, s'arrêta deux secondes, puis ajouta :

— ... j'ai envoyé à mon tour des rectangles, des carrés et des cercles.

— Et alors, que s'est-il produit ? fit Mauragus qui haletait presque.

— L'émission étrangère a commencé par s'arrêter net, comme si, au sein de la nébuleuse noire, on avait enregistré ma réponse avec effarement. Puis, les signaux ont repris ; mais, cette fois, c'étaient un triangle équilatéral, une ellipse et une spirale, toujours des formes géométriques pures. De mon côté, j'ai transmis des figures identiques... Et, depuis lors, ça continue : toutes les nuits, vers deux heures du matin, je procède à un échange d'amabilités mathématiques avec mes mystérieux correspondants. A quoi cela va-t-il mener, je n'en sais encore rien, mais il est certain que nous devons mettre au point un langage quelconque qui nous permettra d'échanger des idées et des informations avec ces tenaces habitants d'au delà du Vide. Ils veulent sans aucun doute nous faire comprendre quelque chose, mais quoi ?...

Mauragus, de plus en plus nerveux, consultait fiévreusement sa montre. Sprendel, se méprenant sur la signification de son geste, se leva.

— Oui, je vais te faire voir...

— Non, coupa le chirurgien, ce n'est pas pour cela que je regardais l'heure. J'attends toujours cet appel téléphonique...

— Ah ? C'est important ? demanda Sprendel, légèrement interloqué.

— Très.

— Tu... attends un nouveau ?

Le physicien était soucieux, et il avait à peine chuchoté ses dernières paroles.

— ... Oui... convint Mauragus sur le même ton. Puis, changeant brusquement d'attitude :

— ... mais montre-moi tout de même ces appels de l'espace.

Sprendel enclencha l'interrupteur du Miratéscope et entreprit de régler l'appareil. Sur un écran d'un mètre de côté, d'un blanc laiteux, des nuées de points lumineux jaillirent, filant à une vitesse prodigieuse

dans tous les sens, puis des taches s'ébauchèrent, disparurent, et les points devinrent moins denses. Les deux savants virent naître des lignes brisées, hachées. Sprendel opérait avec lenteur, touchant à peine divers boutons de commandes ; peu à peu, à mesure que s'affinait le réglage, des contours se précisèrent. La vision se stabilisa enfin ; des losanges, des triangles rectangles et une courbe en forme de cœur se succédèrent à une cadence régulière devant le regard sidéré de Mauragus.

— Voilà... fit Sprendel, et ça continuera tant que je ne leur aurai pas envoyé les mêmes images. Alors seulement « ils » modifieront les leurs.

— Ne crois-tu pas qu'il serait utile de mettre Haven dans la confiance ? demanda Mauragus sans quitter l'écran des yeux. Ta découverte bouleverse tous mes plans.

— Oui, la compétence d'un astronome peut nous être d'un grand secours, admit le physicien. D'autant plus que nous pouvons compter sur sa discrétion, tant que nous n'aurons pas entièrement élucidé cette affaire. Je n'aimerais pas que Tallendy vienne fourrer son nez là-dedans...

— Juste ciel ! Et moi, que dois-je dire alors ? s'écria Mauragus. Ne révélons strictement à Haven que ce qui concerne tes émissions. Pour le reste...

— Oui, Sam, nous ne serons jamais assez prudents. Il pourrait nous en cuire si on apprenait tes expériences en haut lieu...

Le tintement musical du téléphone fit sursauter les deux hommes.

— C'est pour moi, décréta Mauragus, et il alla d'un pas décidé au communicateur encastré dans la muraille. Il fit glisser la réglette et se pencha sur le diffuseur.

— Docteur Mauragus ? Interrogea une voix féminine claire et chantante.

— C'est moi, Miss Hopkins. Dois-je rentrer ?

— Au plus vite, Docteur.

Un mince petit coup de gong annonça que la communication était terminée.

— Alors... c'est le nouveau ? Questionna Sprendel, excité.

Mauragus se contenta de hocher affirmativement la tête, et fila, suivi de peu par son ami.

CHAPITRE III

Au sous-sol, dans la demeure du Docteur Mauragus, était aménagée une salle d'opération qu'un profane eût probablement trouvé banale. En quoi il se serait singulièrement trompé car, s'il avait pu assister à la scène qui s'y déroulait vers les cinq heures du matin, il aurait mesuré l'étendue de son erreur.

Quatre personnes, revêtues de la blouse, du bonnet et du masque, s'affairaient sans bruit dans l'atmosphère surchauffée. Divers appareils mobiles étaient réunis autour de la table sur laquelle gisait un corps, recouvert d'un drap blanc et surplombé d'une cloche transparente. Un bourdonnement meublait le silence d'une note continue qu'on ne remarquait plus au bout d'un certain temps. Un léger cliquetis, un bref tintement soulignaient parfois le geste d'un des assistants.

Une lumière uniformément répartie, d'un bleu vert, donnait à chaque objet un contour extraordinairement net et sans ombres. Une odeur désagréable flottait dans l'air, à la fois fade et prenante.

Un mot du Docteur Mauragus réunit tout le monde autour de la table. Au-dessus des masques, les yeux le fixèrent ; ceux de Sprendel, calmes et attentifs, ceux de Miss Hopkins, limpides, et enfin ceux, légèrement rougis par la fatigue, d'un homme de taille moyenne.

— Dépression... commanda Mauragus, du ton sec qui lui était particulier quand il se mettait à l'ouvrage.

Le bourdonnement s'amplifia et Sprendel, la main sur un petit volant métallique, fixa le manomètre qui équipait la cloche transparente. Il lut à haute voix les diminutions de pression accusées par l'aiguille : 760 m/m - 745 - 735 - 720 - 700... Le physicien lança un coup d'œil interrogateur à Mauragus et, sur un signe de celui-ci, il continua de faire le vide.

— ... 675 - 650 - 600 - 525...

Subitement, une tache sombre vint souiller le drap qui dissimulait le corps. Elle s'étendit rapidement à mesure que la pression diminuait encore.

— ... 450 - 375 - 295-

Une seconde tache s'arrondissait sur le drap et elle allait bientôt fusionner avec la première. En dépit de son sang-froid, Miss Hopkins eut un haut-le-cœur et ne parvint qu'à grand' peine à se maîtriser. Elle détourna légèrement la tête tandis que Sprendel annonçait, crispé :

—... 200 - 105 - 10...

Le bourdonnement s'atténua. Mauragus se pencha sur la cloche et examina les liquides horribles qui se rassemblaient lentement dans

une gouttière. Une pompe spéciale entra en action pour les évacuer. Des humeurs sortaient constamment du cadavre, et le tuyau d'aspiration les faisait disparaître. Au bout de six minutes, Mauragus ne prononça qu'un second mot :

— Pression.

Sprendel ouvrit une valve et l'air pénétra en fusant dans la cloche hermétique. Puis la pompe entra en action pour comprimer. Le physicien observa le manomètre et lut :

— 1 atmosphère... 1,25... 1,50.

La pression monta jusqu'à cinq atmosphères, cinq kilos par centimètre carré ! Le cadavre devait littéralement être pressé comme une éponge par ce matelas d'air comprimé. Une nouvelle quantité de liquide coula dans la rigole. Sprendel tourna un robinet et l'affreux mélange fut chassé avec vigueur dans le tuyau d'écoulement. La pression tomba.

— Lavage... commanda le chirurgien.

Par une autre tubulure, l'assistant régla l'admission d'un flot impétueux qui, en quelques secondes, inonda l'intérieur de la cloche. Celle-ci balança doucement tandis qu'un véritable torrent balayait le corps, le dépouillait de son drap et le dévoilait aux regards fascinés de Miss Hopkins, du physicien et de Mauragus. Le lavage intensif à l'aide d'une solution complexe se prolongea pendant sept minutes. Par deux ouvertures cerclées de caoutchouc, le corps ruisselant fut extrait de la cloche et déposé provisoirement sur une table voisine ; pendant que Mauragus soulevait les paupières et examinait l'état de conservation des tissus, un mécanisme silencieux remonta la cloche et la relégua dans un des coins de la salle.

Vive et précise, Miss Hopkins renouvelait les draps tandis que l'assistant déplaçait certains appareils et en amenait d'autres. Sprendel était allé rejoindre Mauragus.

— En assez bon état ? demanda-t-il au chirurgien.

— Oui... assez. C'est généralement le cas lors de suicides au Naxicol. Le produit se concentre électivement dans l'hypothalamus et paralyse toutes les fonctions. Pour moi, c'est une mort idéale, car la ressuscitation est considérablement facilitée, pour autant, bien entendu, que le décès ne remonte pas à plus de soixante-douze heures. Au delà, je ne parviens plus à enrayer l'anéantissement biologique des tissus. Veux-tu m'aider à le retourner ?

Sprendel fit la grimace. Ce n'était pas la première fois qu'il assistait à une telle tentative, mais, même avec ses mains gantées, il avait horreur de toucher un cadavre. Il obéit néanmoins. Le corps une fois étalé sur le ventre, Mauragus lui imprima une inclinaison qui, combinée avec une pression de la main sur le thorax, fit sortir de l'estomac et des poumons le restant de solution désinfectante qui y

avait pénétré.

— Bon ! conclut-il avec jovialité en administrant une claque sur l'épaule du défunt. A nous deux maintenant :

Le corps fut transporté sur la table d'opération et le travail commença. Secondé avec vigilance par Miss Hopkins et l'assistant, le chirurgien entreprit l'irrigation des organes. Son bistouri frayait les voies d'accès avec une étonnante dextérité ; un système de pompe aspirante et foulante, qui véhiculait une solution physiologique tonifiante et nutritive, était connecté à l'organe et le baignait pendant quelques secondes, puis la plaie était refermée. L'hypothalamus fut enlevé et remplacé par un autre, frais, prélevé dans un bouillon de culture d'organes. Anatomiquement, le corps était entièrement reconstitué quand Mauragus fit procéder à la première insufflation forcée d'oxygène, pour déplisser les tissus pulmonaires.

Ensuite, il pompa le sang coagulé qui pouvait encore obstruer veines et artères. Il brancha un cœur artificiel sur les gros vaisseaux qui arrivaient au cœur véritable du cadavre et, simultanément, il provoqua une transfusion et une circulation à pulsion mécanique de sérum enrichi d'hormones solubilisant les caillots de vieux sang. Au bout d'un quart d'heure, on pouvait considérer le système circulatoire comme nettoyé et rafraîchi. On arrivait à présent à la phase critique de la résurrection.

Mauragus s'essuya le bas du front d'un revers de manche, sans lâcher ses instruments.

— Je prépare l'excitateur électrique, patron ? S'enquit l'assistant d'une voix rauque.

Le chirurgien fit un signe d'assentiment tout en indiquant à Sprendel :

— Prépare l'anesthésie...

Miss Hopkins fixait Mauragus de son regard clair, dans l'attente d'un ordre. Epuisée mais attentive, elle suivait les directives du docteur avec une promptitude exemplaire et les devançait même parfois. Elle observait le déroulement des opérations avec une tension plus forte encore que les fois précédentes. Allait-on vers un échec ou vers une réussite ? Miss Hopkins nourrissait une obscure pitié pour le cadavre de cet homme qui, si jeune, avait préféré la mort à la vie. Et peut-être allait-on l'arracher à ce néant qu'il avait désiré...

Un instant l'infirmière crut qu'elle allait défaillir ; les murs commençaient à tourner en une sarabande éperdue... Une gifle la sortit du vertige. Mauragus, devant elle, souriait d'un air sarcastique.

— Ce n'est pas le moment, Miss Hopkins. Au travail !

Appliquant un masque sur le visage du supplicié et sans plus se soucier de l'infirmière, le chirurgien s'adressa à son ami.

— Oxygène pur, vingt-quatre insufflations-minute.

Puis, se tournant vers l'assistant :

— Appliquez les électrodes cardiaques, courant à soixante-dix périodes. La haute fréquence sur le bulbe rachidien. Vous ne mettez les tensions qu'à mon signe.

La circulation artificielle continuait. Un sang neuf parcourait les vaisseaux, irriguant les tissus et les muscles. L'oxygénation du cerveau n'allait plus tarder à produire ses effets. Mauragus lança un coup d'œil au thermomètre : le corps avait une température de trente-cinq degrés. C'était insuffisant.

— Chauffage...

Sprendel manipula trois interrupteurs, pour réchauffer la tablette qui supportait le patient, Mauragus attendit encore... puis il fit signe. L'assistant abaissa les manettes et le cadavre eut un sursaut convulsif.

— Très bien, fit le chirurgien. Miss Hopkins, ligotez-le. Sprendel, mélange le gaz anesthésique à l'oxygène. Attention : rayons...

L'assistant braqua un réflecteur sur la cage thoracique et actionna le sélecteur d'irritation. Une lueur à peine visible éclaira le corps.

Sprendel et Mauragus, crispés, au comble de l'énervement, suant à grosses gouttes, épièrent le cœur. Celui-ci sembla frissonner... Il ébaucha un spasme et redevint immobile.

Le rythme périodique de l'insufflation se combinait au bruit du cœur artificiel. La température du corps atteignait trente-six degrés. Toutes les conditions étaient réunies. Miss Hopkins tremblait comme une feuille et l'assistant, délaissant son projecteur, ne parvenait plus à détacher son regard du visage du déterré.

Le cœur se contracta de nouveau, une fois, deux fois...

— Il démarre... grimaça Mauragus en saisissant nerveusement le bras du physicien.

Hypnotisé, celui-ci ne parut même pas s'en apercevoir. Petit à petit, le cœur du mort se remit à battre avec régularité, mais il puisait à vide, sans être branché aux gros vaisseaux.

— Augmentez l'excitation cardiaque, recommanda Mauragus, et il pratiqua l'anastomose avec une étourdissante maîtrise, tandis que Miss Hopkins débranchait les canalisations du cœur artificiel.

— Il respire tout seul ! clama Sprendel devant la vessie qui commençait à palpiter.

— Piqûre !... réclama Mauragus, surexcité mais lucide. Diminuer l'oxygène, augmenter l'anesthésie.

Miss Hopkins lui tendait une seringue. Il la prit au vol et enfonça l'aiguille dans la cuisse du ressuscité, puis il appuya sur le piston et chassa le produit dans le muscle. Il retira d'un coup sec la pointe et colla un tampon d'ouate sur le point de pénétration.

- Respiration ?
- Elle s'amplifie, déclara Sprendel.
- Pression artérielle ?
- Sept, répondit l'assistant.
- Pouls ?
- Soixante-dix...
- C'est vrai, j'oubliais... Coupez l'excitation. Et maintenant ?
- Soixante et un.

— Parfait !... Eh bien, mon gaillard, pour un mort tu ne te portes pas mal, nota Mauragus, légèrement essoufflé, en regardant le corps... Et tu es plutôt grand pour un nouveau-né.

Le chirurgien éprouvait un irrésistible besoin de détente, que partageaient d'ailleurs les autres personnes présentes. Sprendel ne parvenait pas encore à croire au miracle : tout ça lui semblait affreusement fragile, il craignait que cette vie ne s'écoulât tout à coup en dépit des appareils qui la maintenaient.

— Enlève le masque anesthésique, lui dit le chirurgien. Miss Hopkins, aussitôt que j'aurai refermé la cavité thoracique, vous appliquerez des pansements H cicatrisants sur toutes les plaies opératoires.

L'infirmière prépara les boîtes et ouvrit la première. A l'aide de pinces, elle sortit un long pansement et attendit le signe. Sprendel arrêta le rythme pulsatoire de l'insufflateur.

Un quart d'heure plus tard, l'opéré, les yeux fermés et les narines légèrement pincées, reposait sous la lampe vitalisante. Les quatre personnes contemplaient le ressuscité avec une curiosité où se mêlaient la sollicitude et la pitié.

— Demain, vous lui ferez encore trois transfusions à quatre heures d'intervalle, dit Mauragus à Miss Hopkins. Qu'il ne prenne pas froid. N'oubliez pas les antibiotiques. Je le verrai dans douze heures. On peut le laisser, à présent.

Ils sortirent tous les quatre, soudainement exténués.

David W. Hexton, inconscient sur sa couche ouatée, ne savait pas encore qu'il était revenu parmi les vivants. D'un simple point de vue administratif, la population du monde comptait *un homme de trop*.

*

* *

Le dimanche, en fin d'après-midi, Mauragus, Sprendel et Miss Hopkins étaient à nouveau réunis, mais cette fois dans le cadre attrayant du studio du chirurgien. Une musique douce, quoique très rythmée, contribuait à créer une intimité propice aux échanges de vue. Le temps s'était amélioré et le soleil couchant lançait ses reflets

rouges dans la grande pièce, éblouissant tapis et tableaux luminescents d'une lueur qui transfigurait les coloris.

— Tu le connaissais, ce Hexton ? demanda négligemment le physicien à son ami.

— Très vaguement. Un garçon assez effacé... Je l'ai rencontré une ou deux fois chez Nebelbach, le magasin d'accessoires photo-médicaux. Pas bête, d'un abord agréable... Je me souviens lui avoir trouvé le regard un peu spécial du névrosé, mais j'ignore ce qui l'a poussé au suicide.

— Avait-il de la famille ? S'enquit Miss Hopkins, très fraîche et séduisante dans sa toilette de ville.

— Pas à Fairfax, dans tous les cas. C'est d'ailleurs un des éléments qui ont influencé mon choix. La cause de la mort, le sexe et l'absence de liens familiaux : trois conditions essentielles.

— Quand seras-tu définitivement fixé sur la réussite de l'opération ? S'informa Sprendel qui, les yeux gênés par un rayon de soleil, regardait Mauragus avec une grimace involontaire.

Le chirurgien réfléchit en tapotant machinalement l'accoudoir de son fauteuil.

— D'ici une huitaine... probablement. L'accident reste toujours possible, la syncope cardiaque, le blocage rénal ou même un métabolisme déficient sont encore à redouter. La phase de reconstitution intérieure est critique : elle dépend de la réaction des tissus aux solutions contenues dans le sérum. Il faut stimuler et activer sans cesse cet organisme qui, c'est le cas de le dire, revient de loin... Mais si, comme je l'espère, tout se déroule d'une façon favorable, il reconstruira lui-même son sang, ses sécrétions glandulaires et ses mécanismes d'échange. Il entrera ensuite en convalescence et, à partir de ce moment, je réponds de lui.

— Bon... mais après ? Que comptes-tu en faire ?

— Mon cher, ça dépend en partie de toi... Mes intentions primitives ont été bouleversées par ce que tu m'as révélé hier soir. Et tant que nous n'aurons pas mêlé Haven à cette affaire, je ne pourrai pas arrêter une décision.

— A propos, pourquoi ne viendrais-tu pas aussi demain soir ? demanda Sprendel avec une soudaine agitation. J'ai invité Haven hier, c'est peut-être l'occasion.

— Au fait, pourquoi pas ? Agréa Mauragus en se tournant vers Miss Hopkins pour s'assurer qu'il n'oubliait pas un rendez-vous.

Mais l'infirmière ne sourcilla pas, la soirée était donc libre.

— Et vous, Miss Hopkins, ajouta Sprendel en fixant avec bonhomie le visage expressif de la jeune femme, venez aussi. Si cela peut vous rassurer, je vous préviens que vous ne subirez pas toute seule le charme de notre conversation. Mon adjoint, l'ingénieur

Townside, sera certainement ravi de votre compagnie...

Un éclair malicieux filtrait sous les paupières du physicien. L'infirmière, en se tournant vers le chirurgien pour éviter de répondre directement, murmura :

— Si vous estimez que ma présence peut être utile, et si je puis abandonner notre malade pendant une ou deux heures, je... j'accepte l'invitation du Professeur.

— Votre sentiment du devoir vous honore, Miss Hopkins, déclara Mauragus avec un sérieux imperturbable. L'ingénieur Townside est d'ailleurs un garçon charmant, vous verrez...

CHAPITRE IV

Le Professeur et son adjoint débarrassaient le laboratoire des outils, des fils et des connexions volantes qui l'encombraient encore après les travaux de la journée. Une dernière vérification du Miratéscope et du Starwatran (abréviation du star-wave-transmitter, l'appareil émetteur d'ondes stellaires qui atteignaient la nébuleuse noire) fut effectuée par le jeune ingénieur, en vue de la démonstration qui allait avoir lieu.

— Vous ai-je dit que le Docteur Mauragus sera accompagné ? demanda Sprendel distraitemment.

— Non, Professeur...

Townside était très occupé au réglage d'un micromètre commandant la position du réflecteur et il n'attribuait visiblement qu'un intérêt secondaire à cette question.

Sprendel reprit :

— J'aurais dû vous prévenir... Il viendra avec Miss Hopkins, une jeune personne très compétente qui le seconde dans ses travaux...

— Ah ?... Très bien, dit Townside qui, mentalement, se représenta une femme imposante au physique ingrat. Singulière idée, pensa-t-il, que d'inviter une dame à une réunion qui n'offrirait qu'un aspect technique.

Mais son travail requérait trop son attention pour qu'il s'attardât davantage aux bizarres initiatives de son patron.

— Townside, estimez-vous que ce laboratoire donne une impression d'ordre et de méthode ? s'assura Sprendel.

L'ingénieur releva la tête, jeta un coup d'œil circulaire et déclara :

— Peut-être serait-il souhaitable que vous retiriez ce moteur nucléaire du fauteuil et que vous enleviez la housse du télescope qui recouvre la statue de la Vénus de Cnide ?

— Très juste, convint Sprendel en remettant les choses en place.

Il fut interrompu par le doux tintinnabulement de l'avertisseur électronique d'entrée.

— Voilà nos visiteurs... Non, laissez, j'irai moi-même.

Le physicien sortit du laboratoire au moment précis où Townside bloquait définitivement la vis à son réglage : aucune erreur n'était plus à craindre à présent, ni dans l'orientation du réflecteur ni dans la lecture des coordonnées.

L'astronome Haven fit son entrée, suivi du Professeur, et vint cordialement serrer la main du jeune ingénieur. Depuis la soirée du « Scientific Club », il ressentait pour lui une véritable sympathie. Puis,

apercevant le Miratéscope, il s'en approcha aussitôt, vivement intéressé.

— Alors, il est enfin au point ? interrogea-t-il, les yeux luisant d'impatience.

— Il l'est... et tu pourras en prendre possession bientôt, répondit Sprendel.

Une forte déception se peignit sur la figure de Haven.

— Bientôt ? Pourquoi pas demain, puisqu'il est terminé ?

— Patience, mon jeune ami. Tu sauras pourquoi tout à l'heure. En attendant nos invités, qui ne sauraient plus guère tarder, nous allons boire un de ces whisky dont nos pères appréciaient déjà les vertus.

— Comment, tu attends d'autres personnes ? Sursauta Haven qui était surpris.

— Oh, rassure-toi, deux seulement : Mauragus et son assistante. Je les ai conviés aux expériences de ce soir et je suis sûr qu'ils s'intéresseront à cet appareil. Ça les changera de l'atmosphère déprimante de la salle d'opération.

Les trois hommes se réunirent autour du bar roulant et Sprendel remplit les verres à l'aide d'une bouteille métallique qui offrait une certaine ressemblance avec un siphon. L'avertisseur d'entrée tinta de nouveau et le Professeur se hâta vers la porte. On entendit la voix puissante de Mauragus :

— Hello, Prof ! Sommes-nous les premiers ?

Townside et Haven ne purent s'empêcher d'échanger un sourire, tellement cette voix était sonore ; le chirurgien et Miss Hopkins entrèrent, et Townside sentit brusquement sa gorge s'assécher.

— Venez, que je vous présente, disait Sprendel en menant la jeune femme par le bras. Voici mon assistant, l'ingénieur Townside. Quant au céleste Haven, vous devez déjà le connaître...

— En effet, dit Miss Hopkins. Comment allez-vous ?

Le jeune ingénieur parvint à bredouiller :

— Comment allez-vous, Miss Hopkins ?

Et il tendit une main précautionneuse, comme s'il craignait une secousse électrique. Cette jeune femme brune, à la bouche admirablement dessinée, aux yeux presque noirs sur un fond bleuté, à la fine silhouette bien prise dans une toilette de xylon mauve pastel, ne correspondait absolument pas à ce qu'il avait imaginé. Pouvait-on être aussi jolie et partager les soucis du terrible Mauragus ?

— Alors, jeune homme, quelque chose qui ne va pas ?

Les paroles tonitruantes du chirurgien firent sursauter Townside et aggravèrent sa confusion. Il rougit jusqu'à la racine des cheveux et balbutia :

— ... Bonsoir, Docteur. Non, je vous remercie, je vais très bien...

Charitables, Haven et Sprendel semblèrent ignorer l'embarras de l'ingénieur. Miss Hopkins, par contre, tenta de le secourir et lui dit :

— Le Docteur m'a parlé de vous... Nous, qui sommes les assistants des deux grands hommes, nous unissons nos faibles forces pour une défense commune...

Tous se mirent à rire et, la glace étant rompue, Haven obéit à son impatience trop longtemps réfrénée. Il revint à la charge, prenant Mauragus à témoin :

— Comment trouves-tu ça, Doc ? Ça fait un mois que Sprendel me promet mon Miratéscope et maintenant, alors qu'il est au point, il refuse de me le livrer.

— Pardon, plaida le physicien, je ne refuse pas. Je veux simplement que tu prennes connaissance de certains faits, dont Sam est d'ailleurs au courant, et tu décideras ensuite s'il est opportun de transférer cet appareil dans un observatoire officiel ou s'il vaut mieux le laisser ici.

Haven, très étonné, regarda fixement le Professeur.

— Mais pourquoi diable ce Miratéscope ne pourrait-il entrer en service ? Craindrais-tu qu'il ne réponde pas aux espoirs fondés sur lui ?

Sprendel jeta un coup d'œil à Mauragus, comme pour obtenir de lui un encouragement, et se résolut finalement à parler.

— Il serait plus exact de dire que je crains qu'il les dépasse... Ecoute, Haven, avant d'aller plus loin, je suis contraint de te poser une question. Accepterais-tu, en principe, d'être mêlé à des recherches que nous n'avons pas le droit de poursuivre sans autorisation légale ?

L'astronome réfléchit.

— Pourquoi ne pas la demander ?

— Parce que Tallendy refuserait : domaines interdits.

Haven se caressa le menton. Il semblait peser le pour et le contre.

— Je vous connais suffisamment, toi et Sam, pour savoir que vous n'agissez pas à la légère. Vous savez ce qu'il en coûte de braver les interdictions officielles... et si vous passez outre, c'est que l'affaire est bigrement importante. Dans ce cas, je ne vois pas ce qui me retiendrait de marcher avec vous...

Prenant soudain une résolution, il ajouta :

— Vas-y, Prof. Tu as ma parole.

Mauragus et Sprendel eurent un petit soupir de soulagement. Si Haven n'avait pas été d'accord, leurs projets en eussent subi le contrecoup.

Townside, lui, observait Miss Hopkins du coin de l'œil et, en dépit de la gravité des paroles qu'on prononçait autour de lui, ses pensées revenaient toujours au fait que cette jeune fille était

particulièrement ravissante.

— Bien, Haven. Je te remercie, articula Sprendel. Maintenant, écoute-moi sans m'interrompre : je te prouverai, ici même, que tout ce que je vais dire est bien réel.

Le physicien reprit alors le récit qu'il avait fait la veille à Mauragus, tout en l'étayant d'arguments techniques et de précisions propres à convaincre l'astronome. A diverses reprises, celui-ci voulut parler, mais Sprendel l'arrêta de la main et continua impitoyablement son exposé. Lorsqu'il eut tout raconté, il conclut :

— D'ici quelques minutes je mettrai les appareils en batterie et tu te rendras compte par toi-même. Réfléchis à tout ça, car, désormais, c'est nous qui te poserons des questions. Nous avons besoin de ta science pour la réalisation d'un objectif dont Sam t'entretiendra bientôt.

Il fallut quelques secondes à Haven pour réaliser la portée des révélations du physicien. Mais, après qu'il eût mesuré toute leur signification, son enthousiasme naturel reprit le dessus et il entra en effervescence.

— Je te souhaite de ne pas m'avoir mené en bateau ! déclara-t-il en se levant brusquement. Si tout ce que tu viens de dire est exact, tu as fourré le doigt dans la plus grande énigme de l'Univers. Aucun astronome n'est jamais parvenu à définir la nature des nébuleuses noires, et nous en sommes toujours réduits aux conjectures malgré la perfection de nos moyens. Il est impossible de photographier l'obscurité ou d'analyser le spectre d'un amas cosmique qui ne nous envoie aucun rayon ([3]). Une telle nébuleuse est vraisemblablement constituée par des corps solides, froids, mais de quelles dimensions ? Est-ce vraiment une poussière dont l'énorme masse produit l'opacité ? Est-ce un ensemble compact d'astres éteints absorbant toute lumière sans la réfléchir ? Nous n'en savons rien, rien, rien... Et toi, tu affirmes que cette nébuleuse obscure émet des signaux !

— Tu vas t'en assurer toi-même, dit Sprendel avec conviction.

Townside, absorbé par la contemplation des cheveux de Miss Hopkins, fut ramené au sens de la réalité par une injonction du physicien.

— Démasquez le ciel, Townside.

L'ingénieur appuya sur la touche qui faisait coulisser la partie mobile du plafond : les plaques de verre glissèrent en silence et vinrent s'encaster dans les rainures de la toiture métallique. De sa propre initiative, Townside éteignit ensuite les parois lumineuses du laboratoire et celui-ci fut plongé pendant deux secondes dans une obscurité totale que l'illumination du grand écran cristallin vint diluer.

Haven observait avec acuité les moindres gestes de Sprendel. Celui-ci orienta les réflecteurs du Miratéscope et du Starwatran selon

les positions repérées sur les échelles de déclinaison et d'ascension droite. L'ingénieur scrutait les indications des instruments de mesure et rectifiait les réglages. Sur l'écran, des éclairs et des gerbes de points lumineux dansaient une sarabande effrénée.

Mauragus, incapable de rester immobile plus longtemps, s'était levé à son tour pour examiner les appareils de près. Miss Hopkins pensa soudain au malade qui était confié à ses soins. C'était réconfortant, pour elle, de se trouver en compagnie d'hommes bien portants, d'un homme jeune et agréable comme ce Townside, avec son air gentil de savant en herbe. L'infirmière songeait sans plaisir au moment, déjà proche, où elle devrait aller voir le ressuscité dans sa chambrette souterraine... Elle s'efforça de chasser cette image et porta les yeux sur l'écran laiteux où, petit à petit, les traces lumineuses s'ordonnaient. Sprendel, aux boutons de contrôle, disait à Haven d'une voix concentrée :

— Regarde... j'y arrive...

Effectivement, les figures géométriques se dessinaient, de plus en plus nettes. Hébété, Haven les contemplait sans mot dire : un triangle, un parallélogramme, un demi-cercle ; un triangle, un parallélogramme, un demi-cercle...

Les figures se suivaient à une cadence parfaite, automatique.

— Vérifie toi-même les coordonnées célestes, enjoignit Sprendel à l'astronome.

Ce dernier se pencha sur les arcs de cercles gradués et se redressa en s'écriant :

— Ça, c'est un comble ! C'est la position de la nébuleuse galactique N 422, la plus proche du système solaire !

La voix tranchante de Mauragus résonna, tendue :

— A quelle distance se trouve-t-elle ?

Haven réfléchit rapidement.

— En termes d'astronomie, elle est éloignée de deux mille parsecs ([4]), soit environ sept mille années-lumière ([5]). Ce chiffre, somme toute assez minime dans les distances sidérales, sembla assommer les personnes présentes. Pour illustrer sa signification, Haven entreprit de donner quelques comparaisons.

— En vérité, cette nébuleuse est vraiment très proche : son éloignement ne représente que le quart de la distance qui nous sépare du centre de la galaxie. Elle dissimule d'ailleurs à nos yeux une partie de ce centre car elle couvre une grande superficie. Or le diamètre de notre galaxie, la Voie Lactée, est d'environ deux cent mille années-lumière. On peut donc dire qu'une nébuleuse située à peine à sept mille années-lumière de nous est voisine...

Sur l'écran, les mystérieuses figures alternaient toujours et chacun les regardait avec une attention accrue. Mauragus, hypnotisé,

ne bougeait plus. D'où venaient donc ces messages ? Même Townside, qui était pourtant habitué de les voir, en oublia Miss Hopkins pendant quelques instants. Un triangle, un parallélogramme, un demi-cercle...

— Et maintenant, annonça Sprendel avec un triomphe contenu, tu vas voir ce qui va se passer...

Il prit un film sans fin qu'il monta sur le Starwattran et déclencha le mécanisme d'entraînement. Sur le viseur de contrôle, Haven put constater que le physicien émettait une série de formes géométriques différentes de celles qui étaient captées sur le grand écran. Au bout de quelques secondes, les images apportées par le Miratéscope fondirent et furent remplacées par d'autres, *semblables à celles qu'expédiait Sprendel*. Il était donc indubitable que les correspondants lointains avaient reçu l'émission en provenance de la Terre et qu'ils en accusaient réception de la façon la plus simple possible.

L'ahurissement de Haven était comique à voir. Mieux que les autres, l'astronome était capable de mesurer les perspectives vertigineuses de cette inconcevable expérience, lui qui passait sa vie à scruter le ciel et qui connaissait (ou croyait en connaître...) les plus secrètes profondeurs. Quasi extasié, il murmura :

— Sept mille années-lumière !...

— Quoi ! ! ! Rugit soudain Sprendel, les yeux exorbités.

Son cri, teinté d'angoisse, avait littéralement déchiré le calme du laboratoire. Venant de lui, ce glapissement était tellement inattendu que chacun pressentit un drame.

— C'est fou !... C'est impossible !... bégayait le physicien. Haven, tu *dois* te tromper... Il *faut* que tu te sois trompé !

Ses paroles reflétaient un tel désarroi que Mauragus en conçut de l'inquiétude. Il ne perdait pas facilement le contrôle de ses nerfs et ce fut d'un ton volontairement bourru qu'il intervint :

— Dis donc, Prof, détends-toi. Que Haven se soit trompé ou non, ça ne fait pas de catastrophe, j'imagine ?

Mais une idée fulgurante, provoquée par les phrases de Sprendel, avait simultanément traversé l'astronome et Townside : ils comprenaient tous deux ce que le Professeur avait voulu dire.

— Tu as raison... c'est fou ! Parvint à articuler Haven, la gorge sèche. Si cette nébuleuse noire est à sept mille années-lumière de nous, ça signifie qu'un signal radioélectrique n'arrive jusqu'à nous que sept mille ans après son émission, de même que la nôtre ne peut leur parvenir qu'en sept mille ans. Or, la réponse est *instantanée* !... Mets un autre film et recommençons, exigea-t-il, énervé.

Sprendel, tout tremblant d'émotion, chercha une autre bobine et la monta sur le Starwattran. Cette fois, il émit des spirales, des ellipses et des carrés. La réponse ne se fit pas attendre : quinze secondes plus tard, le Miratéscope enregistrait à son tour des spirales, des ellipses et

des carrés.

Le physicien se prit la tête à deux mains.

— La loi fondamentale de la Physique considérant la vitesse de la lumière comme la vitesse limite est flanquée par terre ! s'écria-t-il. Il n'aura pas fallu un siècle pour qu'on assiste à l'effondrement de la Théorie d'Einstein...

Pour la première fois, Townside réagit avec indignation :

— Votre conclusion est prématurée ! Vous ne pouvez pas affirmer cela sur la base d'une expérience dont nous ignorons les données véritables...

Sprendel se calma subitement. D'un geste presque paternel, il mit la main sur l'épaule de son assistant.

— Vous avez raison, mon ami, convint-il d'une voix changée. Nous devons chercher... vérifier. Mais Haven ne s'est pas trompé et... Je me demande comment nous parviendrons à concilier la Théorie et les résultats de notre expérience.

— C'est toujours l'observation qui prime, trancha Mauragus. Tant pis si la théorie n'est plus adéquate pour l'expliquer. Les doctrines évoluent, non les faits. Haven, es-tu certain de ton chiffre ?

— Absolument, confirma l'astronome. Dans ce coin du ciel, il n'y a qu'une nébuleuse noire et, en outre, des signaux arrivant d'étoiles situées autour d'elle seraient beaucoup plus faibles que ceux que nous recevons. Le Miratlescope est très précis et il désigne sans conteste la nébuleuse. D'autre part, il serait encore plus absurde d'imaginer que nous puissions recevoir des figures géométriques émises par un corps céleste en fusion...

Ces arguments étaient péremptoires et le mystère n'en devenait que plus troublant.

— Faisons le point, conseilla Mauragus pour calmer les esprits. Prof, stoppe tes appareils, ça suffit pour aujourd'hui. Et que Townside nous rende la lumière.

Personne n'éleva d'objection. Le laboratoire reprit son aspect coutumier et chacun se carra dans un fauteuil. Miss Hopkins, profitant de ce répit, se livra à une mimique expressive à l'intention du chirurgien. Celui-ci répondit par un signe d'assentiment et ajouta :

— Prof, avec ta permission, Miss Hopkins va s'absenter, elle a des soins à donner. Peut-être Townside peut-il l'accompagner et nous la ramener d'ici une heure ?

L'ingénieur accepta avec empressement et le couple quitta la pièce. Les trois savants hésitèrent à reprendre l'entretien. Le sujet était tellement vaste qu'aucun d'eux ne savait par où l'entamer. Ce fut Mauragus qui, une fois de plus, prit l'initiative.

— Haven, dit-il, puisque nous ne pouvons pas interpréter ces faits d'une façon satisfaisante et que nous en sommes réduits aux

suppositions, je vais te confier mon point de vue. Je suis décidé à approfondir l'étude des forces qui coordonnent l'Univers. Pour moi, la Vie, la Mort, le Temps et l'Espace sont des notions étroitement liées et j'estime que c'est bien à tort qu'elles ont été abordées séparément comme si elles n'avaient aucun rapport. Le Prof s'est acharné toute sa vie sur des phénomènes physiques. Toi, tu explores le ciel et tu le mesures sans y chercher autre chose que des masses, des forces et des rayons. Moi-même, je me suis toujours penché sur ces deux mystères que sont la Vie et la Mort, sans trop savoir ce qui se passait dans l'Univers. Eh bien, il faut unir nos connaissances pour découvrir le fil conducteur, la grande Loi qui répond à cette éternelle énigme : *pourquoi vivons-nous ?*

Haven écarquilla les yeux devant cette ambition, mais le chirurgien ne lui laissa pas le temps de placer un mot. Il poursuivit :

— J'apporte pour ma part un élément capital : je mets à la disposition de nos recherches un facteur qui, jusqu'à présent, avait toujours manqué : un être humain d'une docilité exemplaire, et qui n'a pas d'existence officielle, qu'on peut impunément sacrifier et qu'on peut remplacer s'il est détruit...

L'astronome contempla Mauragus comme si celui-ci était frappé de démente et l'interrompit d'une voix incertaine :

— Mais où veux-tu exactement en venir, Sam ? Quel est ton projet ?

— Je ne puis encore te l'exposer en détail, mais je veux qu'avec le Prof tu essaies de tirer cette affaire au clair dans le plus bref délai possible, car mon invention dépend d'elle. En résumé, qui envoie ces signaux ?... Pourquoi nous les transmet-on ?... Par quel miracle défient-ils les lois physiques ?..., et comment, éventuellement, pouvons-nous rejoindre ce monde inconnu ?... Voilà ce que je veux savoir.

— Mais cette tâche dépasse les forces humaines ! S'insurgea Haven.

— Certainement pas ! Vous avez tout ce qu'il faut pour réussir : *un moyen de communication*, tout doit venir de là. Ce que vous ne pourrez élucider vous-mêmes, vous le demanderez à vos correspondants.

— Mais fasse le Ciel que Tallendy ne surprenne pas notre dialogue, gémit Sprendel en levant les bras... Le climat risque de devenir malsain si nos émissions sont interceptées...

CHAPITRE V

Un mois plus tard, une voiture pilotée par le Docteur Mauragus filait sur l'autostrade dont la ligne rigoureusement droite sur un parcours de soixante milles traversait comme un coup de sabre la Chaîne des Cascades et se prolongeait jusqu'à Salt Lake City. Pour rejoindre cette artère, la limousine avait contourné le Mont Rainier, dont la forme conique et la cime neigeuse évoquaient assez bien le vieux volcan japonais Fuji Yama.

En cette après-midi de novembre, la limpidité de l'air trahissait un petit froid précurseur de l'hiver. Les arbres, dépouillés de leur feuillage, n'étaient plus que des squelettes de bois aux attitudes implorantes.

A côté du chirurgien, Donald Hexton était plongé dans une profonde rêverie. Derrière, Miss Hopkins s'abandonnait avec mollesse à la détente que provoquait toujours en elle une longue randonnée en voiture. Elle regardait distraitemment le paysage, les Montagnes grises qui grandissaient à l'horizon.

Le Docteur rompit le silence.

— Comment vous sentez-vous, Hexton ?

L'interpellé poussa un soupir et s'enfonça davantage encore dans l'agréable souplesse de son siège avant de répondre.

— Jamais je n'ai éprouvé un tel sentiment de bien-être, avoua-t-il.

Effectivement, quiconque aurait connu Hexton dans sa précédente existence, lui aurait trouvé une mine excellente. Une chose modifiait cependant son visage ; ses yeux étaient devenus étonnamment pâles. Avant de mourir, Hexton avait des yeux noisette, un peu trop brillants peut-être, qui lui donnaient un regard inquiet. Tandis qu'à présent l'iris avait perdu sa couleur au point de se confondre presque avec le blanc du globe oculaire, et la pupille apparaissait comme un pois noir étrangement mobile.

— Mais... mentalement ? Insista Mauragus.

— C'est vraiment bizarre... je ne sais comment vous décrire... je sais que j'ai été mort et ça ne m'effraye pas. Je sais que j'ai vécu auparavant, mais cette existence antérieure me semble à présent irréelle. J'ai l'impression de sortir d'un rêve...

— Et pourtant vous reconnaissez le monde ? Vous savez *qui* vous êtes ?

— Oui, je me souviens du Mont Rainier, de cet autostrade. Je sais que mon nom est Donald Hexton et que j'ai mené une existence malheureuse... Mais, c'est très curieux, tout ça me laisse indifférent,

rien n'a d'importance. Je n'éprouve une crainte que lorsque vous vous éloignez de moi.

Mauragus comprenait fort bien l'origine de ce sentiment : Hexton ne pouvait encore se douter à quel point il était privé de volonté propre. Mais le chirurgien le rassura :

— C'est parce que vous êtes au stade de la convalescence psychique. Ça disparaîtra progressivement, ne vous frappez pas. Je vous conduis dans ma propriété de campagne : le grand air et un paysage reposant achèveront de vous rétablir.

— Mais, ensuite, Docteur ? demanda humblement Hexton. Que comptez-vous faire de moi ?

— Ne vous tracassez pas pour l'instant. Et sachez bien que vous n'avez rien à redouter.

La voiture traversait le Parc National et la nature reprenait ici tous ses droits. Les pins dressaient leurs hautes cimes de part et d'autre de la route ; le vert sombre de leurs fines branches s'inscrivait avec dureté sur le bleu lavé du ciel automnal.

Miss Hopkins demeurait insensible à la grandeur du décor. Ses idées vagabondaient autour d'un garçon aux boucles blondes et dont l'incurable timidité reflétait une fraîcheur d'âme terriblement sympathique.

La Chaîne des Cascades fut franchie en moins d'une demi-heure. La voiture continuait à foncer comme un bolide en direction du Sud-est. Elle atteignit bientôt le territoire qui, vingt-cinq ans plus tôt, était encore réservé aux derniers Indiens Natchez. Depuis 1976, en effet, plus aucun Peau-Rouge n'habitait ces terres de Yakima, car la race s'était totalement mélangée aux Blancs et aux Noirs.

Le Docteur Mauragus possédait une vaste propriété dans cette région au climat vivifiant. Il s'y rendait de temps à autre, dès que ses occupations à Fairfax lui en laissaient le loisir. A mi-chemin entre les Monts Gowiche et les Monts Simcœ, non loin de la rivière Toppenish, s'étendait une plaine immense en partie couverte par des bois.

La splendide Arrow abandonna l'autostrade pour emprunter une route secondaire allant vers le Sud. Au bout d'une demi-heure, elle bifurqua de nouveau et s'engagea sur une route plus étroite dont l'entrée était interdite par un panneau « Propriété privée ». La limousine traversa un bois et finit par s'arrêter devant une double porte métallique. Le Docteur actionna de sa voiture un dispositif de télécommande qui fit s'ouvrir silencieusement les deux larges battants, puis l'auto pénétra dans l'enceinte tandis que les portes se refermaient automatiquement.

Avec une satisfaction visible, le Docteur Mauragus contourna l'esplanade et vint enfin s'arrêter devant un grand bâtiment blanc, à deux étages, à terrasses fleuries, et dont les deux pignons latéraux

étaient accolés à d'épais massifs de verdure.

— Nous y sommes ! annonça le médecin en sautant à terre.

Hexton et Miss Hopkins, légèrement engourdis, eurent quelque peine à s'extraire de la limousine. Une bouffée d'air frais et parfumé leur caressa le visage, dissipant les derniers vestiges de somnolence.

— Accompagnez-moi, enjoignit Mauragus du ton décidé qui lui était habituel. Posant sa main sur l'avant-bras de Hexton, le Docteur fixa son patient d'un air professionnel.

— Ne soyez pas surpris... prévint-il.

Puis, ouvrant la porte d'entrée, il s'effaça pour laisser passer ses hôtes. Ceux-ci pénétrèrent dans un hall luxueux ; guidés par le médecin, ils traversèrent plusieurs pièces somptueusement aménagées qui témoignaient du goût le plus sûr. Pourtant, Mauragus ne s'arrêta pas, il poursuivit son chemin jusqu'au deuxième hall, celui qui donnait sur la partie arrière du château. A travers les vitres, on apercevait les frondaisons d'un parc. La porte qui permettait d'y accéder s'ouvrit, et le spectacle qui s'offrit aux yeux de Hexton le laissa pantois : devant lui, une vingtaine d'hommes vêtus de combinaisons blanches allaient et venaient, en pleine activité. *Et tous avaient des yeux étonnamment pâles...*

*

* *

Il ne fallut pas longtemps à Hexton pour s'acclimater à cette étrange demeure. Il apprit par la suite qu'une cinquantaine de ressuscités vivaient là, retranchés du monde, apparemment heureux de leur sort et dénués de toute curiosité pour l'extérieur. Ils avaient accueilli le nouveau avec courtoisie et ne lui avaient pas posé la moindre question. Miss Hopkins et le Dr Mauragus étaient entourés d'une aimable déférence : leurs moindres désirs étaient satisfaits sur-le-champ.

Une chose qui parut toute naturelle à Hexton, mais qui aurait été déroutante pour un autre observateur, c'était le calme, le détachement absolu de ces morts-vivants. On n'aurait pu deviner s'ils étaient absorbés par un songe intérieur ou s'ils obéissaient à une discipline imposée. Ils échangeaient parfois quelques mots, lorsque c'était strictement nécessaire, sur un ton doux et feutré, exempt d'expression. Ils n'éprouvaient nul besoin de s'extérioriser et, à vrai dire, on aurait été en droit de se demander s'ils ressentaient vraiment quoi que ce soit.

Pourtant, ils semblaient jouir d'une liberté totale. Ils habitaient, par groupe de dix, des pavillons disséminés dans le parc. La propriété devait couvrir plusieurs centaines d'hectares. Un cours d'eau la

traversait. Au centre, une pelouse immense, couverte d'une herbe drue, servait probablement de terrain de sport. Hexton apprit aussi qu'il existait divers ateliers, équipés d'une façon très moderne, et une micro-bibliothèque fort bien pourvue. Au demeurant, on aurait pu prendre l'établissement du Dr Mauragus pour une institution charitable où l'on rééduquait des malades nerveux. Cette opinion aurait été corroborée par le fait qu'à la tombée de la nuit un sombre malaise semblait s'abattre sur les pensionnaires : leur visage s'émaciait et des lueurs d'épouvante traversaient leurs prunelles hagardes. Puis le cauchemar se dissipait et ils s'abîmaient dans un sommeil sans rêves.

Hexton s'habitua sans difficulté à cette vie nouvelle que seule troublait, tous les soirs (pour lui comme pour les autres), une atroce et irrémédiable sensation de solitude.

*
* *

Sprendel, Townside et Haven étaient réunis pour la vingtième fois autour du Starwatran et du Miratéscope. Très actifs tous les trois, ils se livraient à une curieuse besogne : l'astronome examinait attentivement l'image projetée sur l'écran et dessinait ensuite une figure, agrémentée de chiffres et de symboles, tandis que Townside prenait simultanément un cliché photographique de la projection et de l'épure constituant la réponse.

Haven passait alors son dessin au Professeur, qui l'insérait dans le Starwatran pour la transmission. Celle-ci continuait tant que l'image apportée par le Miratéscope n'était pas modifiée. Aussitôt qu'elle changeait, Haven se remettait au travail.

— Nous progressons, constata-t-il en se frottant vigoureusement les mains. Ils ont compris où nous voulons en venir... Cette méthode est longue, mais elle est sûre. Dans quelque temps nous disposerons d'un langage suffisamment clair pour échanger des informations utiles.

Voyant que l'écran révélait une nouvelle combinaison de signes, l'astronome s'interrompit et reprit son analyse. Avec une adresse insoupçonnée, il dessina une succession de figures et, au bas, il porta un signe spécial qui, depuis une huitaine, était adopté de part et d'autre pour indiquer la fin de la communication.

— Tiens, fit Haven en tendant la feuille à Sprendel. Ce sera le dernier pour aujourd'hui.

Sprendel assumait la transmission et, peu après, l'écran du Miratéscope se brouilla, laissant apparaître les zébrures habituelles des parasites cosmiques : la nébuleuse noire cessait son émission. Le physicien coupa aussitôt l'alimentation du Starwatran.

— Où en es-tu, finalement ? demanda-t-il en se tournant vers

Haven, pendant que Townside manœuvrait la fermeture du plafond et rétablissait la lumière.

Haven sortit une cigarette, l'alluma, en aspira une bouffée avec délices et s'assit posément dans un des grands fauteuils.

— Autant reprendre depuis le début, dit-il, tu verras mieux l'enchaînement. Nous étions d'accord sur le principe que le meilleur moyen de trouver un terrain de compréhension avec des êtres différents de nous, mais, en toute certitude, *intelligents*, était d'avoir recours aux mathématiques. Eux-mêmes d'ailleurs en ont eu l'idée avant nous et c'est pourquoi, à tout hasard, ils rayonnaient des figures géométriques dans l'espace. Il ne faut pas être un expert pour comprendre qu'un triangle équilatéral a trois côtés égaux, et que si, à côté du triangle, on reporte les trois longueurs en les séparant d'un signe =, c'est que ce signe veut dire « *égal à* ». Nous voilà donc en possession d'un symbole qui, pour eux comme pour nous, a la même signification. Ils l'ont tellement bien compris qu'ils nous ont envoyé en réponse une image sur laquelle deux carrés identiques étaient séparés par =. Partant de ce tremplin, j'ai convenu avec eux d'autres symboles, « *plus grand que* » et « *plus petit que* », en usant toujours de simples longueurs. Si, entre un trait long et un trait court je place le signe >, tout le monde en saisit le sens, c'est-à-dire que le premier est plus grand que le second. Ainsi, progressivement, des symboles plus nombreux sont venus élargir le champ de notre langage graphique. Nous sommes déjà en mesure de discuter la plupart des problèmes mathématiques par un simple échange d'équations. Mais ça ne suffit pas : il faut que nous puissions littéralement parler avec eux, et je m'efforce d'enrichir le vocabulaire en introduisant d'autres notions.

— Précisément, dit Sprendel, je voulais t'annoncer que j'essaye de rassembler une série de films de court métrage pour leur montrer la mer, le globe terrestre, un homme, le feu, etc... avec un signe identificatif pour chaque image. Je ne voulais pas briser le développement de ton système, mais je t'avoue que j'ai hâte de voir quelle sera leur réaction...

— Tu espères qu'ils nous enverront des photos de leur monde ?

— Evidemment : si nous parvenons à les interpréter, notre langage de correspondance fera des pas de géant et nous pourrons très vite leur poser les questions qui nous intéressent.

— Il y a une chose que je n'arrive pas à comprendre, déclara timidement Townside.

Sprendel se mit à rire et, désignant son adjoint à Haven, s'écria :

— Tu ne trouves pas qu'il a de la chance ? Il y a *une* chose qu'il ne comprend pas... Pour ma part, j'avoue humblement que je ne comprends absolument rien à toute cette histoire. Et toi ?

— Moi non plus, confessa Haven sans la moindre gêne, mais

peut-être Townside a-t-il quand même une idée derrière la tête. Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda l'astronome en se tournant vers l'ingénieur.

— Nous avons accepté ce fait ahurissant, que nous communiquons avec une nébuleuse noire distante de sept mille années-lumière, parce que nous étions bien contraints de l'admettre, expliqua Townside qui ne se sentait à l'aise que dans les questions techniques. Nous avons renoncé à comprendre comment une force pouvait se transmettre dans l'espace à une vitesse beaucoup plus grande que celle de la lumière. Mais, même en jetant par-dessus bord les certitudes les plus formelles de la science, notre raison se heurte à une difficulté insurmontable...

Le Professeur et Haven ne songeaient plus à plaisanter, ils attendaient avec intérêt la suite de l'exposé du jeune ingénieur.

— Imaginez que ces inconnus d'au-delà du Vide aient le contrôle d'une force spéciale qui se propage instantanément jusqu'aux confins de l'Univers, il y a déjà de quoi nous stupéfier ! Mais ce qui dépasse les limites de l'imaginable *c'est que nos signaux jouissent de la même propriété !*

— Vingt Dieux ! Proféra Sprendel. Townside a raison ! Il est inexplicable que nos ondes de radio, qui se déplacent à la vitesse de trois cent mille kilomètres à la seconde, arrivent *tout de suite* à cette nébuleuse alors qu'il faut des heures pour qu'elles touchent seulement Pluton.

— N'essaie pas de me convaincre, Prof, jeta Haven. Je ne suis que trop persuadé que c'est vrai : il faut exactement sept heures pour qu'un message expédié de la Terre atteigne l'orbite de Pluton, qui est à peine à sept mille quatre cent millions de kilomètres de nous !

Townside hasarda avec sa tranquillité coutumière :

— Je ne vois qu'une possibilité...

— Hein ? Vous avez une idée ? s'écria Sprendel qui n'en croyait pas ses oreilles...

— Je vous la donne pour ce qu'elle vaut, émit l'ingénieur, mais dans l'état actuel des choses, je ne peux pas me figurer ça autrement. « Ils » sont capables de créer dans l'espace une sorte de tunnel dans lequel les forces se propagent d'une façon instantanée, un peu comme la pression dans une conduite d'eau...

Sprendel réfléchit sur l'hypothèse de son adjoint et, finalement, exprima son opinion.

— C'est la seule explication valable, en effet. Mais, loin de nous satisfaire, elle va nous entraîner vers des perspectives plus surprenantes encore. Réalisez-vous bien la portée de votre supposition ? Elle implique qu'entre la nébuleuse noire et nous, est créé dans l'espace un canal où *le Temps n'existe pas !*

Cette conséquence s'imposait en effet, puisque aucun temps ne sépare deux actions simultanées, et que les signaux étaient perçus à l'instant même où ils étaient émis.

— Le tout est de savoir comment user de ce canal, laissa tomber Haven dans le silence qui avait suivi les paroles du physicien.

— C'est ton rôle que de nous l'apprendre, reprit ce dernier. Mauragus doit être trépidant d'impatience. Il est littéralement dévoré par une curiosité scientifique qu'on pourrait presque qualifier de morbide. Il est prêt à tout pour élucider certaines questions et je sais qu'il n'attend qu'un mot de nous pour entrer en action.

— Mais, au fond, que veut-il exactement ?

— Il ne m'a pas encore confié le fond de sa pensée, mais je le soupçonne de nourrir une ambition grandiose, démesurée... Au reste, je ne puis dévoiler son secret : il nous informera lui-même de ses intentions. Une chose est certaine, et c'est la raison principale pour laquelle Tallendy ne peut rien deviner, c'est que Sam veut aller au delà des frontières du Vide...

— Les frontières du Vide ? Qu'entend-il par là ?

— C'est une expression qu'il a forgée lui-même pour désigner les régions situées au delà du système solaire. Une fois qu'on dépasse l'orbite de Pluton, on aborde les territoires immenses de l'espace interstellaire. Il considère que les frontières de ce vide sont délimitées, soit par des températures élevées que provoque le rayonnement des étoiles, soit par les amas de poussières cosmiques qui nous empêchent de voir les profondeurs de l'Univers, soit encore par les mystérieuses nébuleuses noires...

— Mais qu'espère-t-il découvrir là-bas ?

— Je l'ignore moi-même, mais comme la circulation des hommes dans l'espace est restreinte à l'orbite de Pluton, qui marque la limite de notre système, son projet outrepassa la législation en vigueur.

— Au fond, combien sommes-nous à partager ce secret ? S'enquit Haven d'un air soucieux...

— Cinq, dit Sprendel. Miss Hopkins, Townside, Sam, toi et moi. C'est tout.

— C'est plus qu'assez... La police de Tallendy est bien faite, crois-moi, et cela m'étonnerait qu'il n'ait pas vent d'une telle entreprise d'une manière ou d'une autre, car, tôt ou tard, il faudra bien que nous fassions appel à certains concours extérieurs... Que veux-tu organiser avec cinq personnes ?

— Tu ne sais pas encore tout, murmura Sprendel d'une voix douce, en ébauchant un sourire ambigu.

CHAPITRE VI

L'hiver commençait à sévir autour de Fairfax. Les montagnes de l'Est se couvraient de neige et le ciel, lourd et gris, présentait au-dessus de la ville un immense cercle d'azur par où s'infiltraient les rayons du soleil. Cette espèce de cheminée découpée dans l'atmosphère était une des conséquences de la climatisation urbaine. Une chaleur de vingt degrés était maintenue par la centrale thermique et l'air chaud, animé d'un mouvement ascensionnel, entraînait à haute altitude toute l'humidité contenue dans les nuages. Ceux-ci, asséchés par le souffle venant du sol, se diluaient et laissaient apercevoir les couches éternellement ensoleillées du ciel stratosphérique.

Dans la ville même régnait un climat estival grâce aux milliards de calories dépensées par les déchets des usines atomiques. Le chauffage des cités était d'ailleurs généralisé depuis plus de dix ans et des économies importantes, résultant de la suppression des installations individuelles, avaient favorisé l'activité de l'industrie.

Mauragus, assis devant sa fenêtre ouverte, les yeux perdus dans le vague, dictait à son photo-enregistreur des notes relatives à ses dernières découvertes dans le domaine chirurgical. Celles-ci serviraient probablement un jour à édifier un ouvrage destiné au monde scientifique. Le Docteur venait d'arrêter l'appareil pour réfléchir à un point qui soulèverait, sans aucun doute, une tempête d'objections chez ses collègues, quand Haven fit irruption dans son cabinet de travail.

— Sam, j'ai du nouveau ! annonça-t-il sans laisser au docteur l'occasion de placer un mot. Nos contacts avec la nébuleuse noire entrent dans une phase décisive...

Mauragus le dévisagea, en proie à l'insatiable curiosité qui le poussait dans toutes ses entreprises, quels qu'en fussent les risques. Prudent, il jugea néanmoins utile de fermer les fenêtres et il posa le pied sur un champignon métallique sortant du tapis, avant de questionner Haven.

— Où en es-tu ?

L'astronome, l'élan un peu coupé par ce ton froidement positif, ne sut plus très bien par où débiter. Pour reprendre contenance, il s'assit et alluma une cigarette.

— Quand je disais une phase décisive, reprit-il d'un air songeur, je voulais faire allusion à ceci : j'ai entamé hier soir une série de questions destinées à savoir s'il était possible à des humains d'arriver jusque... A propos, je te signale en passant qu' « Ils » ont pris l'habitude de désigner leur propre planète, par un symbole qui

ressemble très fort à la lettre grecque « Gamma ». Dorénavant, c'est ainsi que je nommerai cet astre inconnu. Donc, en dépit de l'effarante distance qui nous sépare d'eux, mais en tablant sur le fait que nous communiquons comme si cette distance n'existait pas, j'ai demandé s'« Ils » estimaient que nous pouvions les rejoindre...

La voix de Mauragus fut presque sifflante :

— Et la réponse ?

— Affirmative ! déclara Haven. Mais, attention ! Malgré nos conversations quotidiennes et l'aisance de plus en plus grande de nos rapports, je suis très peu édifié sur les habitants de Gamma. Car il se passe une chose assez singulière : alors qu'ils répondent généralement avec la plus grande complaisance et qu'ils ne se privent pas de formuler des tas de demandes, ils restent obstinément muets sur un point : *sur eux-mêmes*...

— Comment ? fit Mauragus en fronçant les sourcils. Tu ne vas pas me dire que depuis le début des communications avec Gamma, ni toi ni Sprendel n'êtes parvenus à vous former une opinion sur vos correspondants ?

— Une opinion, oui... Mais elle est vague... Nous n'obtenons pas le moindre indice permettant de nous représenter ces êtres... Tant que nos questions se limitent à des problèmes physiques, mécaniques ou chimiques, tout va bien. Ils répondent correctement et nous révèlent parfois même des choses que nous ignorons ; mais, aussitôt que nous abordons le problème de la vie, dès que nous essayons de connaître leur forme, leur histoire ou leur organisation, fini, plus un mot.

Fortement surpris, Mauragus insista :

— Mais vous leur avez transmis des photos, des films de nous... Quelle a été leur réaction ?

— Ils ont multiplié les remerciements, ils nous ont envoyé des vues panoramiques d'un monde désert, et... c'est tout.

— C'est incompréhensible ! S'insurgea le Docteur.

D'autant plus que tu viens de m'assurer qu'ils admettraient que nous allions chez eux...

— Mieux que ça ! Ils sont disposés à nous faciliter le voyage !

Mauragus bondit.

— Es-tu sûr de ce que tu avances ?

— Absolument. C'est même pourquoi je suis venu te trouver. J'espère savoir dans peu de jours comment il nous sera possible d'atteindre Gamma, mais, de toute manière, nous avons deux problèmes à résoudre auxquels, eux, ne peuvent rien changer. Le premier, c'est de savoir *qui* partira. Le second, c'est de franchir les zones de surveillance établies dans le système solaire par les Autorités Mondiales.

— Une minute, fit Haven en levant la main d'un geste Mauragus.

— Il y a bien longtemps que je pense à ces deux obstacles, confia-t-il. Le premier est d'ores et déjà levé : je sais qui partira. Quant au second, seule une expérience peut nous renseigner et je tenais en réserve les moyens de la tenter. Je ne voulais la risquer qu'à bon escient et il me semble que le moment est venu...

— Une minute, fit Haven en levant la main d'un geste apaisant. Tu sais que j'ai en toi une confiance énorme, Sam, mais nous sommes au seuil d'une aventure sans précédent et je désire te mettre en garde. Tant qu'il s'est agi d'enfreindre des consignes officielles pour le profit de la Science, je n'ai pas hésité à t'offrir mon concours. Mais, à partir de maintenant, il est question de vies humaines... et ceci modifie nos responsabilités. Je ne veux pas m'engager plus loin sans savoir exactement ce que tu veux, et comment tu comptes y arriver.

Le sourire presque diabolique du chirurgien s'accrut.

— J'admire tes scrupules, dit-il avec une pointe de moquerie. Je suis d'ailleurs en mesure de les apaiser...

Il eut un instant d'hésitation avant de poursuivre :

— Du moins, je le crois. Mon but ultime, je ne pense pas qu'il soit nécessaire que je te le révèle, il est tellement fantastique que tu serais capable de mettre mes facultés en doute si je te le dévoilais. Par contre, en te disant ce que je compte engager dans cette aventure, je calmerai tes appréhensions.

Haven fut soudain effleuré par l'idée que Mauragus était bel et bien fou, mais il surmonta cette impression et attendit la suite.

— Tu as exprimé la crainte que des vies humaines allaient peut-être payer notre défi à Tallendy. Eh bien, rassure-toi, je vais tout t'expliquer. En réalité, ce sont des *morts humains* qui vont partir à la conquête de Gamma.

L'astronome eut un haut-le-corps et pâlit, mais la voix persuasive de Mauragus continua aussitôt la longue et surprenante confidence...

*

* *

Des silhouettes emmitouflées circulaient dans le froid mordant de la propriété de Yakima. Des hommes portaient des fardeaux vers une construction oblongue, singulièrement penchée, qui occupait le centre de la vaste clairière. Une épaisse couche de neige déformait les contours et noyait, dans un blanc bleuté par la nuit, les arbres abritant les pavillons. Toute la scène revêtait une allure fantomatique, encore accrue par le silence feutré qui ouatait les mouvements calmes et méthodiques des participants.

Des sillons s'étaient creusés dans la neige : tracés en croix, ils trahissaient une activité de plusieurs heures, dont le centre était

précisément cette sorte de gigantesque squalo pointé vers le ciel. Le travail devait être terminé trois heures avant le lever du jour et, à en croire le rythme lent des hommes qui faisaient la navette entre les ateliers et la pelouse, il était hors de doute que cet objectif serait atteint.

Revêtus d'une combinaison chauffante, Haven, Mauragus et Miss Hopkins dirigeaient les opérations. Le chirurgien, allant et venant, se fraya un passage entre les ombres et grimpa dans l'engin. Un homme se trouvait à l'intérieur ; il était penché sur un coffret métallique dont il semblait vérifier le contenu.

— Alors, Townside, ça avance ?

L'ingénieur se redressa, les mains aux reins, un peu courbaturé par une position inconfortable.

— J'ai fini, déclara-t-il. L'émetteur automatique fonctionnera dès qu'ils auront atteint une altitude de cinquante mille kilomètres, c'est-à-dire environ sept heures après leur départ. Le pilotage électronique est au point également.

— Croyez-vous que nous pourrions les suivre jusqu'aux limites prévues ?

L'ingénieur eut une moue dubitative. Il fourragea dans sa chevelure et répondit avec réticence.

— Jusqu'à l'orbite de Neptune, oui. Au delà, c'est moins certain : même si les signaux continuent à nous parvenir, ils seront tellement faibles qu'ils se perdront dans une mer de parasites. Je ne pouvais pas obtenir davantage pour un volume aussi réduit...

— Non, non... c'est très bien, approuva Mauragus. L'important est que nous puissions suivre leur trace et qu'ils soient capables de nous aviser d'une attaque ou d'un incident imprévu. Au delà de Neptune, ces risques seront minimes car la chaîne des satellites artificiels qui contrôlent l'espace occupe à peu près l'orbite d'Uranus. C'est le franchissement de cette frontière qui sera le plus difficile.

Le chirurgien jeta un coup d'œil circulaire pour s'assurer que tout était en place. Il vérifia quelques détails, manœuvra les interrupteurs grâce auxquels on pouvait, dans cette cellule hermétique, obtenir sur un écran des vues de l'extérieur. Il se résolut enfin à quitter la fusée. S'adressant à l'ingénieur, il lui dit :

— Eh bien, dans ce cas, nous n'avons plus rien à faire ici. Accompagnez-moi.

Les deux hommes ouvrirent l'épaisse porte métallique et se laissèrent glisser sur la petite plate-forme d'accès. Ils traversèrent le terrain avec difficulté et atteignirent le bâtiment principal. Haven et Miss Hopkins les attendaient.

— Le chargement est terminé, annonça l'astronome. Ils peuvent démarrer dès que tu leur en donneras l'ordre.

Mauragus hochait la tête et dit à son assistante :

— Prévenez les quatre partants que j'ai des instructions pour eux. Je les recevrai à l'intérieur.

— Bien, Docteur.

Gracieuse dans la combinaison chauffante qui mettait sa sveltesse en valeur, l'infirmière s'en alla d'un pas léger vers un des pavillons ensevelis dans l'obscurité. Townside, qui était oppressé chaque fois qu'il mettait les pieds dans la propriété du chirurgien, s'émerveilla une fois de plus de la grâce et de l'audace de Miss Hopkins. Cette jeune fille n'était décidément pas comme les autres et Townside se demandait comment elle pouvait supporter la présence d'un être aussi insignifiant et aussi timide que lui. Il fut tiré de ses pensées par Haven qui, un bras passé sous le sien, l'entraînait dans le bâtiment.

L'énervement de Mauragus semblait croître à mesure que l'heure avançait. Il se dirigea vers le bar et offrit une solide rasade de whisky à ses deux amis. A peine déposaient-ils leurs verres que Miss Hopkins fit son entrée avec quatre hommes aux yeux pâles, aux visages blafards. Parmi eux se trouvait David Hexton.

Le docteur remplit cinq autres verres, servit une seconde ration à Townside et à Haven, puis déclara sans ambages :

— Vous connaissez votre mission... Elle est simple : vous allez faire un voyage jusqu'aux confins du Système Solaire, puis vous reviendrez ici. Rien ne doit vous détourner de votre route. Si vous êtes attaqués, défendez-vous avec tous les moyens dont vous disposez : ils sont puissants et vous en connaissez le maniement. Toutes les deux heures, interrompez l'émission automatique et envoyez un message pour nous informer des conditions dans lesquelles se déroule votre croisière. C'est tout. Quelqu'un a-t-il une question à formuler ?

Mauragus promenait son regard autoritaire sur les quatre *revenants*, mais aucun ne dit mot. Miss Hopkins les examinait aussi et une sourde angoisse lui étreignait le cœur. Ces quatre hommes soumis, dociles, elle avait aidé à les arracher au néant ; ces pauvres rescapés, elle les aimait, car on s'attache à ceux qu'on sauve. Et maintenant l'heure avait sonné. Ils allaient partir vers dieu sait quelles épreuves, vers de nouvelles souffrances, vers un autre anéantissement, peut-être ? Ainsi, Hexton... Que fallait-il lui souhaiter ? Un retour sur Terre qui prolongeât son existence cloîtrée, ou une disparition définitive qui eût, enfin, assuré son repos ?

L'infirmière avait trop de maîtrise de soi pour laisser transparaître ses sentiments, mais lorsqu'elle s'avisa que Townside la contemplait avec tendresse, comme s'il devinait le débat qui se jouait en elle, elle dissimula son trouble en prenant le verre qui restait sur la table et elle en vida le contenu d'un trait.

— J'ajouterais une consigne, dit Mauragus en pesant sur les mots. Aucun d'entre vous ne peut tomber prisonnier aux mains de qui que ce soit. Ou vous reviendrez, ou vous rentrerez dans l'éternel sommeil, il n'y a pas d'autre solution. Compris ?

L'impitoyable dureté de ces mots fut désagréablement ressentie par Haven. L'effroyable orgueil de Mauragus, s'arrogeant le droit de vie et de mort sur ces lamentables créatures, le fit à nouveau douter de la légitimité de toute cette entreprise. Oui, bien sûr, les progrès de la Science avaient toujours suscité des conflits sanglants, et il fallait choisir. Mais qui avait raison, Tallendy ou Mauragus ?

L'astronome haussa machinalement les épaules. Il était trop engagé pour reculer désormais... Et il devait reconnaître qu'au fond de lui-même se tenait tapie une curiosité dévorante, attisée par un espoir presque extravagant, celui de *savoir*, lui, le seul astronome au monde, ce qui vivait sur une planète éloignée de sept mille années-lumière...

La voix de Mauragus retentit à nouveau.

— C'est l'heure... vous pouvez embarquer !...

Les quatre morts-vivants s'inclinèrent et, faisant demi-tour, ils quittèrent la pièce, bientôt suivis du chirurgien et de ses assistants. Le groupe se dirigea vers le centre du terrain, dans la nuit noire. A tour de rôle, les partants escaladèrent la plate-forme et s'introduisirent dans la fusée. Hexton, le dernier, se retourna et ses yeux pâles fouillèrent l'obscurité pour voir une dernière fois Miss Hopkins. Celle-ci s'approcha et dit à mi-voix :

— Au revoir, David.

On entendit encore le timbre assourdi de ce dernier prononcer :

— Merci, Miss Hopkins. Que Dieu vous garde...

Puis la porte métallique se referma en claquant. La neige qui recouvrait l'engin se mit à fondre et elle s'écoula bientôt en une véritable cataracte. Le museau de métal brillant apparut, puis les courts ailerons triangulaires et enfin le fuseau tout entier. A l'intérieur, le pilote avait mis en action le système de dégivrage.

— Déblayez la rampe de lancement ! ordonna Mauragus.

Les silhouettes qui formaient un large cercle autour de l'appareil s'ébranlèrent et, à l'aide d'une manche à air chaud, liquéfièrent en quelques secondes la neige qui obstruait le berceau.

— Reculez à cinquante mètres...

Tout le monde obéit, et les réacteurs emplirent l'air de leur rugissement, sans que la fusée bougeât d'un pouce. Mais le bruit s'amplifia au point de devenir intolérable, de longues langues de feu jaillirent des tuyères et, avec une irrésistible puissance, les torrents de gaz éjectés catapultèrent la fusée vers le ciel. Elle fila comme une comète en crachant vers le sol des dards de lumière qui éclaboussèrent la nuit. Le son s'atténua, s'affaiblit et disparut...

Là-bas, très haut déjà, le vaisseau fantôme poursuivait sa prodigieuse accélération.

CHAPITRE VII

Entre le point minuscule fonçant dans l'infini et le laboratoire du Professeur Sprendel, à Fairfax, des ondes aussi rapides que la lumière tissaient un lien que seule la distance, à la longue, pouvait détruire. Mais à mesure que l'engin s'éloignait de la Terre, les ondes émises par l'appareil de signalisation avaient un plus long chemin à parcourir : il leur fallait donc un certain temps pour venir influencer les détecteurs de Sprendel et, quand elles parvenaient à destination, elles n'apportaient qu'une indication périmée car la fusée, entre-temps, avait encore progressé.

Au début, l'écart était minime : lorsque la vedette de reconnaissance sidérale avait franchi l'orbite de la Lune, à trois cent soixante-quinze mille kilomètres du globe, ses signaux ne mettaient qu'un peu plus d'une seconde pour arriver à Fairfax. Après quelques semaines de navigation à accélération constante, le décalage entre le départ du signal et sa captation par Sprendel atteignait déjà quarante-cinq minutes. A ce moment, la vedette se trouvait presque à l'orbite de Jupiter. Quand elle rencontra la zone critique, l'orbite d'Uranus, les messages émis devaient dévorer l'espace pendant deux heures et demie avant d'être enregistrés sur le récepteur de Sprendel.

Plus de deux mois s'étaient écoulés depuis le départ de la fusée. Celle-ci n'avait utilisé son carburant nucléaire que pour échapper à l'attraction terrestre, puis les moteurs de conversion d'énergie cosmique avaient remplacé les réacteurs de décollage et d'atterrissage. L'appareil était doté d'un rayon d'action quasi-illimité : seules les réserves de vivres, d'oxygène et d'eau pouvaient contraindre les passagers à rallier la Terre.

La croisière s'était, jusque-là, accomplie sans incident. Les quatre rescapés de la mort exécutaient sans nervosité ni impatience les travaux quotidiens fixés par Mauragus. Pour eux, le temps ne signifiait rien. Ils ne souffraient pas d'être enfermés dans ce cigare de métal qui, avec une hallucinante vélocité, les menait vers les confins du Système Solaire. Hexton avait dans ses attributions l'envoi des messages radioélectriques et la surveillance de l'Espace. Il s'acquittait de ses deux missions avec une régularité d'horloge. Ses trois compagnons aux yeux pâles échangeaient laconiquement les quelques mots indispensables à la bonne marche des opérations. Ils ne manifestaient aucune curiosité, s'accommodaient sereinement de leur étrange destin et semblaient ignorer la crainte. En dépit de leur apparente indifférence, une solidarité réelle les unissait. On les eût pris pour

quatre frères taciturnes et distraits, attelés à une tâche commune et trop pénétrés de leur complète identité de vues pour qu'il fût besoin de la mettre en question.

A Fairfax, Sprendel et Townside déchiffraient à intervalles réguliers les bandes enregistrées qui se dévidaient du récepteur sidéral. Chaque jour, Mauragus s'informait par radiophone des dernières nouvelles : il était tenaillé par le désir de savoir si, oui ou non, il était possible de déjouer la surveillance de l'Espace. Sa fusée-corsaire parviendrait-elle à se dérober à la police du Vide ? Les prochains jours seraient décisifs, car l'appât lancé aux unités de patrouille céleste arrivait précisément dans la zones des satellites artificiels, ces bases disposées à dix millions de kilomètres l'une de l'autre en une chaîne gigantesque et dont l'utilité était double : ces ports du Vide empêchaient toute évasion des hommes hors du Système Solaire et servaient de vigie contre une éventuelle agression, très improbable d'ailleurs, mais toujours possible, venant d'un autre système. Telle était du moins la thèse officielle de Tallendy lorsqu'il avait réclamé l'établissement de la chaîne des lointains satellites solaires.

Sur les instances de Mauragus, Sprendel avait combiné un système de champs magnétiques et optiques qui devaient soustraire la fusée expérimentale aux détecteurs dont était équipée la police sidérale. Si le procédé s'avérait efficace, Mauragus pouvait mystifier les escadrilles de surveillance et filer impunément vers les frontières du Vide. La nervosité du chirurgien devenait morbide. Trois ou quatre fois par jour il relançait les physiciens et ceux-ci, lassés, ne répondaient plus que très brièvement.

Un matin de février, Sprendel éprouva un choc au creux de l'estomac alors qu'il parcourait d'un œil négligent les bandes enregistrées de la nuit. Une irrégularité dans la succession des messages frappa son regard : depuis des semaines, les mêmes mots, les mêmes phrases s'alignaient en une monotone série de lignes identiques. Mais, cette fois, il y avait un blanc ! Plus loin, le texte reprenait, différent à coup sûr des avis habituels. Le professeur détacha la bande avec vivacité.

— Townside clama-t-il en cherchant éperdument ses lunettes.

Le jeune ingénieur, arraché par ce cri à la minutieuse besogne qui l'absorbait, laissa choir son classeur de microfilms et courut vers Sprendel.

— Lisez... lisez tout haut ! Lui enjoignit ce dernier, surexcité.

Townside abaissa le regard sur la bande et, la gorge contractée, il déchiffra :

— 3 février 1993 — 6.04 h. Temps terrestre. Une flottille de chasseurs sidéraux quitte la base immatriculée U.2. et se porte à notre

rencontre. Nous ne savons pas si nous sommes repérés ou non, car aucun ordre ne nous parvient. Notre vitesse instantanée : six mille kilomètres à la seconde.

6.06 h. La flottille se rapproche : si elle nous manque, elle ne pourra plus jamais nous rattraper, car elle a sur nous un important retard d'accélération. N'avons encore reçu aucune sommation. Notre vitesse est trop grande pour que nous puissions modifier le cap.

6.08 h. Il est possible que nous évitions l'interception : étant donné la vitesse relative des chasseurs, notre salut dépend de la portée de leurs armes. Mais tireront-ils ?

6.09 h. Ils ouvrent le feu... nous ripostons...

La communication s'arrêtait là et la blancheur du restant de la bande revêtait une tragique éloquence. Townside releva les yeux et les fixa sur le Professeur. Celui-ci détourna la tête, faillit dire quelque chose et se retint, puis il rompit le silence en murmurant :

— Fini. Ils sont fichus !...

Townside se refusait à admettre un anéantissement aussi brutal de la fusée.

— Peut-être l'émetteur-radio est-il simplement endommagé ? Hasarda-t-il avec une confiance un peu forcée. Attendons encore...

— Mon ami, fit Sprendel d'un ton accablé, vous sous-estimez la puissance des armes engagées de part et d'autre. Un tel combat n'a rien de commun avec les combats navals de jadis où, même avec des avaries graves, un vaisseau pouvait parfois se traîner sur l'océan pendant des jours et finir par être remorqué. Ici, une avarie, si minime soit-elle, ne pardonne pas. Une simple déformation de la coque provoque son éclatement, la moindre fissure entraîne une succion effrénée de l'air intérieur par le vide de l'espace. Le plus petit changement de vitesse ou de direction suffit à écraser les passagers... Non, croyez-moi, le seul fait d'être effleuré par un projectile ou par un rayon est un arrêt de mort inéluctable.

Townside entrevoyait les conséquences de ce désastre : le dispositif anti-détecteur de Sprendel ayant fait faillite, les chances d'échapper aux patrouilles sidérales étaient nulles ; la mort des quatre membres de l'expédition soulevait, elle aussi, divers problèmes, car, alertés par cette première tentative, les services de Tallendy se mettraient en branle pour remonter la filière. Ils chercheraient le nom de plusieurs individus ayant disparu de la population depuis plus de deux mois, et découvriraient avec étonnement que *personne* ne manquait, le compte des habitants vivants ou décédés étant rigoureusement juste. Devant la fin tragique de la première reconnaissance, Haven était capable de se désister. Et s'il se croyait contraint de renoncer à son projet, comment Mauragus allait-il réagir à l'égard des ressuscités ?

Townside pensa aussi à Miss Hopkins qui serait terriblement affectée, il le savait, par cette catastrophe. Les choses se présentaient plutôt mal...

— Qu'allons-nous faire ? demanda finalement l'ingénieur à Sprendel, lui aussi absorbé par de sombres pensées.

Le physicien, déprimé, leva les bras en signe d'ignorance.

— Prévenir Mauragus... c'est tout...

Cette nécessité ne lui paraissait d'ailleurs pas urgente. Il redoutait l'éclat qui ne manquerait pas de se produire : la fureur du chirurgien était facile à prévoir. Certaines précautions s'imposaient. Au fait, Haven ne pourrait-il pas s'en charger ? Il devait arriver d'un instant à l'autre. Si Mauragus avait la bonne inspiration de ne pas radio-phoner entre-temps, on pouvait préparer une version laissant supposer qu'un espoir restait permis...

— Quelle heure est-il ? demanda Sprendel.

— Onze heures trente-cinq, Professeur.

Haven était ponctuel. Il avait annoncé sa visite pour la demie, il ne pouvait plus guère tarder. Abandonnant la bandelette de l'enregistreur, le physicien s'affala dans un fauteuil. Townside, incapable de se remettre à l'ouvrage, fit de même. Aucun des deux hommes n'avait envie de parler : ils songeaient à l'effrayant duel qui s'était joué dans les profondeurs de l'Espace au cours de la nuit précédente. En moins de cinq minutes, des mois de travail et d'efforts avaient été annihilés.

Quand Haven pénétra dans le laboratoire, il réalisa tout de suite qu'un drame était dans l'air. Ni le professeur, ni son adjoint n'avaient esquissé le geste de se lever.

— Que se passe-t-il ? Le récepteur est en panne ?

Il avait adopté un ton enjoué que démentait l'inquiétude du regard.

— Ils sont fichus... laissa tomber Sprendel en montrant le ciel.

— Qu'est-il arrivé ?

L'astronome se précipita sur l'enregistreur, saisit les bandes et lut le dernier message. Il eut une grimace amère et, se tournant vers ses amis, il ajouta pensivement :

— C'est trop bête... leur sacrifice était inutile.

Incrédule, Sprendel redressa la tête.

— Inutile ?... Ce n'est pas mon avis : leur disparition est pour nous un coup terrible, mais il a au moins le mérite de démontrer que les intentions de Mauragus sont irréalisables.

— Même pas, dit calmement Haven.

— Explique-toi, au nom du Ciel ! Adjura le physicien sorti de sa prostration.

Townside, non moins stupéfait, fixait l'astronome.

— Je sais depuis hier soir que cette expédition n'avait aucun sens... et que le but de Mauragus peut être atteint sans que personne puisse nous l'interdire.

Haven alluma posément une cigarette avant de poursuivre et parla comme s'il avait été seul dans la pièce :

— Depuis quinze jours, je travaille seul, la nuit, dans ce laboratoire. Vous deux, vous avez vos propres travaux le jour et vous vous contentez de classer les microfilms de mon échange de communications nocturnes. Au début, nous étions tous sidérés par cette correspondance avec une nébuleuse noire et puis, au gré des jours, la curiosité s'est émoussée. Cette tâche quotidienne devenait banale : elle perdait son étrangeté à mesure que le langage s'améliorait. Questions et réponses alternaient sans nous apporter les seuls renseignements que nous eussions désiré connaître. Discuter éternellement de théorie pure manquait d'attrait ; mais il subsistait néanmoins une lueur, car les inconnus d'au delà du Vide semblaient nous inciter à traverser les sept mille années-lumière qui les séparent de nous, tentative absolument irréalisable à nos yeux. Les lois de notre Physique traditionnelle condamnent à l'avance un tel essai puisque, même à la vitesse de la lumière, qui est une limite absolue, il faudrait sept mille ans pour franchir cette distance. Or sept mille ans représentent la durée de cent vies humaines. Aucun homme ne pouvait donc entreprendre un tel voyage. Telle était du moins ma conviction, la nôtre, Mauragus excepté.

L'astronome fit une pause, aspira une bouffée et remua dans son fauteuil. Sprendel et Townside l'avaient écouté sans chercher à l'interrompre, très attentifs.

— Depuis hier soir, je suis convaincu : c'est Mauragus qui avait raison. *Les habitants de Gamma m'ont fourni le moyen de les rejoindre.*

Les deux physiciens contemplèrent l'astronome comme s'il venait d'énoncer la pire des absurdités. Ils voulaient lui énumérer une foule d'objections, mais, Haven, la paume des mains tournée vers eux, les fit taire.

— On y croit ou on n'y croit pas ! Se défendit-il. Moi qui entretiens avec eux une correspondance régulière depuis trois mois, je suis mieux placé que quiconque pour garantir que ces gens ne sont pas des plaisantins. Ils connaissent l'Univers mieux que nous ; ils résolvent avec une étonnante facilité les pires colles que je leur pose. Par contre, ils me réduisent souvent à l'impuissance par des problèmes que nos mathématiques ne peuvent résoudre. Aussi, quand ils me déterminent dans l'espace un point précis à peine distant de quatre cent mille kilomètres de la Terre, et quand ils assurent que si notre fusée arrive à cet endroit nous n'avons plus à nous préoccuper du reste car *eux-mêmes mettront en œuvre les moyens voulus* pour nous amener sains et

saufs dans la Nébuleuse Noire, je les crois !

La profonde conviction de Haven ébranla Sprendel. Il connaissait trop l'astronome pour sous-estimer ses paroles, et il songea soudain que ces nouvelles perspectives atténueraient la colère de Mauragus. Celui-ci ne considérerait plus la perte de la vedette sidérale que comme un regrettable incident...

— Ont-ils fixé un délai à ce rendez-vous ? S'enquit Townside.

— Non. Ils demandent simplement d'être prévenus vingt-quatre heures à l'avance. Il ne dépend que de nous que ce soit demain ou dans un mois, ou dans six.

— Leur as-tu donné ton accord de principe ? S'informa Sprendel.

— Oui, mais je leur ai fait part de mon intention de vous en parler avant de leur donner une réponse définitive.

— Au fond, ont-ils jamais cherché à élucider si leurs correspondants terrestres agissaient en tant que représentants officiels de l'humanité, ou savent-ils qu'ils ont affaire à une poignée de savants rebelles ? demanda le Professeur.

— Cet aspect de nos relations n'a jamais été évoqué de leur côté ; mais j'ai cru bon, moi, de les en avertir. Ça n'a guère semblé les émouvoir. Peut-être n'ont-ils rigoureusement rien compris à cette subtile distinction...

Townside et Sprendel, quelque peu rassérénés, sourirent pour la première fois. Le physicien, beaucoup plus confiant, suggéra :

— Je crois que nous pouvons communiquer ces nouvelles à notre ami Sam. Commençons par les bonnes, les mauvaises l'affecteront moins... après.

— Attends, dit Haven en l'arrêtant d'un geste, ne précise rien. Annonce simplement une importante conférence pour ce soir. S'il insiste pour savoir tout de suite de quoi il retourne, dis que c'est moi qui ai proposé la réunion, et que je prépare un mémoire...

— La présence de Miss Hopkins serait sans doute souhaitable, émit Townside, plus ou moins distrait. Comme elle partage nos travaux depuis le début, elle mérite bien d'assister à la réunion...

— Très juste ! approuva Sprendel avec gravité.

Mais le clin d'œil qu'il adressa à l'astronome montra qu'il soupçonnait fort son assistant d'obéir à des préoccupations d'un autre ordre.

*

* *

La petite ville de Fairfax s'endormait paisiblement comme tous les soirs. A partir de dix heures, les passants étaient rares. La vie était bien réglée ; chacun se livrait à ses petites occupations dans la

tranquillité parfaite de ces soirées d'hiver. On bavardait... on discutait des nouveaux aménagements qui allaient encore embellir la cité, on démolissait avec délices, sous le couvert d'une apparente objectivité, quelques réputations surfaites et l'on traitait avec dérision les efforts de la localité de Cumberland. Celle-ci, jalouse du prestige de Fairfax, dépensait des crédits considérables pour attirer chez elle la fine fleur des intellectuels de l'Ouest.

Pourtant, la population n'aurait pas été aussi calme si elle avait pu se douter que dans un des immeubles du quartier Nord, quelques privilégiés étaient sur le point de soulever un coin du voile recouvrant l'un des plus bouleversants mystères qui aient hanté l'esprit humain.

*
* *

Lorsque tous les invités furent réunis, Haven exposa avec une concision remarquable la teneur des derniers messages de Gamma. Reprenant d'une façon plus détaillée les arguments qu'il avait utilisés le matin même pour Sprendel et Townside, il affirma sa conviction que l'expérience devait être tentée et que, pour sa part, il n'hésitait pas à risquer sa vie dans l'entreprise.

Mauragus avait écouté avec une attention extrême, les yeux à demi fermés pour n'être pas distrait. Après le discours de Haven, il frappa l'accoudoir de son fauteuil pour ponctuer son affirmation :

— Mettons-nous à l'œuvre séance tenante ! Prof, en es-tu ?

Sprendel jugea le moment propice. En termes calmes et mesurés, il relata la fin de la vedette sidérale. Tombant du haut de son enthousiasme, Mauragus accusa le coup avec stupeur. Miss Hopkins porta les mains à ses tempes et laissa échapper un cri. Townside se précipita auprès d'elle et entreprit de la consoler, mais il ne put éviter que l'infirmière éclatât en sanglots.

Haven parla de nouveau.

— Ces hommes sont retournés au néant dont on les avait arrachés. Leur survie aura été de courte durée, mais elle aura servi une noble cause. Qu'ils connaissent à présent l'éternel repos... Nous qui avons scellé leur destinée, nous allons courir les mêmes risques. Toi, Sam, avant que tu prennes ta décision, je veux t'en fournir les éléments et te prouver que nos espoirs sont légitimes. Toi, Prof, tu ne seras pleinement convaincu que par les faits ; la seule solution pour toi consiste donc à nous accompagner.

Sprendel se leva et sa haute taille domina ses invités.

— Je suis prêt à payer de n'importe quel prix la démonstration que notre Science fait fausse route, déclara-t-il avec dignité. Quoique je demeure sceptique... je me décide à vous suivre.

— Et moi... Professeur ? demanda Townside, anxieux.

Mauragus fit volte-face et ne laissa pas à Sprendel le temps de répondre. Il expliqua, catégorique :

— Non, jeune homme !... Il faut qu'un de nous reste. Si nous échouons, le monde devra être informé tôt ou tard des circonstances dans lesquelles nous avons organisé cette aventure, quand ce ne serait que pour en éviter le renouvellement. Par contre, si nous réussissons, nous vous communiquerons le résultat de nos découvertes afin qu'elles ne soient pas perdues si nous étions accidentés par la suite. C'est aussi dans ce but que j'interdis à Miss Hopkins de participer à l'expédition. Moi disparu, elle reste la seule dépositaire de mes procédés de ressuscitation ; un jour viendra où elle pourra les divulguer.

— Tout à fait de ton avis, Sam, approuva Haven. Quand crois-tu que la seconde fusée sera terminée ?

— Si j'en accélère le montage, elle peut prendre son envol d'ici une quinzaine de jours.

— Le plus tôt sera le mieux, déclara Sprendel. Nous pouvons être sûrs que les événements de la nuit dernière, à l'orbite d'Uranus, ont déclenché un tintamarre dans les services officiels. Cette tentative avortée va provoquer un resserrement de la surveillance et une sévère enquête à Terre.

— Aucun doute là-dessus, agréa Haven. Tallendy n'est pas homme à se laisser berner. On peut compter sur lui : il fouettera ses agents jusqu'à ce qu'ils lui trouvent une piste... et alors, gare ! Ça ne traînera plus et nous l'aurons vite sur les talons.

— N'exagérons rien, bougonna Mauragus. Par quel bout cette affaire peut-elle mener jusqu'à nous ? Ils n'iront pas repêcher des éclats de la fusée dans l'espace, quand même ! Et pour ce qui est des occupants, comment veux-tu qu'ils les identifient jamais ?

— C'est précisément le fait qu'ils ne sont pas identifiables qui risque de mettre la puce à l'oreille... Tallendy aura vite fait de découvrir que ces hommes n'étaient recensés nulle part. Quand quelqu'un disparaît de la circulation, il se trouve toujours un parent ou un ami pour signaler le fait à la police. Ici, rien ! Et tu t'imagines que ça ne le frappera pas ?

— Admettons, concéda Mauragus avec mauvaise humeur. Où ça le mènera-t-il, Tallendy ? Il sera bien avancé en constatant que l'équipage de l'engin ne sortait de nulle part...

— Erreur, mon cher ! Si j'étais à la place de Tallendy, un simple raisonnement me convaincrail vite qu'il n'y a qu'une façon de disparaître sans laisser aucune trace derrière soi, *c'est de faire semblant qu'on est mort !* Une fois rayé régulièrement des registres de l'état civil et enterré, c'est fini, plus personne pour s'inquiéter de vous. Avec les formidables moyens d'investigation dont il dispose, Tallendy est fichu

de faire vérifier les décès remontant à deux mois et, de fil en aiguille, de remonter jusqu'à ta clinique...

— Il lui faudra quand même un sérieux bout de temps, s'obstina le chirurgien. Au reste, les dés sont jetés. Je hâterai le travail autant que possible. Entre-temps, nous prendrons tous nos dispositions en vue de ce voyage dont, malgré tout, nous ne sommes pas absolument sûrs de revenir.

— Trêve de palabres ! Coupa Sprendel. Il est l'heure. Townside, mettez le Starwatran en route, que Haven puisse nous faire sa démonstration.

— Ce sera vite fait, expliqua l'astronome. Voici le message que j'ai envoyé hier soir ; ces signes idéographiques signifient à peu près ceci : « *Nous, Hommes, voulons aller sur Gamma. Comment y parvenir ?* » Et voilà la réponse reçue : « *Rendez-vous Espace quatre cent mille kilomètres de la Terre direction Gamma. Nous assurerons ensuite votre voyage. Prévenez vingt-quatre heures auparavant* ».

— C'est clair, n'est-ce pas ? Bien. Je vais renouveler la demande et, après réception de la réponse, je réclamerai une garantie pour notre sécurité. D'accord ?

Assuré de l'approbation unanime, Haven se planta devant le Starwatran et envoya le même message que la veille. Deux ou trois secondes plus tard, le Miratéscope projeta, sans la moindre confusion possible, le texte idéographique fixant le rendez-vous.

Les yeux des assistants étaient rivés sur l'écran de réception et la tension s'amplifia lorsque Haven expédia la seconde demande, dont il traduisit le texte à haute voix.

— « *Risquons-nous de perdre la vie au cours de ce voyage ?* »

Mauragus haletait, Sprendel entendait les battements de son propre cœur et Townside, en un geste inconscient, entourait de son bras les épaules de Miss Hopkins qui, du reste, ne s'en apercevait pas.

Et, soudain, une exclamation jaillit de toutes les poitrines. Sur l'écran, pour la première fois, apparaissait un film. Et ce film montrait David Hexton ! Un Hexton qui leur dédiait un signe amical à travers l'Espace !...

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE VIII

Ils demeurèrent pétrifiés, cloués sur place par cette vision muette qui dépassait leur entendement. Haven fut le premier à reprendre ses esprits. Il bondit vers le Starwattran en criant :

— Si Hexton est sur Gamma, nous pouvons l'interroger !

Fébrile, il entreprit d'écrire une phrase, mais, dans son agitation, il confondait les signes du langage idéographique et ceux de l'écriture ordinaire. Mauragus et Sprendel, récupérant ensemble un minimum de sang-froid, jetèrent à l'astronome une avalanche de suggestions. Townside avait lâché Miss Hopkins pour se rapprocher de l'écran et l'infirmière, la gorge nouée par l'effarant spectacle, s'adressait à l'image et lui demandait en bégayant :

— David !... Dites-moi que vous êtes sauvé...

Mais le visage de Hexton ne réagissait pas à ces paroles qui ne pouvaient l'atteindre. Haven réussit enfin à écrire :

« Avez-vous échappé avec vos compagnons à l'attaque de la nuit dernière ? »

L'écran se brouilla et un texte apparut :

« Oui. Nous sommes ici tous les quatre. »

Cette réponse, pourtant attendue, espérée, suscita un nouvel étonnement. Des interjections se croisèrent dans l'ombre du laboratoire.

— Fantastique ! Incroyable ! Je m'étais toujours douté que...

Haven, transporté d'enthousiasme, griffonnait déjà une autre demande :

« Par quel miracle avez-vous abouti là-bas ? »

Les messages s'échangèrent avec régularité.

« Je ne me l'explique pas. Tout a été trop vite... »

« Et la fusée, est-elle détruite ? »

« Non, elle est posée non loin d'ici. »

« Êtes-vous entourés d'autres êtres ? »

« Je ne puis vous répondre »

« Qui vous a mené devant cet émetteur ? »

« Il m'est interdit de vous répondre. »

Mauragus, excédé, tonna :

— Ça recommence... Impossible d'obtenir un renseignement précis !

— Du calme, Sam, recommanda l'astronome. Nous allons bien voir...

« Pensez-vous que nous pourrions vous rejoindre là-bas ? »

« Vraisemblablement, puisque nous sommes bien arrivés jusqu'ici.

Cette planète possède une pesanteur normale et une atmosphère respirable. »

« Avez-vous relevé des traces de vie ? »

L'écran du Miratéscope se brouilla, mais au lieu d'apporter un texte en langage clair, il se couvrit à nouveau de signes idéographiques que seul Haven pouvait déchiffrer. Un murmure de déception parcourut le groupe et Mauragus, avide de savoir, se pencha vers l'astronome pour écouter la traduction. Haven se retourna et dit :

— Ils renouvellent tout bonnement l'invitation...

Vaguement découragé, il ajouta :

— Nous n'en tirerons rien d'autre. Une règle quelconque leur interdit sans doute d'aborder certains sujets.

Hors de lui, Sprendel éclata soudain :

— C'est de la fantasmagorie ! Pourquoi engager avec nous une correspondance qui, depuis trois mois, tourne autour de l'essentiel et ne nous révèle rien ? Pourquoi nous brandit-on ce hameçon ? Que nous veut-on, en fin de compte ? Sommes-nous, des jouets... ou des poires ?

Le physicien ne se départait que très rarement de son calme, mais cette fois sa fureur explosait sans retenue. Depuis des semaines, il endurait avec patience les démentis successifs qui étaient infligés à ses croyances les mieux établies, il se pliait aux hypothèses les plus renversantes dans l'espoir de recevoir en échange une information concrète, précise, qui lui eût-permis d'édifier une théorie nouvelle. Et maintenant, alors que tous les espoirs semblaient permis, le dialogue tournait court une fois de plus.

D'un geste rageur, Sprendel coupa l'alimentation des deux trépieds et le silence s'abattit dans la pièce. Il n'y avait rien à répondre aux paroles du savant : Mauragus lui-même eut une courte défaillance, mais son indomptable volonté reprit rapidement le dessus.

— Argumenter est une perte de temps, grinça-t-il. Nous en savons plus qu'il n'en faut pour agir... Nous irons nous-mêmes élucider ces problèmes sur place.

*

* *

Ainsi que Mauragus en avait décidé, la nouvelle fusée fut prête à prendre le départ dans la seconde quinzaine de février. Haven avait avisé Gamma de la tentative en préparation et, depuis lors, la conversation dessinée n'avait plus guère traité d'autre chose. L'astronome avait recueilli plusieurs indications intéressantes sur les quantités de carburant et de vivres à embarquer, mais s'il en tenait compte et se fiait aveuglément aux conseils qui lui étaient prodigués,

il renonçait définitivement à comprendre. A quoi rimait, par exemple, de se munir de vivres pour trois jours à peine et de ne pas charger plus de carburant qu'il n'en fallait pour couvrir deux fois quatre cent mille kilomètres alors que l'engin devait franchir des espaces sidéraux s'étalant sur sept mille années-lumière ?

Cette entreprise s'annonçait comme un acte de foi, car s'il eût fallu la défendre devant une commission de savants, les participants auraient passé pour fous. Ils étaient d'ailleurs les premiers à l'admettre : Mauragus, Sprendel et Haven obéissaient au besoin irrésistible de connaître et cela justifiait, à leurs yeux, l'abandon des idées courantes.

Dans la propriété de Yakima, qui avait été le théâtre du premier départ trois mois plus tôt, les mêmes scènes se renouvelèrent, à cette différence près, que les partants n'étaient, plus des hommes aux yeux pâles, mais trois savants décidés à jouer leur va-tout.

L'infirmière et l'ingénieur n'assistaient pas aux préparatifs. Dans le laboratoire du Professeur, ils attendaient avec une crispation intérieure l'heure où la fusée devait décoller. Townside avait reçu pour consigne de maintenir le contact par radio afin d'être avisé des incidents qui marqueraient le passage au rendez-vous fixé par Gamma.

Ayant consulté une dernière fois sa montre, Mauragus jugea qu'il était temps d'embarquer. Sprendel s'assit au poste de pilotage, Haven prit place aux contrôles de navigation et de radio et le chirurgien s'inséra dans le profond siège capitonné placé devant les écrans de visibilité extérieure. Du doigt, Sprendel commanda la fermeture électrique de la porte, injecta du carburant dans les réacteurs et, avant de provoquer la combustion, il promena le regard sur ses deux compagnons.

— Quitte ou double ? demanda-t-il avec un sourire un peu contraint.

— Double ! Jeta Mauragus, confiant. S'il m'avait fallu attendre trois jours de plus, je crois que j'aurais frôlé l'épilepsie.

Haven fut subitement traversé par une idée.

— Mais... si nous ne revenions pas, quel serait le sort de tes... malades, Sam ?

— Miss Hopkins a des instructions précises à cet égard. Six mois après avoir reçu des nouvelles pour la dernière fois, elle est autorisée à divulguer mes travaux sur la ressuscitation. Dans ce cas, mes patients auraient le droit de reprendre leur ancienne identité et le choix leur serait laissé, soit de renouer le fil de leur existence antérieure, soit de rester dans ma propriété jusqu'à la fin de leurs jours s'ils le désirent, et d'y être entretenus gratuitement.

Rassuré, l'astronome remarqua :

— Notre sort à tous est donc réglé dès cet instant fatidique : le

nôtre, le leur et même ceux de Townside et Miss Hopkins.

Puis, désinvolte, il fredonna la vieille mélodie « Ce n'est qu'un au revoir, mes frères... ».

Le rugissement des réacteurs couvrit sa voix. Sprendel, les yeux rivés sur l'horloge du bord, venait de mettre le contact. Les tuyères déchaînées chassaient avec une puissance frénétique des centaines de mètres cubes de gaz incandescents. Instinctivement, Mauragus et Haven s'agrippèrent à leur siège élastique. Ils furent collés au dossier avec une brutalité inouïe et eurent le souffle coupé par l'accélération impétueuse de l'engin. Le chirurgien parvint à étendre le bras au prix d'un effort surhumain pour obtenir la vision de l'extérieur.

Sur le panneau de verre, il vit une image qu'il ne sut pas interpréter : des torrents de fumée éclairés par des lueurs rougeâtres. Puis Mauragus comprit que la fusée traversait la couche de nuages, et que les langues de feu des tuyères illuminaient les volutes d'air humide.

L'accélération ne faiblissait pas, mais les trois passagers s'y accoutumèrent suffisamment pour ne pas être paralysés par elle. Après une brève période d'inconscience, Haven réalisa qu'il devait appeler Townside.

L'ingénieur était aux aguets : il attendait depuis une minute un signe de vie, car le radar lui avait montré l'envol de la fusée aussitôt que celle-ci avait dépassé l'altitude de la Chaîne des Cascades. Miss Hopkins suivait sur le verre dépoli l'ascension lente du point lumineux.

— Allo XH 4-25... XH 4-25... NC 3 KL appelle.

C'était bien les indicatifs convenus : aucun nom ne devait être prononcé.

Haven put établir le contact et, aussitôt, Townside répondit :

— XH 4-25 écoute... je vous reçois bien et vous suis dans le faisceau radar.

— NC 3 KL vous parle. Tout va bien à bord. Accélération 1,78 G.

— Je reste à l'écoute et prends note.

Devant le haut-parleur muet, Townside donna quelques explications à l'infirmière sur la lecture des échelles du radar, car l'écho de plus en plus tardif traduisait l'éloignement rapide de la fusée. Quelques minutes s'écoulèrent et, soudain, très intrigué, l'ingénieur se pencha sur l'écran : *un deuxième point lumineux venait d'apparaître à la bordure inférieure.*

— Tiens ? S'étonna Miss Hopkins... Qu'est-ce que ça représente ?

Townside ne s'en doutait que trop bien. Sans lui répondre, il saisit le microphone et appela :

— NC 3 KL, ici XH 4-25. Communication urgente.

— Je vous écoute, restitua le haut-parleur.

L'ingénieur parla d'une voix assourdie et saccadée :

— Une autre fusée vient de prendre son envol à votre suite. Elle emprunte la même direction...

— Nous allumons l'écran de visibilité arrière... En effet, nous sommes pris en chasse...

— D'après mon relèvement, son accélération est supérieure à la vôtre.

— Entendu, nous augmentons jusqu'à 1,85 G.

Une main posée sur la bouche, les doigts crispés, la jeune femme écoutait le dialogue sans quitter du regard les deux points lumineux. La distance entre les deux mobiles avait d'abord diminué, mais, à présent, elle avait tendance à se maintenir.

Townside reprit :

— Les accélérations sont maintenant identiques... Non... Vos poursuivants gagnent à nouveau...

Exténuée, la voix de Haven retentit :

— Nous poussons jusqu'à 2 G, mais je crois bien que c'est la limite que nous pourrions supporter...

— Recueillez-vous des signaux sur la longueur d'onde normale des appels sidéraux ?

— Je vais m'en assurer.

Le silence le plus complet se fit dans le haut-parleur. Townside observait toujours l'écran radar. La fusée du Docteur Mauragus reprenait légèrement de l'avance. A part l'image en perpétuel mouvement, rien ne vint de l'Espace pendant une dizaine de minutes.

L'ingénieur et la jeune femme, énervés au dernier degré, épiaient cette course silencieuse dont l'issue restait douteuse.

La voix de Haven, affaiblie, résonna. Townside, d'un geste précis, augmenta immédiatement l'amplification.

— NC 3 KL... C'est la police de l'Espace qui est à nos trousses. Ils nous lancent des sommations et menacent de nous abattre.

— Ça me paraît ambitieux, dit l'assistant du Professeur Sprendel avec une autorité tranquille, imitée de celle de son maître. La distance est trop grande et, en plus, votre vitesse est supérieure. Si vous gardez cette allure, ils devront lâcher prise.

— C'est bien notre avis, mais notre consommation s'en ressent et nos réserves prévues pour le retour seront insuffisantes si nous conservons ce train d'enfer.

— Vous n'avez pas le choix...

— Hélas non... Prévenez-nous si vous constatez qu'ils forcent leur accélération.

— D'accord.

Pendant les trois heures qui suivirent, la situation n'évolua plus.

Le destroyer de la police de l'Espace s'acharnait à la poursuite, mais sans parvenir à rallier sa proie. Il comptait visiblement sur l'épuisement de son gibier et ne gaspillait pas ses réserves. Le fuyard devrait bien, tôt ou tard, se poser sur un port de l'espace ou revenir à sa base. D'une manière comme de l'autre, il n'échapperait pas à ses poursuivants.

Townside n'avait enregistré que quelques messages, d'ailleurs rassurants, émanant de la fusée Mauragus, et il calculait qu'elle atteindrait le point du rendez-vous dans quelques minutes. Qu'allait-il se produire alors ? L'ingénieur, tenaillé par l'impatience, estima qu'il était prudent de maintenir désormais un contact permanent.

— NC 3 KL ?...

— J'écoute...

— Sauf erreur de ma part, vous arriverez bientôt au rendez-vous ?

— En effet...

— Vos poursuivants sont loin derrière, mais si vous ralentissez ils auront tôt fait de vous tomber dessus...

— Oui, nous en avons parlé à bord. Le Professeur estime que nous devons foncer droit devant nous, quitte à dépasser le point prévu. Le Docteur et moi sommes du même avis, car, de Gamma, il n'a jamais été dit que nous devons *nous immobiliser à cet endroit*. Il est convenu que nous y passons, et c'est tout. C'est donc ce que nous allons faire.

— Je pense aussi que c'est la meilleure solution. Mais d'ici là, j'aimerais que vous restiez au micro... il peut se passer des choses tellement fugitives qu'une distraction d'une demi-seconde pourrait me priver d'une information précieuse.

— Entendu... mais de quoi bavarderons-nous ? Ah, incidemment, la jeune personne est toujours à vos côtés ?

La malice de Haven surprit Townside et il ne put s'empêcher de rougir malgré un effort terrible pour paraître indifférent.

— Oui... elle est toujours là, bredouilla-t-il.

— Que vous importe ! cria Miss Hopkins dans le micro, ce qui fit sursauter un homme près d'elle et trois autres à trois cent soixante-dix mille kilomètres de la Terre.

— Simple amabilité de ma part, plaisanta Haven. Mais, trêve de courtoisie, l'heure H approche avec une vélocité grandissante...

— J'écoute... j'écoute, répéta Townside.

— Ce n'est plus qu'une question de secondes... surveillez votre...

L'émission stoppa net. L'ingénieur porta vivement la main sur les boutons de commande, tandis que son regard parcourait les cadrans... Tout était normal. Vaguement angoissé, il se tourna vers l'écran radar et Miss Hopkins l'imita. Un seul point lumineux subsistait et c'était le

second, celui qui désignait le destroyer de la police. L'autre s'était évanoui, exactement comme l'émission.

Townside devint hagard, une sueur froide l'inonda de la tête aux pieds.

— Anéantis ! Articula-t-il avec peine.

— Ce n'est pas possible... il se passe quelque chose, mais quoi ?

Miss Hopkins conservait une confiance inébranlable : A tout prendre, il était prévu qu'un événement quelconque surgirait à cet endroit, et il n'y avait aucune raison de s'affoler.

— C'est juste, convint Townside qui luttait désespérément contre la panique et cherchait à s'accrocher au plus petit indice. Il reporta machinalement les yeux sur l'écran et ne put réprimer une exclamation : *le second point lumineux avait disparu comme le premier !...*

*

* *

Alors que les deux jeunes gens assistaient, par le jeu des ondes, à un phénomène inconcevable, les protagonistes du drame connaissaient une aventure plus stupéfiante encore. Au moment où la fusée du Docteur Mauragus atteignait le point fixé, et pendant que Haven discutait devant le micro, l'écran de visibilité fut balayé par un éclair, puis il reprit sa teinte normale, mais entre-temps l'image avait complètement changé. D'autres constellations brillaient dans le ciel... Nerveux, Mauragus actionna l'interrupteur dans les six directions : droite et gauche, avant, arrière, le dessus et le dessous. Les images successives révélèrent des étoiles que Haven lui-même ne put identifier.

Au même instant, l'accélération s'accrut et Sprendel vérifia ses cadrans. Nul doute : sans impulsion supplémentaire des réacteurs, la fusée précipitait son allure, preuve indubitable qu'elle était prise dans un champ d'attraction. Le professeur mit immédiatement en route les gyroscopes qui devaient communiquer à la fusée un très lent mouvement de rotation dans le sens de la marche, et il coupa ses réacteurs.

— Nous tombons, constata-t-il avec un flegme ahurissant, comme s'il se fût agi de l'incident le plus banal.

— Nous ne sommes plus dans le même Espace, remarqua Haven, sans s'aviser de ce que ses mots avaient d'incompréhensible.

— Grands Dieux ! clama Mauragus... je savais bien que nous réussirions !

Il manipula encore l'inverseur de visibilité, et, sur l'écran, apparut l'obscur masse d'un astre dont le contour sphérique se

détachait à peine du bleu profond de la nuit.

— Regardez ! fit Haven en pointant l'index vers le sombre rectangle... Prof, éteins la lumière !...

La vision s'améliora nettement. Les détails étaient plus perceptibles, mais le doigt de Haven désignait d'autres masses noires en dehors de la planète vers laquelle la fusée descendait. On en distinguait plusieurs, d'inégal volume, apparemment immobiles.

— Le cœur d'une Nébuleuse Noire, murmura l'astronome, émerveillé. Des mondes déserts gravitant autour d'une étoile morte... Quel prodige !...

Mauragus, à demi dressé dans son fauteuil, scrutait toute la surface de l'image.

— Où est-elle, l'étoile morte ?

— Je l'ignore, avoua Haven. Peut-être est-ce l'astre sur lequel nous allons atterrir... Peut-être est-ce un autre... Je ne puis me prononcer sans avoir étudié les orbites de ces planètes.

Par curiosité, Mauragus explora encore les autres directions de l'espace environnant, et, soudain, les trois hommes sursautèrent : une autre fusée venait d'apparaître dans le champ de visibilité.

CHAPITRE IX

Le chirurgien reconnut immédiatement dans ce second engin le destroyer, de la police sidérale. L'appareil, en position de chute, était éclairé par les flammes crachées par ses tuyères. Il descendait lentement, à une dizaine de kilomètres de là. Était-il toujours lancé à la poursuite des corsaires qui méprisaient ses sommations ou bien était-il, comme eux, victime d'un inexplicable bouleversement des lois naturelles ?

Soulevé par une intuition subite, Haven se précipita vers son émetteur pour renouer la communication avec Townside. Il appela trois fois XH 4-25, sans recevoir la moindre réponse. L'astronome s'y attendait... Le contraire l'eût plutôt étonné. Puisqu'ils se trouvaient dans un Univers différent, les ondes ne pouvaient plus arriver à la Terre par suite d'une distance trop grande ; la puissance de l'installation était trop faible pour influencer encore le récepteur de Townside.

Sprendel concentrait exclusivement son attention sur la manœuvre d'atterrissage. L'altimètre-radar indiquait deux cents kilomètres. La réaction des tuyères ralentissait fortement la chute et les passagers s'alourdissaient fortement dans leur siège avec une désagréable sensation d'écrasement.

Mauragus captait alternativement le champ de vision inférieur et le champ latéral, de manière à suivre à la fois le rapprochement de l'astre et les manœuvres du destroyer. Celui-ci s'abstenait de tout appel et semblait uniquement préoccupé de se poser avec prudence sur cette planète inconnue. Le chirurgien jubilait en imaginant l'air ahuri du commandant de l'unité de police lorsque celui-ci se verrait brutalement transplanté dans un site qui n'avait absolument rien de commun avec celui du Système Solaire, et cela au cours d'une navigation qui l'avait à peine mené au delà de l'orbite de la Lune !

Eux trois, du moins, se doutaient de ce qui les attendait ; ils savaient qu'ils allaient franchir une frontière et que d'extraordinaires phénomènes étaient prévisibles. Mais ceux du destroyer, quelle ne devait pas être leur stupéfaction !...

Dans le silence complet de la nuit, au sein des froides ténèbres de la Nébuleuse Noire, les deux vaisseaux descendaient toujours. L'indicateur de pression extérieure amorça soudain sa course : l'aiguille se mit à grimper sur le cadran, ce qui attestait que la fusée pénétrait dans une atmosphère. Sprendel redressa l'engin et le remit en ligne de vol horizontal ; les ailes portant désormais sur un matelas d'air, la propulsion assurait la résistance à la pesanteur. Il ne restait

plus qu'à survoler la mystérieuse planète pour y découvrir un terrain propice à l'atterrissage.

Derrière, le destroyer accomplissait les mêmes manœuvres, pour l'excellente raison qu'il n'y avait rien d'autre à faire. Sa mission de chasse n'avait plus aucune signification en regard des énigmes qui torturaient sans nul doute son équipage. La seule chance d'en sortir ou d'y comprendre quelque chose résidait dans une exploration de l'astre mystérieux.

— Je me demande si nous serons accueillis à notre descente ? dit Haven. Ce serait assez normal puisque, en principe, nous sommes attendus...

— Il est tout de même bizarre que nous n'apercevions nulle trace de vie, remarqua Sprendel. Ni signaux de radio, ni phares, ni lumières de villes...

— C'est bien plus grave que ça ! fit Mauragus. J'ai tout lieu de croire qu'il n'y a même pas d'eau ; nous avons survolé quelques taches blanches que je crois être des lacs gelés, mais aucune mer n'a reflété jusqu'ici le feu de nos tuyères...

— Voilà qui ne m'étonne guère, affirma Haven. Comment veux-tu qu'il y ait de l'eau à l'état liquide sur une planète froide que n'éclaire aucun soleil ?

— Et pourtant, objecta le Professeur, c'est bien d'ici que partaient les émissions captées par le Miratéscope ! Donc il y a un émetteur, donc il y a de la vie...

Mauragus demeurait pensif. D'une voix assourdie, il corrigea :

— Une *forme* de vie... Pourquoi les hommes s'obstinent-ils à limiter les manifestations de la vie entre ce qu'ils appellent la naissance et ce qu'ils désignent par la mort ? Nous commençons à naître dans nos ancêtres et nous ne mourons pas intégralement : je l'ai prouvé puisque j'ai fait renaître des morts, et ce n'était qu'une démonstration partielle, grossière, de ma conviction profonde que l'homme ne meurt jamais.

— Ton imagination t'empporte trop loin, Sam, grommela Sprendel sans quitter son altimètre des yeux. Si tu continues, tu finiras par croire aux fantômes !...

— Et ça, c'est aussi de l'imagination ? Glapit Mauragus en frappant de son index raidi l'écran de visibilité d'un geste rageur. Eternel sceptique, comment expliques-tu notre arrivée ici ? Ce seul fait doit t'acculer au suicide, si tu ne veux pas renoncer aux limites étroites de notre science actuelle ! Et comment espères-tu sortir de tes propres contradictions, si tu prétends, d'une part, qu'il y a ici une forme de vie et si tu admetts, d'un autre côté, que la vie est impossible sur une planète froide ?

Interloqué Sprendel ne réussit pas à mettre le raisonnement de

son contradicteur en défaut.

Ne nous disputons pas, dit-il, conciliant. Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir car, si je ne m'abuse, voilà une étendue glacée qui se prête fort bien à l'atterrissage...

Effectivement, au delà d'un immense territoire plat, une énorme tache blanche, nette et lisse, semblait présenter toutes les conditions requises pour le contact. Mauragus, oubliant sur-le-champ l'objet de la querelle et repris par la curiosité, approuva :

— Vas-y, Prof... Sors le train d'atterrissage...

Haven surveilla l'approche de plus en plus rapide du sol glacé. En vol rasant, la fusée surplombait la surface d'une vingtaine de mètres. Avec une splendide maîtrise que l'âge n'avait pas entamée, Sprendel posa l'engin en souplesse et actionna immédiatement les freins aérodynamiques et hydrauliques. L'appareil glissa encore sur une longueur de deux kilomètres avant de s'immobiliser, et le silence envahit brusquement la cabine. Aucun des trois hommes n'esquissa un geste. Après la terrible tension à laquelle ils avaient été soumis pendant cinq heures, une incommensurable fatigue s'emparait d'eux.

— Que faisons-nous ? S'enquit Haven. Deux heures de sommeil nous feraient le plus grand bien avant de nous hasarder à l'extérieur. Comme nous ne savons pas ce qui nous attend, nous ferions mieux de réparer nos forces.

— Il y a d'autres moyens, dit Mauragus. J'avais prévu cette situation et j'ai emporté de quoi nous restaurer tout en éliminant la fatigue. Deux comprimés par personne suffiront. En outre, ce serait une erreur, à mon avis, de nous endormir ici sans nous enquérir d'abord de nos poursuivants et sans nous entourer d'un minimum de précautions.

— Tu as raison, Sam, convint le Professeur qui, pourtant, se sentait très fatigué.

Détachant leur ceinture, les trois savants se levèrent et firent quelques pas de long en large pour se dérouiller les jambes.

— La pesanteur est tout à fait semblable à celle de notre monde, constata Haven. A titre de vérification, il sauta en l'air et retomba sur ses jambes sans légèreté. Cette expérience sommaire fit sourire le physicien.

— Tu pouvais t'épargner cet effort, car les jauges de carburant m'avaient appris cela depuis longtemps, déclara-t-il avec une pointe de commisération. Et, en outre, si la gravitation avait été plus faible, ce n'est pas au bout de deux kilomètres que nous aurions réussi à stopper, mais au bout de dix ou de vingt... Et même toi tu peux me croire, Sam, en dépit de la misère de ma science ! conclut-il en élargissant son sourire.

Mauragus fit contre mauvaise fortune bon cœur.

— Tant qu'il ne s'agit que de frottements, de température, d'ondes et de poids, je te crois sur parole, Prof. Tu ne te mets à dérailler que lorsque tu sors du domaine des choses mesurables. Avale toujours ces pilules, elles exciteront ta verve.

Il tendit deux autres comprimés à Haven et en ingurgita lui-même. Il vérifia ensuite le bon fonctionnement des combinaisons chauffantes, se munit de pistolets automatiques et, au moment de déclencher l'ouverture électrique de la porte, il se ravisa.

— Il est inutile que nous nous baladions sur la glace, déclara-t-il soudain. Tu vas au moins faire du taxi jusqu'à une rive, et peut-être au delà. Quant à nos amis de la police sidérale, je crois qu'ils en ont pour un petit temps avant de comprendre ce qui leur arrive et de songer encore à nous créer des ennuis...

Haven, détendu, se mit à rire.

— Je donnerais gros pour voir leur tête !... Ils doivent être complètement abasourdis. Et que sera-ce quand ils essayeront de calculer leur position ! Ils sont fichus de foncer droit devant eux dans l'Espace pour sortir de cet enfer...

Mauragus se tourna lentement et fixa l'astronome.

— Le mot que tu viens d'employer décrit peut-être mieux cet endroit que tu ne l'imagines, dit-il en martelant ses paroles.

La lueur qui passait dans les yeux du chirurgien, plus encore que ses paroles, fit frissonner Haven. Quant à Sprendel, il se contenta de hausser les épaules.

*

* *

La fusée s'était remise en marche et avait roulé droit devant elle. Elle était parvenue devant une falaise et l'avait longée pendant une cinquantaine de kilomètres sans y découvrir une faille. Impatient comme d'habitude, Mauragus avait proposé de prendre l'air et de survoler la région, mais Sprendel s'y était refusé parce qu'il voulait économiser le carburant et que, pour poser à nouveau la fusée, il serait peut-être contraint de revenir à ce lac gelé. Autant donc chercher un point où l'on atteindrait la terre ferme de plain pied.

Le voyage se poursuivit pendant plus d'une heure et Haven avisa enfin une sorte de plage rocailleuse. Sprendel stoppa à une centaine de mètres et vérifia la température extérieure : soixante-dix degrés sous zéro.

Tiens ! s'exclama Haven, j'aurais cru qu'il y avait moins que ça puisque cette planète n'est plus éclairée depuis des milliers de siècles. D'où vient cette chaleur relative, alors que le froid absolu de l'espace devrait régner ici ?

— Au risque de dérailler une fois de plus, insinua Sprendel d'une voix douce, je te ferai remarquer que si le froid de l'espace régnait ici, il n'y aurait pas d'air du tout. Oxygène, hydrogène et azote seraient solidifiés et durs comme du métal. S'il y a de l'air, c'est qu'il y a de la chaleur, et si cette dernière ne vient pas d'un autre astre, une conclusion s'impose : c'est qu'elle vient d'ici.

— Ça me paraît l'évidence même, agréa Mauragus. Mais alors, c'est que cet astre a des réserves de chaleur...

— Oui ne peuvent provenir que de l'époque où il était lui-même une étoile ! Enchaîna Haven en se frappant le front. Ce qui tendrait à démontrer que ceci est bien le centre de la Nébuleuse Noire, l'ancienne étoile autour de laquelle gravite cette foule d'autres planètes et d'astéroïdes qui forment, dans le ciel, une tache opaque, infranchissable aux rayons lumineux des étoiles placées derrière la nébuleuse. C'est absolument fantastique !...

Plus soucieux de l'immédiat, Sprendel voulut savoir si les combinaisons chauffantes permettaient d'affronter cette température sibérienne.

— Sans le moindre doute, confirma Mauragus. Leur réserve de combustible nucléaire peut fournir vingt degrés au corps par un froid extérieur de moins quatre-vingt-dix degrés. Il y a donc de la marge. Toutefois, il sera prudent de mettre les capuchons hermétiques de façon à soustraire notre visage et nos voies respiratoires au contact direct de ce froid mordant. L'air que nous respirerons accomplira dans la combinaison un détour qui le réchauffera.

Enfin équipés, les trois hommes se résolurent à sortir. Leur bagage se réduisait au minimum : une arme, une lampe, un scintillateur pour détecter la radioactivité et une boussole hertzienne qui, insensible aux perturbations possibles, indiquerait sans désenparer le gisement de la fusée grâce au petit émetteur spécial qui, de celle-ci, enverrait continuellement un signal repère.

Une émotion indéfinissable s'empara des trois amis aussitôt que leurs pieds se posèrent sur la couche de glace, dure comme du granit. Le sentiment d'être confrontés avec un des plus insondables secrets de l'Univers, à une incalculable distance du Système Solaire tout entier, leur paralysait la gorge. Petit à petit, et sans qu'ils pussent s'expliquer pourquoi, l'épouvante se glissait en eux. Sans oser se l'avouer, ils luttaient tous les trois contre une panique envahissante que le paysage environnant n'était pas fait pour apaiser. Dans une obscurité presque totale et dans un silence absolu, Sprendel, Haven et Mauragus parvenaient à distinguer des montagnes aux sommets usés ; mais, droit devant eux, à une distance d'une centaine de mètres, se dressait une masse compacte, sombre et inquiétante.

Son pistolet dans une main et sa lampe-torche dans l'autre,

Mauragus fit jaillir un pinceau de lumière qui troua profondément l'obscurité. Le chirurgien et ses compagnons laissèrent échapper un soupir de soulagement : ce n'était qu'une forêt qui leur barrait la route.

Ni l'un ni l'autre n'éprouvait la moindre envie de parler. Ils avaient l'impression, assez paradoxale, qu'il eût été sacrilège de rompre le silence de ce monde désert. Ils avançaient à pas comptés. Mauragus n'éteignait plus sa torche, et cette lumière dansante apportait une note rassurante dans un paysage de cauchemar. La forêt approchait et on pouvait constater à présent que les troncs étaient parfaitement lisses, droits et puissants.

Haven agrippa le bras de Mauragus et celui-ci sursauta à ce contact inattendu.

— Une forêt pétrifiée, souffla l'astronome avec effort.

Sprendel hocha la tête en signe d'assentiment. Mû par une curiosité subite, il ramassa un caillou pour l'examiner à la lumière de sa propre lampe.

— Lave volcanique, annonça-t-il à voix basse en rejetant la pierre.

Ils arrivaient à l'orée et n'avaient pas le moindre désir d'aller plus loin. Les profondeurs de la forêt étaient plus effrayantes que le terrain découvert et, au surplus, à quoi leur servait de s'écarter davantage de la fusée ? Pour aller où ? Haven s'approcha d'un arbre et l'effleura de la main pour en tâter la dureté. Ce n'était pas le gel seulement qui avait figé ces végétaux, mais bien une pluie chargée de produits minéraux. En des temps lointains, une averse avait ruisselé pendant des semaines sur ces troncs et y avait laissé un dépôt qui s'était durci, enveloppant dans une chape de pierre et fixant pour l'éternité la forêt tout entière.

La peur, après avoir desserré son étreinte, revenait avec une violence accrue. Sprendel dut faire appel à tout son contrôle pour ne pas se mettre à galoper en direction de la fusée. Mauragus luttait à grand'peine contre une impulsion semblable et l'astronome hésitait entre le besoin de hurler et celui de détalier à perdre haleine. D'un commun accord et sans s'être rien dit, les trois hommes firent demi-tour et se hâtèrent d'un pas rapide vers la fusée. Nul d'entre eux n'aurait pu évaluer depuis combien de temps ils étaient partis.

Au moment où, presque livides d'une crainte inexplicable ils atteignaient la plage, une vingtaine d'ombres les entourèrent avec une soudaineté imprévisible. Haven, Sprendel et Mauragus, le doigt sur la gâchette de leur pistolet, furent trahis par leurs réflexes : pas un ne parvint à tirer. Morts de peur et de fatigue, ils s'écroulèrent tous les trois avant d'avoir esquissé un seul geste de défense. Sans que le silence en fût troublé, les ombres se penchèrent sur eux et les

emportèrent, en direction du lac gelé.

*
* *

Lorsque Sprendel, Haven et Mauragus revinrent à eux, leurs idées étaient plutôt embrouillées. Ils n'avaient plus la moindre notion de ce qui leur était arrivé et, pendant plusieurs minutes, ils oublièrent même qu'ils avaient quitté la Terre pour une expédition aux frontières du Vide.

— Où sommes-nous ? Gronda soudain Mauragus en se redressant sur sa couche d'un violent coup de rein.

Il promenait autour de lui un regard égaré et ses yeux ne rencontraient cependant que des objets, des meubles aux formes familières. Ils partageaient avec ses deux compagnons une vaste cabine bien éclairée où rien, en tout cas, ne pouvait inspirer une crainte quelconque. Tout était net et confortable.

La voix du docteur avait dissipé les derniers vestiges d'inconscience chez Sprendel et Haven. Leur esprit se mit à travailler pour trouver une réponse satisfaisante à cette question. Un coup d'œil circulaire ne leur fournit pas le moindre indice. Une chose était sûre : c'est que cette cabine bien entretenue ne pouvait appartenir qu'à un bâtiment de la flotte sidérale terrienne. Terrienne ? Pourquoi, après tout ? Si un peuple quelconque de l'Univers possédait des navires d'espace, ses aménagements auraient forcément ressemblé à ceux des Terriens, tout comme se ressemblent les unités navales de peuples très différents.

Sprendel eut un éclair de lucidité.

— Le destroyer de la police...

Les mots avaient de la peine à sortir. Mauragus se laissa retomber avec une immense lassitude. Si c'était pour en arriver là qu'ils avaient déployé tant d'efforts, dépensé tant d'argent et de souffrances, leur capture prenait figure de catastrophe.

Les pensées de Haven, qui n'avait soufflé mot jusqu'alors, commençaient à s'enchaîner à un rythme accéléré. Répondant sans le savoir aux appréhensions du chirurgien, il déclara avec philosophie :

— Autant être ici qu'ailleurs. Pour ce que ça changera...

Mauragus réalisa aussitôt qu'en effet, les gens du destroyer étaient embarqués de force dans son aventure et qu'en un sens, c'était eux qui étaient ses prisonniers sur Gamma. Cette pensée l'apaisa car elle lui garantissait que plus rien ne pouvait s'opposer au déroulement inéluctable des choses. Les correspondants de la Nébuleuse Noire avaient peut-être été étonnés de voir deux fusées pénétrer dans leur espace, mais ceci ne suffirait pas à les empêcher de se manifester.

Le chirurgien fut alors frappé par un autre aspect de la question : l'équipage de police étant dans l'ignorance absolue de ce qui avait précédé le voyage, il risquait de se livrer à des actes inconsidérés, dictés uniquement par la peur, si un phénomène imprévu se produisait, et cette éventualité menaçait de compromettre le succès de l'entreprise.

Mauragus se remit sur son séant, se leva sans prendre garde aux regards ahuris du physicien et de l'astronome et se dirigea vers la porte, sur laquelle il tambourina du poing. Il ne lui fallut pas attendre longtemps, car elle s'ouvrit presque aussitôt pour livrer passage à deux policiers armés, dont l'un s'enquit d'un air rogue :

— Alors, qu'est-ce que vous prend ? Vous ne savez pas vous servir d'un bouton d'appel ?

Le chirurgien ne songea même pas à répondre à cette impertinence.

— Je veux parler au Commandant de ce destroyer, exigea-t-il d'une voix impérative. Tout de suite !

Le policier le toisa, goguenard.

— Vous ne voulez pas que je vous prenne sur mon dos pour vous y conduire, par hasard ? dit-il en ricanant lourdement.

— Faites ce que je vous dis ou dans moins d'une heure vous n'aurez plus ni dos ni jambes ! clama Mauragus avec une telle rage dans la voix que le policier le crut sur-le-champ.

— Bon, ça va ! Maugréa-t-il. Je vais le prévenir qu'un dingue veut lui parler.

Et il s'esquiva avec son collègue en refermant précipitamment la porte.

— Qu'est-ce que tu espères, Sam ? demanda Sprendel dès qu'ils eurent quitté la cabine.

— J'espère leur faire comprendre qu'ils ne doivent pas cracher de tous leurs tubes atomiques s'il se passe quelque chose qui leur flanque la trouille.

— Tu vas les mettre au courant ?

— C'est la seule solution... Tu ne crois pas ?

Le physicien réfléchit deux secondes et finit par marmonner :

— Oui, au fond... Qu'avons-nous à y perdre ?

A ce moment, la porte s'ouvrit brusquement. Plusieurs hommes firent leur entrée et, au centre du groupe, se tenait le Dr Tallendy, le visage contracté par la colère.

CHAPITRE X

Le saisissement des trois prisonniers fut de courte durée et il fit bientôt place à une intense envie de rire : ainsi donc, leur principal ennemi se trouvait embarqué, lui aussi, dans une aventure qu'il aurait interdite par tous les moyens en son pouvoir s'il en avait connu les préparatifs. C'était vraiment trop drôle... Tallendy, cependant, ne semblait nullement enclin à apprécier tout le sel de cette situation, car il débuta d'un ton tranchant :

— Messieurs, j'ignore ce que vous avez à me dire, mais vos agissements tombent sous le coup de plusieurs lois planétaires et entraînent la peine de mort. J'ajouterai que les circonstances spéciales dans lesquelles nous nous trouvons ne constituent pas à mes yeux un obstacle à l'exécution.

— Tallendy, ne faites pas l'idiot, déclara Mauragus avec tranquillité. Vous devez savoir que nous sommes ici hors de votre juridiction. Celle-ci ne s'étend, à ma connaissance, que jusqu'à l'orbite de Pluton.

Le Docteur Tallendy, se maîtrisant à grand' peine, articula d'une voix blanche :

— Et vous allez prétendre sans doute qu'après avoir parcouru cinq cent mille kilomètres dans l'Espace, nous nous trouvons au delà de cette orbite ?

Mauragus échangea un regard inquiet avec Haven et Sprendel. Ça n'allait pas être commode d'expliquer à Tallendy ce qui s'était passé, pour l'excellente raison qu'eux-mêmes n'y comprenaient rien.

— Oui, je le prétends, finit-il par dire. Je présume que vos officiers de navigation et vous-même avez dû remarquer un petit changement dans l'état du ciel, non ?

— Changement ou non, la distance parcourue par notre destroyer est une mesure indiscutable.

— Et le fait que nous sommes dans un autre Univers ne l'est pas moins. Alors ?

Les deux adversaires se toisaient avec hargne. Sprendel, estimant que la discussion était mal engagée, tenta une conciliation :

— Docteur Tallendy, nous avons jugé nécessaire de vous appeler, non pour protester contre notre internement, qui est secondaire, mais pour vous mettre en garde contre un danger qui nous menace tous.

— Professeur Sprendel, je vous connais suffisamment pour ne pas croire que vous esquissez une manœuvre de diversion afin d'échapper avec vos amis au châtement qui vous attend. Expliquez-

vous donc : en quoi consiste ce danger ?

Sprendel, embarrassé, ne vit pas comment il pourrait exprimer sa pensée avec assez de clarté pour convaincre Tallendy. Il murmura :

— Euh. ! Ce danger réside surtout dans la réaction que pourrait avoir l'équipage en face d'événements inattendus...

— Quels événements ?

— Nous l'ignorons nous-mêmes... Nous ne sommes quasiment certains que d'une chose, c'est que des phénomènes défiant toute description ne vont pas tarder à se produire, et qu'ils n'offriront probablement aucun danger à condition qu'on ne tente pas de les troubler.

— Que me chantez-vous là ?

Tallendy, les poings aux hanches, se montrait à la fois intrigué et sceptique. Il ajouta :

— Tout ça me paraît bien mystérieux... Ne pouvez-vous pas être un peu plus explicite ?

— Bien sûr que si, pourvu que vous m'en laissiez l'occasion, fit Sprendel avec un certain soulagement.

S'il parvenait à capter la curiosité de Tallendy avant que celui-ci n'ait pris une décision à leur égard, la partie était gagnée. C'est pourquoi il jeta d'une traite :

— Nous sommes venus *volontairement* au centre de cette nébuleuse noire distante de sept mille années-lumière de la Terre.

Un mouvement de recul anima le groupe des policiers effarés. Quant à Tallendy, il bondit littéralement.

— Qu'est-ce que vous dites ? Sept mille années-lumière !

— Pas une de moins, confirma Sprendel... Si je précise d'abord notre position, c'est parce qu'elle est contrôlable par vos instruments et, ensuite, pour appuyer la thèse de Mauragus. Nous sommes bien hors de votre juridiction. Nous vous avons entraînés sans le vouloir à notre suite et je vous prie de considérer ceci : maintenant que nous voici réunis dans ce monde étranger, nous cessons d'être des adversaires, nous ne sommes plus que des hommes aux prises avec d'insondables mystères. Nous avons une solidarité de planète, Tallendy ! La Terre est notre port d'attache commun. Vous êtes trop intelligent pour ne pas comprendre que nos mesquines querelles doivent s'effacer devant la situation exceptionnelle où nous sommes tous plongés...

Sprendel avait plaidé avec une vibrante conviction. Tallendy, ébranlé, réfléchissait intensément aux paroles du physicien. Plus calme, il interrogea d'un air songeur :

— Vous affirmez que vous êtes venus volontairement ?

Mais comment vous y êtes-vous pris pour franchir d'un bond instantané cette distance astronomique ? Et comment se fait-il que

nous y soyons parvenus en même temps que vous ?

En dépit des soupçons et de l'incrédulité qui perçaient encore dans sa voix, le Directeur du Service continental des Recherches était visiblement intrigué. Dans son esprit, l'aspect juridique de la question se trouvait déjà relégué au second plan, comme l'avait espéré Sprendel. Une détente très nette se manifesta et les policiers abandonnèrent un peu de leur raideur.

— Pour répondre à vos questions, il me faut remonter très loin, reprit le physicien. Ne disposez-vous pas d'un local où nous pourrions parler plus à l'aise ?

Tallendy acquiesça.

— Venez dans ma cabine personnelle...

Sa haute taille le contraignit à se baisser pour sortir de l'infirmerie. Entourés par les gardes, les trois prisonniers suivirent le Directeur dans la coursive centrale et aboutirent bientôt à l'escalier menant au deuxième pont. Arrivé devant sa cabine, Tallendy invita Burke, le Commandant du destroyer, à assister à l'entrevue, puis il renvoya les autres officiers. Seuls deux gardes resteraient devant la porte, prêts à intervenir au moindre appel.

Une fois ses hôtes installés, Tallendy darda ses yeux autoritaires sur le groupe et reprit l'interrogatoire.

— Lequel d'entre vous commande cette expédition ?

— Moi ! proclama Mauragus avec une nuance de défi.

J'en revendique la pleine et entière responsabilité !

— Quels étaient vos mobiles ?

Le chirurgien ignora délibérément la question et déclara :

— Commençons par le début, vous constaterez que mes mobiles ont changé au fur et à mesure que surgissaient des faits nouveaux. Des découvertes personnelles, que j'ose qualifier de très importantes, m'ont mené devant une énigme. D'autre part, une observation ahurissante relevée par mon ami Sprendel au cours des essais d'un récepteur d'ondes stellaires, a orienté mes idées dans une direction précise. Nous allons vous relater toute l'histoire mais, afin de ne pas perdre un temps précieux, je vous saurais gré de donner immédiatement à l'équipage des consignes lui interdisant l'usage des armes de bord. Une catastrophe risque de se produire si vous ne tenez pas compte de ma demande...

Réticent, Tallendy consulta le Commandant Burke d'un signe de tête. L'officier, conscient de ses responsabilités, ne répondit pas tout de suite.

— Tout ce que je peux faire, concéda-t-il enfin, c'est d'interdire l'emploi de la force tant qu'aucune agression caractérisée ne sera dirigée contre mon bâtiment et mes hommes...,

— Je ne vous en demande pas davantage, s'empressa de dire

Mauragus. Je désire simplement éviter qu'une panique injustifiée ne déclenche votre tir. Mettez le destroyer en état d'alerte si vous voulez, mais n'autorisez aucune action sans ordre de votre part.

— D'accord, fit l'officier.

Il se leva et se dirigea vers l'interphone pour donner ses instructions d'une voix nette et incisive, puis il vint se rasseoir.

— Allez-y, je vous écoute, enjoignit alors Tallendy au chirurgien.

Mauragus, Sprendel et Haven exposèrent en détail par quel concours de circonstances extraordinaires ils avaient entrepris ce voyage sur Gamma. Très impressionné en dépit de sa longue expérience, le Directeur ne les interrompit pas une seule fois, tout au plus ébaucha-t-il quelques gestes qui, mieux que des mots, révélaient son indicible surprise.

*

* *

A Fairfax, Townside et Miss Hopkins se débattaient dans le plus cruel embarras. La disparition de la fusée indiquait-elle la réussite ou l'échec du projet ? Fallait-il prolonger indéfiniment l'écoute dans l'espoir d'une reprise de la communication, ou se résigner à la considérer comme définitivement rompue ?

Chose plus grave, le Service national d'Information avait diffusé au début de la matinée une nouvelle annonçant avec fracas l'incompréhensible évanouissement d'un destroyer de la police de l'Espace, alors qu'il pourchassait une petite fusée privée au delà de l'orbite de la Lune. Un observatoire spécial consacré à la surveillance du ciel avait assisté à l'effacement des fuyards, puis à l'escamotage de l'unité de chasse. La présence du Directeur Tallendy à bord du destroyer donnait à l'événement un caractère encore plus sensationnel, et l'émotion des services officiels ne le cédait en rien à celle du public.

Townside prévoyait que d'ici quelques heures on s'aviserait de l'absence insolite du Professeur, de Haven et du Docteur Mauragus. Même si la police ne faisait pas tout de suite un rapprochement entre leur départ et la mystérieuse aventure du destroyer, elle ne manquerait pas de l'interroger. Puisque cet observatoire avait localisé approximativement le point d'envol de la fusée, ce qui avait motivé la mise en branle du dispositif d'interception, on soupçonnerait tôt ou tard qu'un lien devait unir les deux affaires.

Le jeune ingénieur risquait d'être coincé dans une situation inextricable. Pour les enquêteurs, qui mieux que lui était au courant des travaux et des déplacements du Professeur Sprendel ? Qui, mieux que Miss Hopkins, pouvait connaître les faits et gestes du Docteur Mauragus ?

Si les deux assistants démontaient le Miratéscope et le Starwatran pour soustraire ces appareils compromettants aux investigations de la police, ils se priveraient du seul moyen de communication possible avec Gamma et, qui sait, avec les trois savants ? S'ils les laissaient en place, l'ingénieur et l'infirmière seraient inmanquablement amenés à en expliquer l'usage, car les détectives scientifiques avaient le nez fin.

Dans le laboratoire du Professeur, les deux jeunes gens, ivres de fatigue (ils n'avaient pas fermé l'œil depuis la veille) tenaient un conciliabule assez déprimant.

— Peut-être serons-nous encore tranquille pendant quarante-huit heures ? Espérait Townside. Mais nous les aurons certainement sur le dos le troisième jour, en mettant les choses au mieux.

— Et si nous disparaissions nous-mêmes ? suggéra soudain Miss Hopkins. Ça nous permettrait de gagner du temps...

L'idée paraissait bonne à première vue, mais Townside l'abandonna presque aussitôt.

— Cette fuite serait un aveu, dit-il. Ils auraient tôt fait de nous rattraper. Par ailleurs, il faut bien que nous restions ici pour la liaison. Supposez que le miracle de Hexton se reproduise ?

— Et si c'était le cas, à quoi serions-nous utiles ?

— Précisément, nous l'ignorons, mais nous sommes là pour ça...

Une immense lassitude s'empara d'eux. Comment sortir de ce cercle infernal ? Par quelle malchance ce destroyer avait-il disparu lui aussi ? Sans lui, personne ne se serait inquiété...

Machinalement, Townside alluma la radio pour écouter un peu de musique. Rien de tel pour détendre l'esprit dans les moments difficiles et pour réconforter un moral défaillant. Des rythmes mélodiques envahirent le laboratoire. Le visage de l'infirmière s'éclaira d'un sourire.

Pour échapper à l'atmosphère oppressante où tous deux baignaient depuis quinze heures, Miss Hopkins aborda d'un ton léger un autre sujet de conversation.

— Au fait, dit-elle, maintenant que les circonstances nous enchaînent l'un à l'autre, vous pourriez peut-être me révéler votre prénom, si toutefois vous ne considérez pas ceci comme une intolérable indiscretion de ma part ?

Mal à l'aise, Townside s'agita. L'ironie féminine lui séchait toujours les paroles dans la gorge et venant de Miss Hopkins, une phrase pareille le paralysait aussi sûrement qu'une piqûre de curare. Avec une perversité doublée d'un sens aigu de la psychologie, l'infirmière reprit :

— Croyez bien, mon cher Townside, que je ne désire pas abattre le mur de votre vie privée, mais il me semble que cette confidence ne

nuirait pas à la cordialité de nos rapports... Personnellement, je ne m'oppose pas à ce que vous m'appeliez Margaret, ou même Margie.

Eperdu, l'ingénieur cherchait vainement à décontracter sa gorge et à émettre une phrase par laquelle il eût sauvé la face, mais il était déchiré entre l'intention de répondre d'un ton naturel et celle de se précipiter aux pieds de la jolie jeune femme. Malheureusement, l'état de ses jambes n'était guère meilleur que celui de ses cordes vocales et il fut contraint de rester immobile, crispé, enveloppé dans un silence qui devenait désobligeant à mesure qu'il se prolongeait. Le trouble de Townside s'en accrût d'autant et, par une sorte de prodige, il parvint enfin à murmurer, cramoisi :

— ... Archibald...

Miss Hopkins, après avoir pleinement joui des souffrances qu'elle venait d'infliger à son trop timide soupirant, s'écria avec gentillesse :

— Oh ! Archie... que je suis heureuse que vous ne vous appeliez pas Tim, Mac ou Hilary... Je ne l'aurais pas supporté, il me semble...

Pour la première fois de sa vie, Townside se félicita de son prénom. Il retrouva une légère assurance et osa déclarer :

— C'est en souvenir de mon grand-père, le Professeur de la Faculté de Cleveland, celui qui a découvert la formule du xylon...

Cette ascendance scientifique constituait de toute évidence les lettres de noblesse du jeune homme et son interlocutrice sembla être particulièrement impressionnée.

— Vous êtes le petit-fils de l'inventeur du xylon ? Mais c'est prodigieux ! Et vous ne m'en aviez jamais rien dit...

— Je ne croyais pas que cela vous aurait intéressée, articula modestement Archibald. Nous n'avons jamais pu bavarder d'autre chose que de cette sacrée entreprise !...

— Bah, n'exagérons rien ! fit Margaret avec un soudain optimisme que la situation ne justifiait pourtant pas. Peut-être aurons-nous dorénavant l'occasion de parler d'autre chose ?

A cet instant précis, le concert prit fin et la voix du speaker annonça, comme pour démentir l'espoir exprimé par l'infirmière :

« *Dernières informations. De Washington :*

« *La disparition du destroyer S. 84 de la Police Sidérale provoque des remous au Congrès. Plusieurs Sénateurs ont interpellé le Secrétaire d'Etat à la Recherche scientifique pour lui demander un rapport sur les circonstances de cette perte. Les experts ne sont pas d'accord. Certains estiment que le spacione f a été anéanti par une force mystérieuse et que l'équipage, qui comptait vingt-six hommes, doit être considéré comme perdu. D'autres prétendent qu'on ne peut formuler de conclusion avant que soient élucidés certains points obscurs révélés par l'enquête.*

Les autorités compétentes sont notamment intriguées par le fait que

la fusée prise en chasse par le destroyer ait disparu comme lui sans laisser la moindre trace. Ceci réfute les hypothèses avancées dans certains milieux au sujet d'une possibilité de sabotage.

Les proches collaborateurs du Directeur Tallendy croient cependant qu'il existe une corrélation entre la présence de leur chef à bord du spacione et un incident qui s'est produit il y a quelques semaines à l'orbite d'Uranus. On se souvient sans doute qu'une fusée d'origine inconnue a tenté de franchir les limites du système solaire. Poursuivie par une flottille de la police, elle s'était littéralement volatilisée devant les yeux des vigies électroniques. Or, de l'avis unanime des commandants, la fusée n'avait pas été atteinte par les salves. Au contraire, elle ripostait avec vigueur au moment où elle s'est évanouie dans les détecteurs.

L'enquête fera peut-être de la lumière en rapprochant ces deux incidents et les travaux s'orientent, en ce sens.

Autres nouvelles... »

Margaret et Archibald se regardèrent longuement, hésitants quant à la signification que ces nouvelles pouvaient revêtir pour eux.

— Ils ont tout de même deviné le lien avec l'affaire Hexton, finit par dire l'ingénieur.

— Mais, dans l'ensemble, ils ne sont nulle part, rétorqua l'infirmière. Pas question de Fairfax, pas question de nos patrons, c'est toujours du temps de gagné. Au fait quelle heure est-il ?

— Cinq heures.

— Eh bien, il est inutile de nous morfondre ici. Reposons-nous deux heures, puis sortons ensemble et prenons au moins un repos convenable. Nous rentrerons vers minuit et nous verrons alors, grâce au Miratéscope, si oui ou non nos trois piqués ont atterri sur Gamma.

La désinvolture et le manque de respect de Miss Hopkins, autant que son autorité, ranimèrent les craintes de Townside. Margaret était une maîtresse femme. Elle avait raison, mieux valait se montrer en ville et sortir pour quelques heures de cette atmosphère déprimante. Sans sous-estimer la difficulté qu'il éprouverait à faire bon visage en cas d'une rencontre fortuite, l'ingénieur était pourtant ravi de se promener en compagnie d'une personne aussi jolie que Margaret.

Les appréhensions du jeune homme étaient justifiées. Au bout d'une demi-heure de marche dans la ville, il avait croisé trois anciens camarades qui, d'ordinaire, ne le saluaient que de loin. Aujourd'hui, ces fâcheux personnages lui témoignaient une cordialité inhabituelle et ils prolongèrent futilement la conversation pour lancer de longs regards admiratifs à Miss Hopkins.

Avec une raideur dont il ne se serait pas cru capable, il mit une fin prématurée à ces entretiens déplaisants. Margaret le remercia pour cette attention et Townside, le torse bombé, poursuivit son chemin en prenant audacieusement la jeune fille par le bras. Néanmoins, il crut

qu'il allait céder à la panique quand un vieil ami du Professeur Sprendel, le District Attorney Metcalf, lui posa soudain la main sur l'épaule.

— Bonsoir, Townside ! dit le magistrat d'un ton enjoué en lui pompant le bras. Comment va ce vieux Sprendel.

L'ingénieur se racla la gorge et, pour se donner un minimum de réflexion, il bredouilla :

— Heu... Permettez-moi de vous présenter Miss Hopkins, l'assistante du Docteur Mauragus.

— Très heureux, fit l'homme de loi, qui le paraissait effectivement.

La jeune fille inclina la tête avec un sourire plein de grâce.

— Très heureuse, Monsieur le Procureur... Ce mois de février est vraiment splendide, ne trouvez-vous pas ?

— En effet, en effet... Je n'avais pas encore eu le plaisir de vous rencontrer à Fairfax.

— Je n'ai guère le loisir de sortir, soupira l'infirmière d'un air propre à inspirer de la pitié au cœur le plus endurci. Si le Docteur Mauragus, le Professeur Sprendel et leur ami Haven n'avaient pas décidé de passer ensemble une semaine en Floride, je n'aurais pas eu la joie de vous voir.

Flatté, le magistrat s'inclina et dit :

— Je m'en voudrais d'interrompre ces courts moments de liberté. Ravi de vous connaître, Miss Hopkins. Au revoir, Townside !

Et l'homme de loi lui appliqua une claque cordiale sur l'omoplate, tout en esquissant un clin d'œil que le jeune homme jugea du plus mauvais goût. Soulagé pourtant d'être débarrassé de cette inquiétante présence, Archibald essuya furtivement la sueur qui perlait sur son front. Margaret, sereine comme peuvent l'être les femmes après un épouvantable mensonge, le tira en avant.

Ils n'avaient plus que le temps de dîner et de regagner le laboratoire pour l'expérience du soir. En dépit de son air insouciant, Miss Hopkins était tenaillée par le désir de savoir si Mauragus et ses amis avaient rejoint Hexton.

CHAPITRE XI

Tallendy s'abîma dans une profonde réflexion. Les trois prisonniers attendirent anxieusement le résultat de ses pensées. Le Commandant Burke, impassible, s'interdisait tout commentaire. Ce cas dépassait ses attributions et il se félicitait *in petto* que le Directeur du Service National des Recherches y fût mêlé : la question des responsabilités ne se posait donc pas.

Finalement, Tallendy se leva pour arpenter sa cabine de long en large. Mauragus, qui avait espéré une réponse plus prompte, commença à s'énerver. A la longue, il n'y tint plus.

— Eh bien, que comptez-vous faire ? Questionna-t-il avec brusquerie.

Le Directeur releva la tête vers son interlocuteur et débita d'un ton accusateur :

— Malgré tout l'intérêt que j'ai porté à votre récit et l'attrait scientifique incontestable de votre expédition, vous avez délibérément transgressé les lois. Votre cas est d'autant plus grave que, malgré le profit que pouvait en tirer l'humanité, vous vous êtes abstenus de faire part de vos découvertes aux services compétents. Au lieu de solliciter des autorisations, des directives et une aide, vous avez agi d'une façon indépendante. Vous avez violé une demi-douzaine d'articles du code sans vous soucier des conséquences lointaines de vos actes. Mon rôle consiste précisément à réprimer de tels agissements, et ce ne sont pas les circonstances actuelles qui m'en empêcheront !

Haven, Sprendel et Mauragus restèrent interloqués. Ils s'attendaient à tout sauf à cela ! Tallendy, d'ailleurs, s'empressa de leur retirer le moindre doute.

— Commandant Burke, veuillez constituer séance tenante une Cour Martiale devant laquelle seront traduits ces criminels. Une procédure rapide suffira, puisque les délits sont flagrants et les coupables en aveu : la conversation a été enregistrée, c'est une preuve à verser au dossier, elle rend l'interrogatoire inutile. L'application de la loi n'aura jamais été plus simple. Avant une heure, la peine de mort peut être prononcée. Faites diligence, je vous prie.

— Mais, Tallendy, vous ne pouvez pas faire ça ! protesta Mauragus, blanc comme un linge. Je vous rappelle que nous sommes hors de votre juridiction !

— C'est un point à débattre sur le plan juridique, mais qui n'est pas de votre ressort, trancha le Directeur d'un ton sans réplique.

— Qu'advient-il de nos travaux ? S'inquiéta Sprendel, très pâle.

— Rassurez-vous, nous les poursuivrons.

Et Tallendy, inflexible, sonna les deux gardes. Ceux-ci reconduisirent les prisonniers à l'infirmerie et en verrouillèrent la porte. Haven s'affala sur son lit et geignit :

— Nous voilà dans de beaux draps... Cette brute de Tallendy est décidément plus bornée que je ne l'avais imaginé.

— Quel prétentieux imbécile ! Proféra le physicien dont l'indignation balayait tout autre sentiment. Si au moins il nous supprimait *après*... mais il est fichu de réclamer l'exécution immédiate.

— C'est un abus de pouvoir intolérable ! Gronda Mauragus. Il le paiera tôt ou tard.

— Sam, n'oublie pas que personne ne soupçonnera notre fin, fit remarquer Haven. Car je me demande comment eux parviendront à en sortir...

Une heure ne s'était pas écoulée depuis l'entrevue avec Tallendy que la porte se rouvrit avec fracas. Pistolets au poing, quatre policiers intimèrent aux prisonniers l'ordre de les suivre. En file indienne, le groupe s'achemina jusqu'au salon, aménagé en tribunal pour la circonstance.

Les débats furent menés tambour battant. Les inculpés refusant de plaider pour leur défense, l'accusation eut beau jeu de convaincre les juges. Tallendy n'assistait à la procédure qu'en spectateur, il n'intervint pas dans le réquisitoire. Comme il l'avait prévu, les charges étaient trop accablantes pour entraîner un autre verdict que la peine maximum, c'est-à-dire la mort par fusillade.

Quand le verdict tomba, Mauragus se redressa et proclama avec une insolence voulue :

— J'espère, Messieurs, que vous réalisez pleinement le ridicule de cette sinistre comédie. Si nous avons commis un méfait en cherchant à percer certains mystères de la vie et de la mort, nous avons sacrifié notre existence à ce but. Votre sentence est grotesque, elle anticipe inutilement sur la réalité car vous êtes aussi sûrement condamnés que nous. Je crois ne pas me tromper en affirmant qu'aucun d'entre nous ne regagnera jamais la Terre !

Le chirurgien avait appuyé sur les mots avec une telle conviction qu'un réel malaise s'empara du Tribunal. Tallendy, désireux d'éviter que les paroles de Mauragus n'impressionnent davantage les membres présents, déclara avec une sèche autorité :

— L'exécution aura lieu sur le lac gelé dans une demi-heure.

Sur un signe du Commandant Burke, les prisonniers furent encadrés et on leur passa les menottes. Puis l'officier s'informa des dernières volontés des détenus comme s'il accomplissait la plus routinière des formalités administratives. L'un après l'autre, le

Professeur, Haven et Mauragus secouèrent négativement la tête : ils étaient trop écoeurés pour éprouver le moindre désir. Par la faute de Tallendy, ils allaient connaître la fin la plus idiote qui se puisse concevoir, celle provoquée par une salve.

*
* *

Un silencieux cortège sortit peu après de la coque du spacione. Dans l'obscurité profonde de Gamma, trouée par les faisceaux conjugués de quatre puissants projecteurs qui délimitaient une zone de clarté, une trentaine d'hommes se réunirent en quatre groupes. Le peloton de huit policiers s'aligna parallèlement au long fuseau du destroyer. A sa droite, l'état-major et l'équipage du spacione, à sa gauche figuraient Burke et Tallendy. Enfin, à dix pas devant les hommes en arme, et distants d'un mètre l'un de l'autre, les trois condamnés revêtus de leur combinaison thermique, se tenaient très droits, les mains liées derrière le dos.

Sprendel, Haven et Mauragus, éblouis par l'éclat des phares braqués sur eux, ne voyaient pratiquement rien, sinon la glace à leurs pieds. Ils en étaient arrivés à souhaiter que tout se déroule très vite et qu'on leur épargne un cérémonial qui n'avait aucun sens.

Un officier se détacha du groupe de l'état-major et prit le commandement du peloton. Un ordre bref : les policiers épaulèrent...

Mais, soudain, ils laissèrent tomber leurs armes de saisissement. Derrière les trois condamnés, une lueur verte venait d'apparaître. Semblable à une fumée, elle s'étirait, se roulait et se condensait. Son opacité augmentait, de même que son éclat. Atterrés, les officiers fixaient cette lumière mouvante, dotée d'une existence propre, et dont l'aspect était apocalyptique. Bouche bée, Tallendy et Burke contemplaient avec fascination l'inexplicable phénomène. Seuls les trois condamnés ne se doutaient de rien et ne comprenaient pas le flottement qui se manifestait parmi les hommes du peloton. Malgré les phares du destroyer, ils finirent par deviner qu'il se passait quelque chose *derrière* eux. Ils se retournèrent et furent médusés. Une sorte de brouillard vert se scindait en de nombreux flocons qui, chacun, prenaient rapidement une forme humaine.

Partagés entre un espoir insensé et une terreur irrépressible, ils reculèrent instinctivement vers les policiers chargés de les exécuter et ceux-ci ne s'en avisèrent même pas. Les paroles prononcées par Mauragus à l'issue de sa condamnation fulgurèrent dans l'esprit de Burke... Tallendy se livrait à des efforts désespérés pour ne pas céder à l'épouvante.

Aucun des spectateurs n'aurait pu dire combien de temps avait

duré le miracle, si c'était une seconde ou dix, ou trente, mais, avant même d'avoir pu émettre un hurlement qui les aurait soumis à la panique la plus folle, les hommes du destroyer se virent environnés d'êtres vêtus d'une longue tunique blanche. Ce devaient, ce ne pouvaient être que des hommes, encore que leur résistance au froid et leur mystérieuse apparition eussent pu en faire douter. Ils étaient une cinquantaine, si semblables qu'on aurait été incapable de les distinguer : tous avaient le même visage serein et inexpressif, gris comme la pierre, et leurs orbites profondément enfoncées recélaient des yeux sans vie, dotés d'un iris glauque.

Mauragus sortit le premier de l'anéantissement mental qui le paralysait autant que ses deux amis et l'équipage du destroyer. Sa voix, à peine étranglée, vibra dans l'oppressant silence.

— Des ressuscités !...

Ces mots ranimèrent Sprendel et Haven, hypnotisés par cette foule hallucinante composée d'êtres de même taille. Par contre, les paroles du chirurgien semèrent le désarroi parmi les policiers. Une dizaine d'entre eux se mirent à détalier dans toutes les directions en claquant des dents. D'autres, pétrifiés de frayeur, tombèrent à genoux et rampèrent frénétiquement vers le destroyer, comme si le bâtiment leur eût offert un asile sûr. Plus maître de lui, Burke dégaina son pistolet et commanda d'une voix forte :

— Halte ! J'abattrai le premier qui tentera de fuir !

— Où voulez-vous qu'ils fuient, Commandant ? demanda une voix calme mais très nette, au timbre assourdi.

L'officier scruta les visages identiques qui se trouvaient à proximité de lui pour situer son interlocuteur. Celui-ci parla de nouveau.

— Et pourquoi tirer ? Seuls les *vivants* s'entretiennent...

Une sueur glaciale inonda, pour la première fois, le dos du Commandant Burke. La peur le submergea parce que le sens réel de cette phrase toute simple lui échappait ou, peut-être, parce que son cerveau refusait de la comprendre. Tallendy, lui aussi, avait sursauté, tandis que l'expression de Mauragus se transfigurait et s'éclairait comme si, enfin, le chirurgien avait touché la Vérité. Sprendel et Haven commençaient à l'entrevoir, mais leur esprit n'était pas encore assez dégagé de leurs croyances antérieures pour l'admettre d'emblée.

La voix sourde de l'inconnu reprit :

— Qui sont, parmi vous, le Docteur Mauragus, le Professeur Sprendel et l'astronome Haven ?

Les trois amis franchirent la distance qui les séparait du mystérieux émissaire et vinrent se présenter.

— Soyez les bienvenus... Nous attendions votre visite depuis des années, mais personne avant vous n'avait capté nos messages.

Les lèvres pâles articulaient presque mécaniquement, aucune expression ne modelait le visage livide.

— Vous doutiez-vous que nous avions des difficultés ? S'informa le chirurgien en montrant les menottes qui enserraient toujours ses poignets.

— Parfaitement.

— Mais alors, pourquoi avoir tant tardé à venir ?

— Nous étions là, mais *non manifestés*.

— Votre intervention était urgente, pourquoi ne pas vous être *manifestés* plus tôt ?

— Cela n'eût rien changé.

Encore sous le coup de la crainte qui l'avait envahi lorsqu'il avait cru son expérience compromise, Mauragus n'apprécia guère cette opinion et n'hésita pas à l'exprimer.

— Un écart de quelques secondes et nous étions percés par les balles !

— Vous auriez subi cette épreuve sans dommage.

Le chirurgien renonça à poursuivre la conversation sur ce terrain. Il sentait que trop de choses restaient à éclaircir avant de comprendre les conditions dans lesquelles s'était opéré le sauvetage. Une question pourtant lui brûlait les lèvres :

— Avez-vous contacté ici mon collaborateur David Hexton ?

— Oui, fit simplement l'inconnu.

*

* *

Le dialogue pacifique qui avait groupé les trois condamnés et l'un des étranges visiteurs aux allures de fantôme avait plus ou moins restauré la confiance des hommes du destroyer. Si ces derniers reculaient encore avec crainte quand une claire silhouette les côtoyait, ils éprouvaient un énorme soulagement en voyant qu'aucun danger précis ne les menaçait.

Mauragus avait exigé qu'on lui enlevât, ainsi qu'à ses compagnons, les ridicules menottes qui les entravaient. Docile, Tallendy avait ordonné aux policiers de défaire les cabriolets. Ensuite, estimant que le lac gelé n'était vraiment pas un endroit propice aux conversations, le chirurgien avait demandé à son funèbre interlocuteur s'il lui convenait de pénétrer dans le spacioneuf ou s'il désirait les conduire, Haven, Sprendel et lui, dans un autre endroit.

— Je dois vous mener en d'autres lieux, affirma le personnage, sans bouger d'une ligne. Dans les circonstances présentes, je pense que le Directeur Tallendy et le Commandant Burke devraient nous accompagner. Pour vous faciliter les choses, je vous signale que je me

suis appelé antérieurement Ben Selway.

Il s'exprimait avec une correction remarquable. Tallendy et Burke, après un instant d'hésitation, acquiescèrent. L'officier transmit ses ordres et l'équipage réintégra au complet, et avec une satisfaction évidente, les flancs du destroyer. Les projecteurs s'éteignirent et le lac se retrouva plongé dans l'obscurité. Pas aussi totale cependant que le craignaient les hôtes de Ben Selway. Une lueur indécise flottait autour des nébuleux habitants de Gamma et elle se réfléchissait sur la surface de la glace.

Ben Selway estima sans doute qu'un long cortège ne s'imposait pas. Sans que ses traits bougeassent, il leva la main et claqua des doigts. Ce geste devait avoir une signification précise car, sans qu'un mot fût prononcé, les corps des cinquante individus se résorbèrent progressivement. Leurs contours s'estompèrent, se fondirent en un brouillard lumineux tournant sur lui-même, dessinant d'épaisses volutes qui, peu à peu, devinrent transparentes. Un léger halo subsista quelques instants et se dissipa comme une vapeur dans l'obscurité ambiante.

Ce spectacle étrange immobilisa les hommes, mais Selway les ramena au sens des réalités.

— Il faudra vous accoutumer... recommanda-t-il, car vous serez fréquemment témoins de manifestations analogues. Elles ne sont surnaturelles que parce qu'elles échappent à votre compréhension, mais nous vous expliquerons tout cela par la suite.

Mauragus n'était pas disposé à retarder certaines questions, même si elles ne pouvaient lui apporter que des bribes d'information.

— Pourquoi sont-ils tous pareils au point qu'on ne pourrait les reconnaître ?

— L'apparence humaine est, pour nous, une sorte d'uniforme que nous revêtons quand nous désirons établir un contact physique avec un vivant, quand nous voulons être vus, entendus. L'identité des apparences est conforme à notre identité foncière puisque, tous, nous appartenons au même monde. Pourquoi nous différencier ?

Guidés par la lumière falote que dégageait leur émissaire dans les ténèbres, les cinq hommes marchaient à une cadence régulière. Ils avaient atteint le rivage et adoptaient le même chemin que la veille. A nouveau, l'angoisse les étreignait. Des forces maléfiques planaient-elles sur cette région ? Ou se dégageaient-elles de la planète entière ?

Sprendel, toujours positif, s'enhardit à interpeller Selway :

— Sauriez-vous, par hasard, pourquoi nous sommes transis de peur ?

— Je le sais, en effet, mais ce mal s'aggraverait si je vous en révélais maintenant l'origine. Vous n'êtes pas prêts... De plus, cette crainte se dissipera d'elle-même dans peu de temps.

— Où nous conduisez-vous ? S'inquiéta Tallendy.

— Dans un lieu où se trouvent les appareils qui ont établi le contact avec Terre I. Le décor vous sera familier, Professeur Sprendel : il rappelle assez bien votre laboratoire.

— Comment diable connaissez-vous mon laboratoire ?

— Vous nous en avez transmis des photographies, si je ne m'abuse ?

— Je m'en souviens, effectivement. C'était dans la série de photos et de films qui m'ont valu, de votre part, un silence obstiné... Mais vous avez parlé de Terre I. Et la planète où nous nous mouvons actuellement, comment la désignez-vous ?

— Terre II.

Les cinq hommes, complètement abasourdis, méditèrent cette réponse au point de ne plus songer à parler. Le groupe longea la lisière de la forêt pétrifiée et se dirigea vers le flanc d'une montagne qu'on devinait non loin de là. Malgré la rapidité de la marche, personne n'éprouvait le moindre sentiment de fatigue. Selway avançait à longues enjambées, sans se retourner. Combien de temps dura cette promenade fantastique ?

Mauragus aurait pressé l'allure s'il n'avait tenu qu'à lui, mais il savait à présent qu'il touchait au but et qu'il aurait harcelé le guide en vain. Le temps était une valeur sans signification sur Terre II. Au surplus, le chirurgien aurait osé prédire ce qui allait se passer et son impulsivité naturelle devait être réfrénée. Rien ne lui interdisait, cependant, une modeste revanche.

— Dites, Tallendy, vous ne croyez pas que vous aviez l'air intelligent avec votre simulacre de tribunal ? Je ne vous aurais pas cru assez stupide pour monter une pareille mise en scène.

— C'est vous qui êtes un insupportable entêté ! Éructa le Directeur. Ce sont des gens de votre espèce qui ont mis l'humanité à deux doigts de sa perte, il y a un quart de siècle. Il ne faudrait pas de gendarmes s'il n'y avait pas de malfaiteurs... ni de tribunaux si les savants observaient les lois édictées pour leur propre sauvegarde !

— Vous ne pouvez pas exiger d'un homme de science qu'il exécute comme un écolier les devoirs qu'on lui impose, vous étouffez l'esprit de recherche !

— Et vous ne pouvez pas vous prendre pour des demi-dieux, autorisés à jongler avec des forces incalculables et d'en faire l'usage qui vous convient ! clama presque Tallendy dans l'opacité environnante.

— Voyons, Messieurs, laissez là ces querelles, intervint Sprendel d'une voix apaisante. Elles sont d'autant plus ineptes que, dans le fond, vos objectifs ne diffèrent pas.

Seulement, vous n'êtes pas d'accord sur les moyens d'y parvenir.

Absolument étranger à la discussion, Selway articula quelques mots qui rétablirent le calme.

— Si vous êtes porteurs de lampes, je vous conseille d'en faire usage pour ne pas être éblouis quand nous franchirons le portail blanc. Nous sommes virtuellement arrivés.

Ce disant, Selway grimpait au flanc de la montagne, et des torches s'allumèrent derrière lui. Elles éclairèrent un site désolé, rocheux, encombré de pierres et de moellons. Prenant garde à ne pas buter sur les obstacles, les terriens gravirent la pente.

Soudain, ils s'immobilisèrent, car Selway venait de faire un signe : un énorme bloc de basalte pivota.

CHAPITRE XII

Aussitôt une intense lumière jaillie de l'entrebâillement éclaira les environs et aveugla les arrivants. Peu à peu, les yeux s'accoutumèrent à cette clarté fulgurante et un large escalier de porphyre apparût, creusé à l'intérieur de la montagne. Selway se remit en marche et pénétra dans la caverne, suivi de ses compagnons. Dès qu'ils furent entrés, le bloc revint en place et ils se retrouvèrent dans une salle parfaitement nue, large d'une vingtaine de mètres et haute de cinq, où aboutissait l'escalier aperçu de l'extérieur. Ils l'empruntèrent et virent qu'il comptait au moins une centaine de marches. En l'escaladant, ils constatèrent que la température était beaucoup plus élevée qu'à l'extérieur ; aussi, lorsqu'ils atteignirent le sommet, ils transpiraient tous abondamment.

Selway, toujours taciturne, les mena dans une salle aux belles proportions, meublée avec raffinement, mais où l'on découvrait les objets les plus disparates : vases étrusques, coussins arabes et petites tables à thé chinoises, amphores romaines, commodes orientales de nacre, tapis de Smyrne. L'ensemble donnait pourtant une impression d'unité, de confort et d'intimité. Sprendel, observateur par nature, nota que tout avait l'air passablement neuf. Cette pièce ne devait pas servir souvent, ou bien elle était entretenue d'une façon impeccable.

De sa voix monocorde, Selway débita :

— Je vous prie de prendre place et de vous reposer. Ma mission prend fin ici. Dans quelques instants, vous aurez l'occasion de vous renseigner plus amplement sur notre royaume.

Ceci dit, il s'estompa, se désintégra en une sorte de gaz opaque et lumineux qui s'évapora comme une fumée de cigarette.

Mauragus, nullement démonté, se tourna vers Sprendel.

— Eh bien, Prof, comment expliques-tu ça ? demanda-t-il à la fois sarcastique et triomphant, heureux d'assister à la mise en déroute des notions les plus fondamentales de la physique.

Le Professeur ne réagit pas comme l'autre l'avait espéré.

— Je compte sur toi pour m'en révéler le fin mot, dit-il en haussant les épaules. Vas-y, je t'écoute...

— Pour quelle raison dénomment-ils cette planète : Terre II ? murmura Haven, que cette question semblait particulièrement tourmenter.

Tallendy ruminait encore les arguments de la discussion qui l'avait opposé à Mauragus et se contentait de jeter autour de lui des regards investigateurs. Quant à Burke, il cherchait à interpréter les premières paroles qu'avait prononcées l'énigmatique Selway, mais il

ne leur découvrait aucun sens acceptable.

Les cinq hommes furent tirés de leur méditation par un spectacle qui, déjà, ne les surprenait plus : une boule de fumée était en train de se rassembler au milieu de la pièce et une *manifestation* allait se produire. Leur attente ne fut pas déçue : deux êtres se matérialisèrent devant eux. L'un était un homme à cheveux blancs, les mains décharnées réunies dans un geste de prière ou de salut. L'autre, nettement plus jeune et plus robuste, était connu de Sprendel, de Haven et de Mauragus : c'était David Hexton.

Celui-ci vint vers eux et, de la façon la plus naturelle du monde, il s'inclina vers le chirurgien et lui dit :

— Je suis très heureux de vous voir, Docteur. Grâce à vous, j'avais réintégré mon enveloppe sur Terre I. Maintenant que vous voici sur Terre II, vous comprendrez que vos efforts étaient inutiles.

Avant que Mauragus fût revenu de sa stupéfaction, Hexton poursuivit :

— Je vous présente Samuel Hexton, qui fut mon grand-père et un physicien remarquable, dont les travaux ont permis la liaison entre les deux mondes.

Sprendel et Tallendy, en proie à une agitation qu'ils ne songeaient pas à dissimuler, se levèrent d'un seul élan et fixèrent le vieillard.

— Samuel Hexton ! s'exclama le Professeur sidéré... Mais je vous ai connu... vous étiez professeur à l'Université de Heidelberg...

— C'est exact, acquiesça le personnage. C'est en cette qualité que j'ai vécu sur Terre I. Docteur Mauragus, je vous félicite pour votre opiniâtreté. Sans elle et sans le concours précieux de vos deux collaborateurs, je crains bien qu'aucun pont n'aurait pu être jeté entre nos deux mondes. Or, j'estime que ce pont est nécessaire : la population de Terre I se débat dans de trop grandes souffrances pour que nous ne tentions pas d'y porter remède.

— Permettez ! Intervint le Commandant Burke. Si je comprends bien, vous avez l'intention de porter atteinte au statut des communications sidérales. En tant qu'officier, il est de mon devoir de vous prévenir que...

— La barbe ! Coupa Mauragus. Vous pouvez désormais rengainer vos avertissements. Ouvrez vos larges oreilles, écoutez et tâchez de comprendre...

Suffoqué, le Commandant cherchait une verte réplique quand Tallendy, outré par la sortie du chirurgien, regimba :

— Je vous interdis de parler sur ce ton à un représentant des forces terrestres...

— Alors, vous n'avez pas encore saisi que ni Burke, ni vous, ni moi, nous ne représentons plus rien du tout ? demanda Mauragus avec

commisération. Mon cher, préparez-vous à de sérieuses secousses... je m'en voudrais de vous en retirer la surprise...

Samuel et David Hexton avaient assisté à la discussion sans trahir la moindre impatience. Voyant qu'elle prenait fin. Samuel Hexton sortit de son mutisme.

— Je crois, Messieurs, qu'il m'incombe de vous éclairer sur les circonstances qui vous ont amenés ici, les uns parce qu'ils le désiraient, les autres par un hasard imprévisible.

Sans qu'il sût pourquoi, et par une de ces fantaisies dont la pensée est coutumière dans les moments les plus critiques, Haven réalisa soudain qu'il n'avait plus mangé depuis quarante-huit heures et qu'il n'en souffrait nullement. Il n'eut pas le temps de s'appesantir sur cette anomalie car, d'un geste large et affable, le vieux Hexton invitait chacun à prendre place. David vint s'asseoir près de Mauragus.

— Au préalable, laissez-moi vous rassurer sur un point. Les matérialisations et disparitions auxquelles vous avez assisté depuis votre arrivée sont motivées par votre présence. Nous n'y avons jamais recours en d'autres temps, c'est tout à fait superflu. Le mécanisme est parfaitement naturel et vous deviendrez capable d'en faire autant : ce n'est qu'une maîtrise à acquérir. De même, le mobilier qui vous entoure a été condensé à votre intention car nous n'en faisons pas usage. Par contre, les appareils que vous verrez tout à l'heure sont, eux, indispensables à la création d'ondes physiques et ils ont donc une existence matérielle constante. C'est par eux que nous sommes entrés en relation avec Terre I.

— Excusez-moi, interrompit Haven, mais pourquoi parlez-vous de Terre I et de Terre II. Qu'y a-t-il de commun entre notre planète et celle-ci ?

— J'aurais préféré aborder cette question plus tard, après vous avoir exposé le sujet dans son ensemble, toutefois, je comprends votre impatience. Ne vous effrayez cependant pas de ce qui va suivre... Voici, la Terre I est celle qui porte la Vie, elle appartient à un système en évolution dont le soleil est le centre. La Terre II est la réplique fidèle de la première, mais elle fait partie d'un système stable et porte la Mort.

— Puis-je conclure de vos paroles que Terre II est bien le séjour des êtres qui, ayant vécu sur Terre I, sont... ce que nous appelons décédés ? Questionna Mauragus avec une certaine crispation répandue sur les traits.

— Vous le pouvez, confirma Samuel Hexton paisiblement. Vous vous trouvez ici en un lieu dont les hommes ont toujours soupçonné l'existence et qu'ils ont désigné, selon leurs croyances, par : l'Autre Monde, l'Au-delà, ou le Royaume des Ombres, le Nirvana, le Ciel et l'Enfer, autant d'expressions imaginées et commodes, mais sans

signification réelle. Je préciserai, en termes plus scientifiques, que ce séjour est celui de l'Esprit. *Il est aussi impossible à un vivant de subsister sur Terre II qu'à un esprit de s'accrocher à Terre I.* La Nature le veut ainsi.

— Mais... nous y sommes pourtant, nous ! objecta Tallendy avec force.

Le vieux Hexton lui jeta un regard trouble...

— En effet, concéda-t-il. Tirez donc vous-même la conclusion...

Tallendy et Burke se dressèrent, hagards, une lueur de folie dans les yeux.

— Oseriez-vous prétendre que... que nous sommes MORTS ? Bégaya le Commandant.

— Je ne prétends rien, murmura Samuel Hexton ; je constate un fait purement physique et qui ne souffre aucun démenti. En passant de Terre I à Terre II, vous êtes aussi passés de vie à trépas.

— Mais je suis bien vivant ! hurla Burke en se tâtant convulsivement bras et jambes. Je vois... j'entends... je parle... je bouge !

Sa voix avait atteint un paroxysme, et son affolement s'amplifiait à mesure qu'il cherchait des preuves. Hexton, impassible, le laissa se débattre un moment, puis rectifia :

— Votre décès ne datant que d'hier, votre esprit n'a pas encore quitté l'enveloppe charnelle ; c'est cela qui Vous induit en erreur... Il faut au moins trois jours pour que la *séparation* s'accomplisse.

— C'était donc bien ça ! s'écria Mauragus, trop enthousiaste pour se réjouir de l'effondrement de ses deux ennemis. Je n'ai jamais obtenu de résurrection après soixante-douze heures parce que le corps était démuné de l'esprit, sans lequel il ne peut se ranimer.

— Vous avez parfaitement raison, Docteur Mauragus. Et ceci me fournit en passant l'occasion d'améliorer les connaissances du Professeur Sprendel. D'après la physique classique, l'Univers est bâti avec de l'énergie : chaleur, lumière, matière et forces sont des formes transitoires et souvent interchangeables, elles sont des aspects divers et reconnus de l'énergie. Mais celle-ci, d'où sort-elle ?

Un silence absolu accueillit cette énigme. Devant son auditoire fasciné Samuel Hexton continua son tranquille exposé.

— Les hommes se sont toujours demandé comment l'Univers avait été créé, quel avait été le *commencement* de ce prodigieux fourmillement d'étoiles, de planètes et de galaxies accomplissant dans l'espace une sarabande inimaginable. Vous tous, qui êtes des gens cultivés, vous avez accepté le fait que la désintégration d'un gramme de métal dégage simultanément une lumière aveuglante, une chaleur stellaire et une formidable poussée ; vous êtes familiarisés avec le fait qu'une chaudière actionne des machines ou qu'un obus devient

brûlant quand il s'écrase contre un obstacle. Mais ne vous est-il jamais venu à l'idée que l'énergie elle-même pouvait provenir d'une autre force ? Cette autre force existe, mais les hommes ne l'ont mise en évidence qu'au cours de rares expériences, ce qui fait que le vocabulaire ne contient pas de mot précis pour la désigner. Il n'y a que des termes impropres dont je suis bien contraint de me servir puisque je n'en ai pas d'autres. J'appellerai cette force, mère de toutes les autres, énergie spirituelle. Elle a ceci de particulier qu'elle est capable d'engendrer par elle-même toutes les autres. Tous les êtres vivants en détiennent une parcelle. Selon qu'ils sont plus ou moins doués, ils accomplissent ce que vous appelez des miracles, ils entraînent les foules ou réalisent des prouesses incompréhensibles. Lorsqu'ils en sont privés, on les qualifie de déments. Nous, qui sommes sur Terre II, nous avons la maîtrise absolue de cette énergie spirituelle et c'est pourquoi nous pouvons à volonté nous métamorphoser en matière ou nous dissoudre. Vous avez là, en petit, une image de ce qu'à été la création de l'Univers : c'est la même force qui s'est mise en action et qui s'est condensée en matière dont sont sortis les astres.

Sprendel, contrairement à ce qu'auraient prévu ses deux amis, ne souleva aucune objection. Il se réservait probablement de passer au crible les arguments du vieux Hexton car, s'il ne leur opposait pas une incrédulité systématique, il ne les acceptait pas non plus d'emblée. Il était contraint de réviser ses conceptions, mais il demeurerait néanmoins sceptique sur bien des points. Le physicien était notamment tracassé par cette sensation d'angoisse qui l'avait étreint, comme Sam et Haven, lors du débarquement. Il ne voyait pas d'explication plausible dans les paroles de Hexton. Il renouvela donc la question qu'il avait posée à Selway.

— Cette sensation résultait de votre passage de la vie à la mort, répondit le vieux savant. Elle atteint tous les êtres au moment où ils franchissent le seuil de notre monde. Pour vous tous, qui n'aviez même pas notion de la transformation qui s'était opérée et qui pensiez que votre santé n'était pas altérée, c'était le seul indice sensible du passage. Selway a bien fait de ne pas vous répondre avant que je ne vous aie parlé.

— Mais à quel moment précis sommes-nous passés d'un monde dans l'autre ?

— A l'endroit du rendez-vous, à quatre cent mille kilomètres de la Terre.

Mauragus s'écria :

— Nous ne nous sommes rendu compte de rien ! C'était exactement comme si nous poursuivions notre route dans l'espace. Pour ma part, j'avais toujours pressenti qu'aux frontières du Vide existait une sorte de ligne de démarcation entre le monde des vivants

et l'empire des morts. J'étais persuadé que les zones de vie et de mort étaient délimitées dans l'espace comme les forêts et les déserts sur la Terre. On trouve trop d'indications à ce sujet dans les religions et les philosophies pour négliger le fond de vérité qu'elles dissimulent. Je me suis penché sur ce problème pendant des années. La découverte accidentelle de mon ami Sprendel semblait ouvrir une voie, et je n'ai pas voulu rater l'occasion.

Mauragus, s'avisant soudain qu'il s'était laissé emporter par le sujet et qu'il avait omis l'essentiel, reprit après un bref silence :

— Mais... quatre cent mille kilomètres ne représentent pas la distance de Terre I aux frontières du Vide. Alors comment se fait-il que... ?

— Je vous répondrai bientôt, après vous avoir montré nos installations, promit Samuel Hexton. N'oubliez pas que, nous aussi, nous avons un motif de vous appeler ici...

Le chirurgien se frappa le front : il avait complètement perdu de vue l'origine des communications entre Sprendel et Terre II.

— Au fait, c'est juste, convint-il. Pourquoi désiriez-vous nous attirer ici ?

Avant que Hexton ait pu répondre, le Commandant Burke se redressa subitement, une extraordinaire lueur d'espoir dans les yeux. D'une voix saccadée, il interrogea :

— Si nous avons accompli le trajet de Terre I à Terre II, pourquoi ne pouvons-nous pas le refaire en sens inverse ?

— Parce qu'une loi naturelle s'y oppose, décréta Hexton.

— Ce n'est pas vrai ! Vous mentez ! clama Burke, furibond. Vous nous racontez des blagues, des mensonges pour nous retenir prisonniers !

— Pourquoi une pierre tombe-t-elle vers le bas et jamais vers le haut ? Questionna doucement le vieux savant.

Burke hésita, puis sa colère reprit le dessus et il vociféra :

— Je ne crois pas un mot de vos calembredaines ! Vous ne pourrez pas me contraindre de rester ici contre mon gré. Il n'est pas de route qu'on ne puisse parcourir que dans un sens, surtout pas dans l'Espace !

— Ne vous fâchez pas, conseilla Hexton avec une patience exquise. Je ne désire pas m'opposer à vos projets. Je suis même enclin à les favoriser. Pourquoi, en effet, me croiriez-vous ? Seule l'expérience convainc l'homme raisonnable...

La fureur de Burke tomba d'un seul coup. Ces paroles avaient fouetté son espoir et il trouva un allié en la personne de Tallendy. Ce dernier avait écouté l'échange de répliques avec une attention croissante et, comme Burke, il refusait d'admettre les affirmations de Hexton. Saisissant la balle au bond, il proposa :

— Notre réserve de carburant est suffisante pour rallier la Terre par le chemin qui nous a conduits ici. Etes-vous d'accord de mettre en œuvre les mêmes moyens pour notre retour ?

— Certainement !... Et je vais même vous fournir tous les renseignements utiles sur notre méthode d'abolition du Temps et de l'Espace.

Tallendy n'en croyait pas ses oreilles. Il se préparait à batailler pour convaincre le vieillard et voilà que la réponse de celui-ci dépassait toutes ses espérances. Au lieu de la résistance qu'il prévoyait, il ne rencontrait qu'amabilité et compréhension. Il bafouilla quelques mots de remerciements, que Hexton ne parut pas entendre.

— Si vous voulez me suivre, invita ce dernier en se levant, vous aurez l'occasion de communiquer avec Terre I.

CHAPITRE XIII

Townside était démoralisé. Contrairement à son attente, la tentative de liaison avec Gamma n'avait rien donné. Pour la première fois depuis des mois, aucune émission ne s'était révélée sur le Miratéscope. Que fallait-il conclure de cette bizarre coïncidence ? Si le Professeur, Haven et Mauragus avaient touché leur but, leur premier soin aurait été de le lui faire savoir. Par contre, s'ils avaient échoué, en quoi cela devait-il affecter la correspondance que Gamma entretenait jusqu'ici, ponctuellement avec la Terre ?

L'ingénieur ne pouvait se douter qu'à ce moment précis les trois explorateurs étaient aux mains de Tallendy, et qu'ils reposaient dans l'infirmerie du destroyer. A plusieurs reprises, le Starwatran avait rayonné à pleine puissance.

Townside avait vérifié les réglages pour s'assurer que le projecteur et le réflecteur n'avaient pas subi une déviation, mais tout était normal, et le Miratéscope n'avait pas reflété la moindre image. Devant la vanité de ses efforts, Townside avait fini par renoncer. Un seul espoir lui restait : pour une raison majeure, les savants se trouvaient dans l'incapacité de communiquer avec lui et ils renoueraient le contact le lendemain.

Cette hypothèse assez fragile ne contentait qu'à demi le jeune homme, mais, faute d'indices plus substantiels, il s'y accrochait éperdument. Margaret n'était pas restée près de lui. Aussitôt que l'ingénieur avait conclu à l'inutilité de ses efforts, elle était retournée dans la maison du Docteur Mauragus où l'attendaient de nombreux travaux. La jeune femme n'avait pas laissé filtrer son anxiété, au contraire, elle avait prodigué à Townside des paroles rassurantes, empreintes d'une confiance qu'elle était loin de ressentir. Le gouffre de l'Espace engloutissait-il tous ceux qui tentaient de le franchir ?

L'ingénieur, éreinté par deux nuits de veille prolongée, et en proie à mille pensées où surgissait fréquemment le beau visage de Margaret, s'endormit avant d'avoir songé à se coucher. Il fut réveillé par la clarté matinale qui inondait la pièce à travers le plafond transparent. Il se redressa, une grimace de stupéfaction sur les traits, passa les deux mains dans ses cheveux pour relever les boucles qui lui chatouillaient le front et regarda l'heure. Impavide, le chronomètre mural indiquait neuf heures et demie.

Le premier soin de Townside fut d'allumer la radio : le bulletin de dix heures contiendrait certainement les dernières informations sur l'enquête officielle. Se promenant dans l'appartement désert, le jeune homme chercha de quoi se restaurer. Sprendel était célibataire et ne

désirait aucune présence féminine : aussi jaloux de son indépendance que confiant dans son ingéniosité, il avait fabriqué une quantité d'ustensiles automatiques qu'il baptisait, selon son humeur, ses auxiliaires divins ou ses satanés « patents ». Townside, méfiant, examina ces engins avec une extrême prudence, puis il risqua le tout pour le tout. Il appuya sur un bouton d'ivoire sur lequel on pouvait lire « Café » et surveilla, le cœur battant, les effets de sa manœuvre. En un temps record, des jets de vapeur fusèrent dans tous les sens et un liquide noir, aromatique, jaillit à l'endroit où Townside s'y attendait le moins. Il n'eut que le temps de brandir un récipient sous le tube, mais le réglage de quantité ne devait pas être au point car, le verre étant rempli, le café déborda. L'ingénieur sautilla sous la brûlure et pesta contre les fantaisies de son patron. Mais l'idée qu'il ne le verrait peut-être plus jamais lui retira soudain l'envie d'avalier la moindre gorgée.

L'indicatif de la radio le tira de ses réflexions. Il revint au laboratoire et prit l'écoute. Le speaker annonçait :

« La disparition du Directeur Tallendy. L'enquête, activement menée par les autorités, accomplit de sensibles progrès. Il semble que les recherches doivent être limitées à la région de Yakima car, selon les experts, la seconde fusée a décollé d'un point situé à l'Est de la rivière, un peu au Nord des Monts Simcoe. Un autre argument plaide en faveur de cette thèse : des témoignages recueillis dans les localités avoisinantes affirment qu'une première fusée avait décollé en pleine nuit dans cette région, il y a quelques mois. Or, nous l'avons déjà dit hier, on estime en haut lieu que l'incident de l'orbite d'Uranus et la disparition du destroyer S. 84 sont étroitement liés. Seuls des individus possédant un vaste domaine dans les territoires de l'ancienne Réserve ont pu se livrer en toute tranquillité aux préparatifs d'un voyage clandestin. Les enquêteurs n'écartent cependant pas la possibilité que les occupants des deux fusées auraient eux-mêmes été victimes d'un phénomène imprévu. D'autre part, si la police découvre la base de départ, celle-ci sera vraisemblablement déserte, soit que les complices aient tous pris place dans les fusées, soit que ceux restés à Terre n'aient évacué en hâte la propriété après avoir appris la tournure fâcheuse des événements. En tout état de cause, on peut s'attendre à des révélations sensationnelles au cours des vingt-quatre heures suivantes. »

Townside referma le poste d'un geste sec. Décidément, l'enquête ne traînait pas. On n'allait pas tarder à soupçonner la maison de campagne du Docteur Mauragus et... Pris d'une inquiétude subite, l'ingénieur voulut téléphoner à Miss Hopkins, puis il se ravisa. Mieux valait y aller, c'était plus prudent. En un tournemain, il rajusta ses vêtements et sortit du laboratoire. Il descendit quatre-à-quatre, l'esprit tourmenté, et tout en affectant une allure dégagée, il emprunta l'avenue bordée de platanes. Il marchait à grands pas tout en réfrénant

une terrible envie de courir. Cette promenade fut pour lui un calvaire, il avait l'impression que tout le monde le dévisageait, qu'on l'épiait des fenêtres. Il se retourna deux fois pour voir s'il n'était pas suivi et, lorsqu'il arriva au domicile du Docteur Mauragus, haletant et fiévreux, il apprit que Miss Hopkins était partie de grand matin pour Yakima. Cette nouvelle l'anéantit. Un affreux sentiment de solitude, doublé d'une inquiétude supplémentaire, paralysa sa volonté. En proie à la plus complète indécision, il reprit, tête basse, le chemin de la maison de Sprendel.

Il tenta de mettre de l'ordre dans ses idées. Margaret avait probablement entendu avant lui le communiqué de la radio, et elle avait compris que le filet se resserrait. Elle était partie pour faire disparaître toutes les traces compromettantes. En quelques heures, la propriété pouvait reprendre un aspect anodin, celui d'un établissement de repos pour malades nerveux. Si les policiers pénétraient dans l'enceinte, la mine bizarre des ressuscités les inciterait bien vite à chercher ailleurs. Margaret était assez adroite pour tenir tête à un interrogatoire. Elle prétendrait, comme la veille au District Attorney, que le Docteur Mauragus avait quitté, avec deux amis, la ville de Fairfax pour la Floride. On ne pourrait rien prouver contre elle. Seulement, on le questionnerait peut-être lui, Townside, pour vérifier les affirmations de Margaret. De son propre sang-froid dépendrait alors leur sécurité à tous deux.

Juste Ciel ! Et si les détectives venaient chez Sprendel ? Ils constateraient que le Miratéscope et le Starwatran étaient braqués dans la direction prise par le destroyer au moment où celui-ci s'était volatilisé ! La veille, Townside avait espéré que le contact avec Gamma aurait permis de convenir d'une suspension provisoire des communications, tant que dureraient l'enquête, mais ce contact n'avait pas eu lieu. Et s'il démontait les deux appareils maintenant, il coupait la liaison avec Gamma. Plus le jeune homme étudiait ce problème, moins il trouvait d'issue. Une nouvelle idée le traversa : si Margaret essayait de le joindre par téléphone pour l'informer à mots couverts de ce qui se passait à Yakima, elle n'y réussirait pas puisqu'il se promenait dans les rues comme un imbécile !

L'ingénieur hâta le pas, il devait rentrer de toute urgence au laboratoire.

*

* *

Samuel Hexton se leva, imité par son petit-fils et par les cinq hommes. Sa maigreur était encore plus apparente quand il se tenait debout, et Burke se dit que si les morts étaient capables de créer à leur

guise une enveloppe matérielle, Hexton devait être un avare ou un fainéant. Maintenant que l'officier de police avait repris confiance, car il tenait vraiment le récit du savant pour un conte fantastique, il se sentait enclin à considérer cette aventure avec bonne humeur. Ne poserait-il pas son destroyer sur le spaciodrome de Port Argeles dans moins de vingt-quatre heures ?

Le petit groupe était sorti de la grande salle et avait emprunté un long couloir. Les pierres ne présentaient aucune trace d'humidité, et la surface entière du plafond éclairait le passage. Après une cinquantaine de mètres, les deux Hexton débouchèrent dans une pièce qui, en effet, rappelait assez bien le laboratoire de Sprendel : plafond de verre coulissant, appareils sur trépieds, sièges moelleux, tout y était.

Le physicien exprima son étonnement à Haven, mais celui-ci lui rétorqua que rien ne ressemblait tant à un observatoire qu'un autre observatoire. Pourtant, ici, un appareil supplémentaire était braqué vers le ciel. Il s'apparentait plus à un canon qu'à un télescope, et le Professeur s'en approcha avec curiosité. Mauragus, non moins intrigué, demanda :

— Tu y comprends quelque chose, Prof ?

Sprendel plissa la bouche en signe d'ignorance et il désigna Samuel Hexton pour montrer que lui seul pouvait les informer. Le vieux savant devança d'ailleurs les questions et prit la parole :

— La pièce que nous venons de quitter et ce laboratoire sont les seuls aménagements existant sur Terre II. Leur création a été rendue nécessaire par le fait que je désirais établir une liaison avec Terre I. L'émission et la réception d'ondes ultra-courtes ne peuvent être assurées d'une façon satisfaisante que par le truchement d'appareils capables de donner à ces ondes des caractéristiques rigoureuses. Nous ne pourrions pas plus convertir directement l'énergie spirituelle en ondes de radio que vous-mêmes ne pouvez changer de la chaleur en rayons ultra-violets : il faut une étape, un dispositif intermédiaire permettant de passer de l'une à l'autre forme d'énergie.

Les auditeurs acquiescèrent et Hexton poursuivit :

— Mon projet d'établir une liaison avec Terre I reposait sur deux intentions très distinctes : la première était de prouver aux vivants qu'il existe un moyen *physique* de communiquer avec les morts, sans avoir recours à des pratiques de sorcellerie ou des méthodes aussi grotesques que les tables tournantes, les médiums ou les pendules de radiesthésie. Mon procédé, qui découle tout naturellement des notions scientifiques les plus rationnelles, n'exigeait qu'une condition pour être mis en pratique : qu'il y ait sur Terre I quelqu'un pour capter mes signaux. J'ai attendu plus de vingt années terrestres qu'un astronome s'aperçut qu'une nébuleuse noire rayonnait des ondes ! Je rends grâce

au Professeur Sprendel de l'avoir découvert...

Il prit un temps, puis continua :

— Ma seconde intention était purement humanitaire. Je sais que la peur de la mort et la disparition des êtres chers sont les causes des plus grands déchirements, parce qu'on a toujours cru que le décès coupait tous les contacts pour l'éternité. C'est faux... Les morts se retrouvent sur Terre II et rien n'interdit d'en informer les vivants.

Mauragus et ses compagnons écoutaient avec un étonnement sans borne. Subjugués malgré leur scepticisme, Tallendy et Burke n'étaient pas moins stupéfiés. Sprendel, cependant, se permit une interruption.

— Mais pourquoi n'avez-vous pas émis de la parole plutôt que de nous imposer cette gymnastique compliquée d'un langage idéographique ?

— Votre objection semble pertinente, Professeur Sprendel, mais réfléchissez : si j'avais transmis des sons plutôt que des images, vos chances de me recevoir tombaient dans la proportion de mille à un ([6])... et sur des ondes aussi courtes, cela signifie qu'elles étaient pratiquement réduites à zéro. D'autre part, en aiguisant la curiosité des correspondants, je mesurais aussi leur qualité intellectuelle, j'orientais petit à petit leur esprit vers un fait qui, pour le premier venu, aurait passé pour une absurdité, à savoir qu'ils communiquaient avec des *morts*, sur un monde distant de sept mille années-lumière. Si un homme quelconque, dépourvu de titres scientifiques, avait divulgué cela, toute l'humanité aurait ri aux éclats. Je ne voulais pas courir ce risque.

— Je vous comprends bien, convint Haven, mais, dans ce cas, pourquoi nous avoir incités à venir ? Nous vous sommes bien plus précieux de l'autre côté...

Samuel Hexton secoua la tête.

— Non, et voici pourquoi : des hommes de votre qualité n'ont certainement pas quitté leur planète sans laisser un mémoire sur les travaux qui les ont conduits à entreprendre l'aventure, ils ont sûrement chargé un collaborateur de maintenir la liaison avec Terre II. Or, même vous, qui risquiez votre vie dans l'entreprise, vous restiez incrédules. Votre présence ici va vous permettre, va *me* permettre, de prouver qu'il est vrai, indiscutable que l'esprit franchit après la mort une distance de sept mille années-lumière, et instantanément.

— Mais comment ? demanda Haven.

— Parce que vous en informerez *vous-mêmes* vos collaborateurs, et que *votre* image, vos paroles et vos écrits balayeront les derniers doutes : on saura pourquoi et comment vous êtes partis, et on vous reconnaîtra. Personne au monde ne pourra prétendre que vous vous êtes trompés.

Burke sentait revenir ses inquiétudes. Si ce fantomatique vieillard disait vrai, les chances de retourner sur Terre étaient vraiment minces, car si un rapide voyage en fusée avait suffi pour informer l'humanité le bonhomme n'aurait certes pas eu recours à un stratagème aussi compliqué. Le Commandant éprouva le besoin de se rassurer.

— Mais si vous parliez un peu voyage ? suggéra-t-il d'un air mielleux.

— Volontiers, fit Samuel Hexton. J'allais d'ailleurs y venir. Si le problème des communications entre morts et vivants n'avait pas été plus ardu qu'une liaison ordinaire par radio, vous pensez bien qu'il aurait été résolu depuis longtemps. En fait, la grosse difficulté résidait dans la distance : vous ne l'ignorez pas, il aurait fallu sept mille ans pour qu'un signal partant d'ici se propageât jusqu'à Terre I. En admettant qu'on y réponde du premier coup, sept autres millénaires auraient passé avant que je reçoive le message. Une telle méthode était donc impraticable et la seule ressource était d'abolir l'Espace ou le Temps, ces deux termes étant presque synonymes. J'ai créé dans le Vide un canal où énergie et matière passent de bout en bout instantanément. Elles y acquièrent une des propriétés de l'énergie spirituelle. Ceci, Professeur Sprendel, doit vous heurter, mais rappelez-vous que la Science a été acculée à admettre qu'un électron change d'orbite autour d'un noyau dans les mêmes conditions, en un temps nul. Mon système n'est qu'une extension de ce mécanisme.

Hexton se dirigea lentement vers le canon auprès duquel se tenaient Mauragus et Haven. Il posa la main sûr le tube et poursuivit :

— Quand je vous ai fixé rendez-vous dans le ciel, cet appareil était pointé dans la direction que devait suivre votre fusée. En réalité, cet engin crée le canal pendant un centième de seconde, et je peux limiter la longueur de ses effets. Ceux-ci s'exerçaient depuis le point où vous êtes passés et s'annulaient à vingt mille kilomètres d'ici, ce qui vous explique que vous avez atterri normalement, sans vous apercevoir du saut inimaginable que vous veniez d'accomplir dans l'Espace. Le canon me sert toutes les nuits pour l'échange de signaux avec Terre I.

Sprendel se rappela l'intuition de Townside ; elle se vérifiait au delà de toutes prévisions.

Le physicien s'amusa à l'idée que, par un curieux destin, il dénoncerait lui-même les faiblesses de la science qu'il avait professée ; puis, méditant sur les étranges propos du vieux Hexton, il élaborait soudain un projet.

— Le canon peut-il servir à la fois aux signaux et au destroy ? interrogea-t-il.

— Non, la longueur du canal diffère pour les deux cas : il doit

forcément être plus long pour les ondes que pour un spacioneuf.

— Bien, nota Sprendel d'un air songeur. D'autre part, le retour du destroyer doit s'effectuer assez rapidement si le délai de soixante-douze heures, au bout duquel l'esprit fuit le corps, est respecté pour Burke et Tallendy.

— Très exact, acquiesça Hexton.

— Alors, verriez-vous un obstacle quelconque à donner la priorité au départ de ces Messieurs ?

— Aucun...

Haven et Mauragus se demandaient où le Professeur voulait en venir. Quant à Tallendy et à Burke, ils n'étaient pas loin de trouver cette sollicitude charmante, mais Sprendel ne tarda pas à les détromper cruellement.

— Eh bien, dans ce cas, je les accompagne. Simple vérification. Si ce que vous avez dit est exact, aucun d'entre nous n'arrivera vivant à Terre, puisque les hommes ne peuvent, selon vous, parcourir ce chemin que dans *un* sens. Donc, de gré ou de force, je me retrouverai ici avec eux quelques heures plus tard. D'accord ?

— Votre raisonnement est parfaitement juste, admit Hexton.

— Je le poursuis, fit Sprendel aussi imperturbable que s'il disputait une partie d'échecs. Si, par contre, vous vous êtes trompé, nous avons une chance de rallier notre planète. Dans cette éventualité, j'en connais assez pour faire profiter la Science de ce que vous nous avez révélé sur l'abolition du Temps et de l'Espace, et prouver que la communication entre morts et vivants est possible. Ma personnalité est assez connue pour que mes affirmations soient prises au sérieux... et je finirai quand même par revenir ici quand ma dernière heure aura sonné. Donc, en conclusion, rien à perdre et tout à gagner, qu'en pensez-vous ?

— Votre suggestion est excellente et digne d'un chercheur, déclara le vieux savant. J'y souscris sans réserve, afin que vous bâtissiez vos certitudes sur vos propres expériences ; et, si le cœur vous en dit, le départ pourra s'effectuer dans une heure...

Tallendy et Burke éprouvaient des sentiments mitigés. D'une part, une joie puissante montait en eux en voyant se réaliser aussi aisément leur désir le plus forcené ; mais, d'autre part, ils étaient fâcheusement influencés par l'attitude de Sprendel. Celui-ci ne semblait espérer rien d'autre qu'une confirmation des thèses du vieux bonhomme, et considérer comme parfaitement plausible le fait qu'il était déjà mort ! Les deux représentants de l'autorité ne supportaient pas sans malaise qu'un esprit aussi éminent acceptât avec faveur une théorie dont les conséquences s'avéraient épouvantables.

De son côté, Mauragus, aussi surpris que Haven de la décision du Professeur, encore qu'il en comprit les mobiles, souleva une

objection.

— Mais Townside doit attendre de nos nouvelles ! dit-il. Il doit s'imaginer que nous sommes perdus...

— Il prendra régulièrement l'écoute, assura Sprendel avec confiance. S'il ne reçoit rien ce soir, il recommencera demain. Pour lui, ces vingt-quatre heures de plus ne feront que prolonger son inquiétude, tandis que pour nous elles peuvent être *une condition essentielle de réussite ou d'échec*.

L'argument était sans réplique et le chirurgien n'insista pas.

— Si vous voulez me suivre, dit alors le vieux Hexton, je vais faire reconduire ceux d'entre vous qui prendront place à bord du spacioneuf. Je présume, Docteur Mauragus, que vous préférez rester ici, ainsi que votre ami Haven ?

— Oui, confirmèrent les deux interpellés.

CHAPITRE XIV

Pendant que Samuel reconduisait jusqu'à l'entrée les trois hommes qui voulaient vérifier si la route de la vie à la mort ne connaissait pas de retour, Mauragus et Haven étaient restés en compagnie de David Hexton. Celui-ci, déférent, attendait qu'on lui adressât la parole. Le chirurgien, encore troublé par le départ de Sprendel, était plongé dans ses réflexions. Il se gratta machinalement le bras et remarqua avec surprise que sa chair ne présentait plus une dureté, une élasticité normale. Ses doigts s'étaient enfoncés comme dans de l'ouate.

— Par exemple, s'exclama-t-il en renouvelant l'expérience. Il jeta à Hexton un regard interrogateur. Ce dernier, apercevant le manège, expliqua :

— C'est votre désintégration qui commence. Elle s'accélélera après le cap des soixante-douze heures et vous ne pourrez alors maintenir une apparence matérielle qu'au prix d'un certain effort. Vous apprendrez très vite, d'ailleurs, à maîtriser votre énergie spirituelle et à vous métamorphoser quand vous le jugerez utile.

— Je vois, fit le chirurgien. Mais d'ordinaire vous ne pratiquez pas souvent, je pense, ces matérialisations physiques.

— C'est tout à fait exceptionnel ici. Sur Terre I, il arrive que des individus réagissent avec une telle force contre la mort, qu'au moment où la désintégration se manifeste, ils se défendent contre elle et mobilisent leur énergie spirituelle dans ce but. On les appelle des fantômes, car ils hantent encore Terre I avant d'être irrémédiablement engloutis par Terre II.

— Voilà qui explique bien des choses, reconnut Mauragus, songeur. Mais, dites-moi, d'où provient la décoloration des yeux après la ressuscitation ? Je n'ai jamais compris ce phénomène...

— Les vivants ne disent-ils pas que les yeux sont le miroir de l'âme ? Questionna David. Ceux-ci ne peuvent refléter ce qui est perdu.

— Pardon, contesta Mauragus, l'âme n'est pas libérée avant soixante-douze heures affirmait votre grand-père, ce qui corroborait mes observations.

— Elle ne se *détache* pas, rectifia Hexton, mais elle se retire et se concentre dans la lutte quelques heures après la mort physiologique. De là cette absence d'émotivité chez ceux que vous rappeliez à la vie : aucun d'entre eux ne souffrait ni n'était content, vous avez dû le remarquer...

— Et ici, quel est votre état d'esprit, si j'ose dire ?

— La sérénité parfaite. N'éprouvez-vous pas déjà une amélioration sensible de vos sentiments ?

— C'est vrai, dit soudain Haven. Je suis aussi calme que si j'avais absorbé un soporifique léger...

— Vous connaîtrez bientôt un apaisement plus complet, lui dit Hexton, et c'est très bien ainsi puisque vous conserverez cet état pour l'Eternité.

— Tous les hommes, femmes et enfants qui ont vécu sur la Terre se trouvent donc rassemblés ici ? Insista l'astronome, encore incrédule.

— Oui, ou plutôt toutes les parcelles d'énergie spirituelle dont ils étaient dotés, leur esprit si vous préférez.

— Mais cela doit représenter un chiffre énorme ?

Hexton secoua négativement la tête.

— Moins qu'il n'y a d'atomes dans un grain de sable ou de molécules dans un centimètre cube d'hydrogène. Et pensez à ceci : les esprits ne tiennent pas de place...

— Une question très particulière me tracasse, avoua Mauragus. Je crois qu'il n'est pas indiscret de vous la poser maintenant puisque vous êtes à l'abri de la souffrance. Pourquoi donc vous êtes-vous suicidé ?

— J'ai perdu mes parents très jeune, raconta Hexton avec simplicité. J'ai toujours été sevré d'affection. Ma nature douce et patiente n'a pas réagi avec assez de vigueur aux coups dont le sort s'est plu à m'accabler. Ma vie était une lutte perpétuelle dénuée d'attraits. Un jour, pourtant, une espérance vint illuminer mon cœur. Je m'étais épris d'une jeune fille radieuse, elle m'apparaissait comme une fée. Je m'imaginais qu'elle lirait en moi, qu'elle devinerait l'amour que je lui offrais. Nous sommes devenus amis. Nous nous voyions souvent et mon existence en était transfigurée. Le réveil fut cruel. Un jour, le plus gentiment du monde, elle m'informa que nos rencontres ne pourraient plus avoir lieu car elle avait décidé de se consacrer tout entière à une tâche grandiose.

J'ai su plus tard ce qu'elle voulait dire car cette jeune fille, Docteur, était Miss Hopkins.

Hexton se tut. Mauragus, la respiration coupée, ne put articuler un mot. Haven jetait sur David un regard empreint d'une extrême mélancolie. Quels liens insoupçonnés n'unissent pas les êtres que nous pensons connaître le mieux ? Quels étranges croisements dans ces destinées...

Le silence fut à peine troublé par le retour de Samuel Hexton. A sa rentrée, ce dernier fixa Mauragus et remarqua incidemment :

— Vos pupilles pâlissent... Dans quelques heures, vous serez tout à fait des nôtres.

Puis, sans s'attarder, il marcha vers le canon d'abolition

d'espace.

— Approchez, dit-il. Le destroyer va prendre l'air et je vais lui faciliter le passage vers Terre I.

Le vieillard s'affaira dans la manœuvre de divers interrupteurs, s'assura de l'orientation correcte du tube et calibra la longueur du canal qu'il allait tracer dans le Vide. Des lampes-témoins s'allumèrent au-dessus des instruments de mesure et un léger ronflement prit naissance.

— Il n'y a plus qu'à attendre, marmonna Samuel Hexton en consultant un chronomètre. D'après mes conventions avec le Commandant Burke, son unité passera dans le champ d'action de mon appareil dans trois minutes. Peut-être le verrons nous décoller d'ici.

Les quatre *matérialisés* se postèrent devant la baie vitrée derrière laquelle régnait une obscurité totale. David Hexton éteignit la lumière afin d'améliorer la vision et seules les lampes-témoins diffusèrent encore une faible lueur dans la pièce.

Brusquement, à une distance de plusieurs centaines de mètres, des flammes jaillirent dans la nuit. Elles embrasèrent le paysage, firent ressortir la forêt pétrifiée de la pénombre où elle était ensevelie et dévoilèrent les rives du lac.

— Ils démarrent, murmura Haven.

La lumière s'amplifia, les ombres esquissèrent une danse fantasmagorique, elles s'allongèrent par soubresauts, puis s'inclinèrent toutes en un mouvement lent.

— Ils ont décollé...

Ces mots du chirurgien recélaient une pensée pour Sprendel.

Le vieux Hexton revint au canon et vérifia une dernière fois les coordonnées. Puis, les yeux rivés sur le chronomètre et le doigt sur l'enclencheur, il attendit.

*

* *

Vers les deux heures du matin, l'observatoire spécial N° 24, installé à deux mille mètres d'altitude sur le mont Olympus, à soixante kilomètres au Sud de la rive du détroit Juan de Fuca, détecta une fusée qui, éloignée de quatre cent mille kilomètres, ralliait la terre à haute vélocité.

Ce vaisseau de l'Espace n'était pas signalé dans les feuilles de trafic nocturne. En conséquence, l'opérateur de garde alluma le signal d'alarme et une flottille de « garde-ciel » fut propulsée des rampes de lancement. Les six bâtiments qui filèrent à la rencontre du spacionef suspect naviguaient sous la conduite du chef d'escadre Wilbur. Celui-ci établit la communication avec la Base Fortifiée de Port Argeles et

adressa des sommations à la fusée inconnue. Cette dernière ne répondant pas à ses messages, le Commodore Wilbur actionna son télescope électronique. La silhouette floue et considérablement agrandie du vaisseau se dessina sur l'écran. En quelques secondes, les contours se précisèrent et Wilbur, abasourdi, reconnut la forme très caractéristique du destroyer S. 84.

L'officier renouvela aussitôt ses appels et, le S. 84 restant obstinément muet, il demanda des instructions à Port Argeles. La Base lui ordonna de prendre le Destroyer en téléguidage et de l'amener à terre. Si la manœuvre ne réussissait pas, le S. 84 devait être pulvérisé à l'altitude limite de quarante mille kilomètres.

Wilbur se trouvait alors à cent cinquante mille kilomètres de la Base et il agit de manière à happer l'unité en perdition sous son contrôle. Les instruments témoignèrent que le vaisseau obéissait aux impulsions de télécommande et qu'au lieu de poursuivre sa course en chute libre, il pivotait lentement sur lui-même en vue de combattre l'attraction terrestre.

Le Commodore exécuta avec une adresse infinie les nombreux mouvements qui, par l'entremise d'un clavier complexe, transmettaient, au destroyer les signaux que le dispositif de pilotage automatique convertissait en ordres moteurs. Le S. 84 pénétra sans encombres dans l'atmosphère terrestre et, toujours soumis à Wilbur, il finit par se poser sain et sauf sur le spaciodyme de Port Argeles.

Dès qu'on avait appris la réapparition de l'unité, la radio avait diffusé d'heure en heure les communiqués spéciaux relatant les opérations de sauvetage. Les journalistes insistaient sur le mystère qui planait autour du bâtiment, dont les machines étaient en bon état et qui semblait déserté par son équipage. Les termes de « vaisseau fantôme » et de « Rescapé du Néant » abondaient dans les informations. Aussi quand le S. 84 prit contact avec le sol, une foule immense s'était rassemblée pour assister à cette arrivée dramatique.

Dans la population, personne en tous cas n'avait été aussi impressionné que Townside et Miss Hopkins. L'ingénieur avait entendu le premier bulletin alors qu'il venait de rentrer au laboratoire de Sprendel. Quant à l'infirmière, elle travaillait avec acharnement en compagnie des ressuscités, à Yakima, lorsque le communiqué spécial l'avait arrachée à ses occupations. Depuis, tous deux, séparément, avaient suivi avec la même attention haletante l'approche du S. 84.

Townside, animé par un fol espoir, avait mis en route son installation radar et il observait la progression de la flottille en s'imaginant, contre tout bon sens, que la fusée de Mauragus allait surgir dans son sillage. L'ingénieur épiait l'écran avec fébrilité, mais lorsque les spacionefs atterrirent, il dut se rendre à l'évidence : *le destroyer revenait seul*, aucune autre unité n'avait jailli du firmament.

Suspendu au récepteur de radio, l'assistant du Professeur Sprendel attendait des détails précis. Le reporter qui se trouvait au spaciodrome annonça d'une voix trépidante qu'un cordon de troupes venait de cerner le gigantesque fuseau de métal, dont la coque ne montrait aucun signe d'avarie. Pour meubler le silence résultant d'un manque de faits concrets, le speaker se livrait aux suppositions les plus chimériques avec une frénésie parfaitement simulée. Ses paroles précipitées évoquaient les périls de l'espace, les catastrophes inattendues qui guettent les vaisseaux du ciel, et ces récits préliminaires n'avaient d'autre but que d'amplifier les palpitations des auditeurs. Mais Townside, fatigué de ce radotage stérile, maudissait le lyrisme macabre des reporters et s'énervait jusqu'à en être malade. Le haut-parleur diffusait des bruits de foule et soudain un remue-ménage tarit les paroles du bavard. Celui-ci, à l'affût du spectacle qui se déroulait sur la piste, réunissait enfin pour les auditeurs quelques détails authentiques. Sa voix, plus confidentielle, reprit :

— Les portes blindées, verrouillées de l'intérieur, ne peuvent être forcées. Après avoir inutilement frappé la coque à coups de marteau, les experts décident de frayer une voie d'accès à l'aide de chalumeau oxydrique. Les chariots portant les bonbonnes de gaz sont amenés près du destroyer... Les mécaniciens entrent en action... Sous la morsure du dard de feu, le métal se liquéfie... Une plaque tombe : on va pouvoir pénétrer dans... Mais que se passe-t-il ? Deux officiers qui s'étaient glissés dans l'ouverture réapparaissent, visiblement incommodés, et tiennent la main devant leurs narines... Ils lancent un ordre que malheureusement je n'ai pas compris, mais on amène des masques à oxygène... Les deux officiers s'équipent et rentrent dans le S. 84. L'air intérieur est sans doute vicié et l'équipage a dû sombrer dans l'inconscience. Ceci explique pourquoi le bâtiment ne répondait pas aux signaux qui lui étaient adressés. Si l'avarie s'est produite récemment, tout espoir n'est peut-être pas perdu de sauver le personnel. Nous ne tarderons plus maintenant à être fixés. Les officiers ressortent... ils lèvent les bras... et je crois, hélas, chers auditeurs, que ce geste doit être interprété défavorablement. Un conciliabule se tient devant le destroyer... Un petit instant, je vous prie... On vient de me remettre un communiqué dont voici le texte : *« L'Amirauté de la Police a le regret d'informer le pays que l'équipage du destroyer S. 84 est tombé en service commandé. Le cadavre du Directeur Tallendy a été découvert et, chose étrange, à côté de lui gisait le corps du Professeur Sprendel, de Fairfax, dont la présence à bord était ignorée. Les défunts ne portent aucune blessure et l'on présume que leur mort est due à l'asphyxie. L'enquête continue. »*

Townside s'effondra. La seule certitude que lui apportait le bulletin radiophonique était la plus pénible de toutes : le cher vieux

Professeur avait succombé ! Comment donc était-il arrivé dans le spacionef de police ? Celui-ci avait-il fini par rattraper la fusée de Mauragus ? Mais, dans ce cas, qu'étaient devenus Haven et le chirurgien ?

Le jeune ingénieur, assommé par ce dernier coup, restait immobile, les bras ballants, le regard vide. Le tintement du téléphone le tira de sa torpeur. Ce ne pouvait être que Margaret ! Elle avait entendu les nouvelles... Townside s'arracha à son fauteuil et, les jambes molles, il se dirigea vers l'appareil.

— Archibald ici...

— Oh ! Archie... J'ai essayé de vous appeler tout à l'heure, mais vous étiez absent.

— Oui, j'étais sorti pour vous rencontrer...

— Ecoutez-moi, coupa Miss Hopkins d'une voix oppressée. J'ai reçu la visite de la police. Tout avait bien marché... mais le communiqué de la radio anéantit mes déclarations : j'ai affirmé que le Professeur était avec Mauragus en Floride. Les détectives vont vous interroger d'une minute à l'autre. Quittez le laboratoire et attendez-moi à la Bibliothèque Municipale, Section des Revues techniques. Il faut que nous filions de toute urgence...

— Mais... Margaret, contesta faiblement Townside en songeant à la liaison qu'il voulait assurer avec Gamma.

Miss Hopkins, se doutant de l'objection, lui coupa une fois de plus la parole en criant presque :

— Non, Archie ! A quoi bon ? Une catastrophe a dû se produire... et nous devons nous concerter dans le calme, vous et moi. Les choses seront encore plus graves si vous êtes arrêté...

— Vous avez raison, Miss... Pardon... Margaret, opina Townside d'une voix éteinte. Je serai là dans un quart d'heure.

CHAPITRE XV

Une infime fraction de seconde après que Samuel Hexton eût enfoncé le bouton, la lueur lointaine des tuyères du destroyer s'éteignit. Haven et Mauragus se regardèrent dans la pénombre et, sans parler, ils comprirent mutuellement leurs pensées : *Sprendel devait être fixé... Ou bien, en compagnie de Burke et de Tallendy, il voguait à présent vers la Terre en renaissant à la vie, ou bien son esprit reviendrait sur Terre II dans quelques heures, à l'expiration du délai normal.*

Les deux Hexton, leur mission terminée, offrirent à leurs hôtes de les reconduire dans le grand salon.

— A moins, proposa le vieux Samuel, que vous ne désiriez relancer l'assistant du Professeur...

Mauragus fit un signe de dénégation.

— Nous ne pourrions rien lui dire de précis et nous n'apaiserions pas ses inquiétudes car, de toute façon, il se demanderait pourquoi Sprendel n'est pas avec nous, marmonna-t-il d'une voix qui perdait progressivement son éclat.

Je vous approuve, prononça Hexton. Attendons vingt-quatre heures de plus ; Sprendel sera revenu parmi nous ; à la lumière de sa fraîche expérience, il verra les choses sous un autre angle, sa conviction sera plus ferme.

— ...et elle l'incitera à documenter Townside avec toute la précision souhaitable, acheva Haven. Le Prof est le plus qualifié de nous trois pour transmettre à Terre I des renseignements d'une telle importance.

— Ils provoqueront des bouleversements terribles, prédit Mauragus. Les Gouvernements devront créer des services de Correspondance avec l'Au-delà, les gens ne rédigeront plus de testament, les crimes ne resteront plus impunis puisque les victimes pourront encore témoigner, la perspective d'une existence éternelle paisible risque de déclencher une vague de suicides, la morale sera ébranlée car la crainte d'un châtement divin sera dissipée... Combien de conflits ne surgiront pas de cette révélation ?

Samuel Hexton méditait les sombres prévisions du chirurgien. Uniquement préoccupé de l'aspect scientifique de la question, il n'en avait pas approfondi les conséquences sur le plan social et il était quelque peu dérouté par les idées de Mauragus.

— La certitude d'une vie éternelle n'anéantira pas l'instinct de conservation, finit-il par déclarer. Je ne crois pas que les hommes modifieront leurs habitudes à cause d'elle. Un très grand nombre

d'entre eux y ont toujours cru, d'ailleurs. Quant à l'évolution de la morale, elle ne se justifierait pas. Le châtiment existe : ceux qui se sont mal comportés pendant leur passage sur Terre I se sentent d'autant plus dépersonnalisés ici qu'ils étaient plus éloignés de la sagesse. Ceux qui ont vécu honnêtement, intelligemment, se retrouvent sur Terre II avec un minimum de changement. Les autres, au contraire, n'ont presque plus rien de commun avec leur personnalité antérieure : ceux-là, si je puis dire, meurent *davantage* que les premiers.

— Voilà peut-être la véritable signification de l'Enfer ? murmura Haven. Le tourment définitif et irrémédiable des âmes impures...

— Absolument, confirma le vieux sage. Prenez le cas de Burke, par exemple, cet homme sans cœur, sec, inaccessible aux valeurs spirituelles... Vous avez constaté vous-mêmes la terreur qui s'emparait de lui à l'idée d'être *défunt* : Son angoisse était infiniment plus, grande que la vôtre, et à juste raison.

Les quatre ombres étaient revenues dans le grand salon, et le silence s'appesantissait sur elles. Mauragus et Haven se sentaient légers... ils semblaient lentement dans une confortable béatitude. Alors que, quelques heures plus tôt, ils étaient avides de tout savoir, les problèmes perdaient maintenant leur acuité. Des connaissances nouvelles se glissaient dans l'esprit des deux amis, elles s'y imposaient comme des vérités éclatantes et, du coup, elles effaçaient les curiosités, les doutes et les appréhensions. Combien de temps s'écoula ainsi ?

Le chirurgien leva les yeux sur Haven et crut être victime d'une hallucination. L'astronome devenait transparent, il était en train de se dissoudre.

— Haven... appela Mauragus à mi-voix.

Samuel et David Hexton hochèrent la tête.

— Il se dématérialise, dit le vieillard sur le même ton.

Puis il vint près du jeune savant et se pencha sur lui, persuasif :

— Concentrez votre énergie spirituelle... Ayez la volonté de garder votre enveloppe physique, résistez à la désintégration.

Haven, quasiment endormi, obéit à ces conseils. Mauragus l'observait sans se rendre compte que, lui aussi, s'effaçait petit à petit. David Hexton l'en prévint :

— Entraînez-vous également... Ce n'est pas tellement difficile.

Assisté par les directives qu'on leur prodiguait, les deux amis reprirent lentement consistance, mais ils avaient la sensation de fournir un effort considérable.

Townside arriva à la Bibliothèque Municipale en rasant les murs. Il pénétra dans la Salle des Revues techniques et, pour dissimuler son agitation autant que pour se donner une contenance, il choisit une publication qu'il se mit à feuilleter distraitemment.

La perspective d'attendre pendant une durée indéterminée lui était intolérable. En dépit de toute sa volonté, il ne parvint pas à fixer son attention sur le texte qu'il tenait dans ses mains tremblantes. Sans cesse les mêmes pensées venaient le torturer. Qu'était-il advenu aux trois explorateurs du Vide ? Comment Sprendel avait-il trouvé la mort à bord du destroyer ? Quand les communications avec Gamma pourraient-elles être renouées ?

L'ingénieur sursautait chaque fois qu'une personne entrait ou sortait. Il lançait vers la porte des regards furtifs, craignant toujours d'avoir été dépesté. Il se morigéna pour vaincre son angoisse. Après tout, dans la pire des éventualités, il ne courait pas grand risque. Si on l'interrogeait à propos du Professeur, il n'avait qu'à confirmer la déclaration de Miss Hopkins. Il pourrait prétendre que Sprendel l'avait quitté en lui assurant qu'il partait en Floride. Qui pouvait prouver le contraire ?

Le Miratéscope et le Starwatran ? Deux instruments commandés par l'observatoire où Haven travaillait, tout simplement. Oui, ils étaient terminés et au point, on pouvait en prendre livraison... Ils devaient servir à des mesures d'activité stellaire, ce n'était un secret pour personne.

Une fois l'enquête close, Townside saurait bien construire deux nouveaux appareils afin de poursuivre les recherches. Et, qui sait, d'ici là Haven et Mauragus seraient peut-être revenus ?... Pourquoi se montrer pessimiste ?

Une silhouette féminine se dessina dans l'embrasure de la porte et le cœur du jeune homme battit la chamade. C'était Margaret... Toutes les pensées de Townside s'envolèrent et il se précipita à sa rencontre, mais elle ne lui adressa qu'un salut discret. Tous deux sortirent d'un pas tranquille, avec une feinte indifférence.

La limousine était restée à l'extérieur de la ville comme le voulaient les règlements de Fairfax, et le couple emprunta le métro. Un quart d'heure après, tous deux étaient installés dans la voiture de Mauragus. Margaret rompit enfin le silence.

— Archie, nous partons pour Seattle... La découverte du cadavre du Professeur va mener la police tout droit chez vous. Avant que vous ne subissiez un interrogatoire, nous devons adopter un système de défense solide qui vaudra pour moi comme pour vous. Un répit de vingt-quatre heures nous est nécessaire et nous nous ferons héberger par une amie à moi.

Sans laisser à son timide amoureux l'occasion de protester, Margaret mit la voiture en marche. Townside, envahi par une bienfaisante sensation de sécurité, redevenait confiant. Volubile, il entreprit d'exposer à sa charmante compagne les idées réconfortantes qui l'avaient séduit pendant son attente à la Bibliothèque.

— Au fond, estima-t-il pour conclure, la situation n'est pas aussi critique qu'elle en a l'air. Nous avons été bouleversés par une série de faits inattendus mais, somme toute, que peut la Justice contre nous ?

— Pas grand chose, pour autant que nous ne nous contredisions pas. Tant que nous feindrons avec aplomb l'ignorance et la surprise, rien ne permettra de nous inculper d'un délit quelconque. C'est pourquoi je suis allée à Yakima sans même vous prévenir. Toutes les traces compromettantes ont maintenant disparu, notre complicité ne peut plus être démontrée.

— Tout de même, avança Townside, je n'aurais pas cru, il y a trois jours à peine, que nous allions vivre de tels moments... La mort du Professeur, dans des conditions aussi étranges, est pour moi un coup terrible.

— C'était un brave homme, Archie, et j'avais pour lui plus d'affection que pour Mauragus. Je ne vous cache pas que mon patron m'inquiétait parfois...

La voiture avait pris l'autostrade et roulait à toute allure en direction Nord. Derrière, le Mont Rainier rapetissait lentement et s'enveloppait de brume. Un pâle soleil d'hiver jetait sur la route une lumière laiteuse et blafarde.

La ville de Buckey apparut à l'Est et ses gratte-ciel découpèrent durement leurs formes géantes sur le ciel vapoureux.

Townside toussota légèrement.

— Margaret... ? Souffla-t-il.

— Oui, Archie ?

— Que ferons-nous... après tout ceci ?

— Que voulez-vous dire ? S'enquit Miss Hopkins d'un air parfaitement innocent et sans détourner son regard de la route.

— Je veux dire... ou plutôt je crois, bredouilla péniblement Archibald en remuant sur son siège, je suis même certain que... je vous aime.

— Oh !... Archie ! Minauda la jeune fille, transfigurée, en posant sur lui des yeux inondés de joie.

Le volant se déplaça d'un centimètre, et, à du cent cinquante à l'heure, la limousine s'écrasa contre un platane dans un épouvantable fracas.

— C'est tout de même curieux qu'il ne réponde pas ! constata Sprendel en se tournant vers Haven et Mauragus.

Samuel Hexton, très occupé à son canon d'abolition d'Espace, se redressa.

— A mon avis, vous avez été imprudents, déplora-t-il. Une seule personne sur Terre I connaît le moyen de communiquer avec nous. S'il survenait quelque chose, le contact que j'ai établi avec tant de difficultés serait à nouveau rompu, et peut-être d'une façon irrémédiable.

— C'est vrai, reconnut le Professeur, et je me le reproche d'autant plus vivement que l'Humanité a le plus grand besoin d'être mieux renseignée sur l'Au-delà.

— Peut-être un fâcheux concours de circonstances interdit-il à Townside de se servir du Starwatran ? Émit Mauragus.

— Nous recommencerons demain, conclut Haven.

*
* *

Or, ni le lendemain, ni le jour suivant, le contact n'eut lieu ; car Townside et Miss Hopkins rejoignirent Terre II soixante-douze heures après l'accident. Une obscure fatalité avait tranché, une fois de plus, le lien qui pouvait unir les vivants et les morts.

FIN

[1] Le Puget Sound est une sorte d'estuaire commun à un grand nombre de rivières. Parsemé d'îles, il livre passage aux plus gros navires. Il débouche dans le Détroit Juan de Zuca, en face de l'île de Vancouver, au Nord-Ouest des Etats-Unis (N.D.A.).

[2] Etoile dont l'éclat varie dans d'énormes proportions dans des délais relativement courts. (N.d.A.).

[3] « Il y a au moins dix astres obscurs pour un brillant. De ces astres morts, les astronomes ne se préoccupent guère... pour cette excellente raison qu'ils ne disposent d'aucun moyen pour les étudier ». M. Bell (Les *Deux Infinis*. Larousse, Ed.).

[4] Un parsec représente une distance de 30.830 milliards de kilomètres

[5] Une *année-lumière* est une mesure de longueur : elle vaut approximativement 9.454 milliards de kilomètres (N.d.A.).

[6] Plus les ondes sont courtes, plus leur sélectivité est grande. Toutefois, un autre facteur intervient : c'est la « largeur de bande » de l'émission, suivant la nature du signal transmis. Cette largeur est mille fois plus grande pour la télévision que pour la musique. (N.d.A.).